

J'AI  
LU

AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

*Le duc de Montgomery*



ELIZABETH  
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 10

Le duc  
de Montgomery

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Daniel Garcia*



Elizabeth Hoyt

# Le duc de Montgomery

## Les fantômes de Maiden Lane – 10

Collection : Aventures et passions  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Daniel Garcia

© Nancy M. Finney, 2016  
Pour la traduction française : © Éditions J'ai lu, 2017  
Dépôt légal : mars 2017

ISBN numérique : 9782290141984  
ISBN du pdf web : 9782290142004

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290140659

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Désireuse de récupérer des lettres compromettantes chez le duc de Montgomery, Bridget Crumb s'est fait engager à son service comme gouvernante. Mais ce donjuan sans scrupule va évidemment remarquer cette jeune femme sérieuse et distante, dont il devine la sensualité à fleur de peau sous sa sévère robe noire. Il décide donc de la séduire. Partagée entre la nécessité d'accomplir sa mission secrète et le trouble dangereux que le duc éveille en elle, Bridget se laisse entraîner dans une aventure voluptueuse dont elle est sûre de ne pas sortir indemne.

**Biographie de l'auteur :**

ELIZABETH HOYT est l'auteure de nombreuses séries publiées aux Éditions J'ai lu, parmi lesquelles la célèbre trilogie Les trois princes qui a eu un énorme succès international. Elle est traduite dans le monde entier.

Couverture : Piaude d'après © Mark Owen / Arcangel Images

© Nancy M. Finney, 2016

*Pour la traduction française :*  
© Éditions J'ai lu, 2017

## **Elizabeth Hoyt**

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'Université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivain. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*.

***Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu***

**LES TROIS PRINCES**

- 1 – Puritaine et catin  
*N° 8761*
- 2 – Liaison inconvenante  
*N° 8889*
- 3 – Le dernier duel  
*N° 8986*

**LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS**

- 1 – Les vertiges de la passion  
*N° 9162*
- 2 – Séduire un séducteur  
*N° 9229*
- 3 – Le reclus  
*N° 9309*
- 4 – Le revenant  
*N° 9360*

**LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE**

- 1 – Troubles intentions  
*N° 9735*
- 2 – Troubles plaisirs  
*N° 9899*
- 3 – Désirs enfouis  
*N° 10001*
- 4 – L'homme de l'ombre  
*N° 10165*
- 5 – Le lord des ténèbres  
*N° 10506*
- 6 – Le duc de minuit  
*N° 10618*
- 7 – Cher monstre  
*N° 11081*
- 8 – Garde du cœur  
*N° 11303*
- 9 – Le lion et la colombe  
*N° 11478*

*Ce livre est dédié à tous ceux qui se sentent éperdument amoureux... du diable.*

# Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Elizabeth Hoyt](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Octobre 1741, Londres, Angleterre](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Épilogue](#)

[Deux mois plus tard, au palais St. James...](#)

[Pendant ce temps...](#)

[Un mois plus tard, à Istanbul...](#)

[Remerciements](#)

# 1

*Il était une fois, il y a bien longtemps, un roi qui n'avait pas de cœur...*

## Octobre 1741, Londres, Angleterre

Bridget Crumb était parfaitement consciente qu'il existait peu de situations plus compromettantes, pour une gouvernante disposant de références irréprochables, que d'être surprise à quatre pattes sur le lit de son employeur. Deux circonstances contribuaient à rendre cette situation encore plus délicate. Premièrement, l'employeur en question n'était autre que Sa Grâce le duc de Montgomery, considéré unanimement comme l'un des hommes les plus maléfiques de Londres. Deuxièmement, Bridget serrait dans sa main une miniature qu'elle venait juste de dérober.

Quand cette affaire serait terminée, elle aurait grand besoin d'une tasse de thé bien fort pour se revigorer – à supposer, bien sûr, qu'elle survive à la colère du duc.

— Si vous m'expliquez ce que vous cherchez, madame Crumb ? demanda Montgomery d'une voix mielleuse, lourde de menaces.

Ce n'était pas un homme imposant physiquement, et encore moins intimidant – plutôt le contraire, en fait. Son visage aurait pu être dessiné par un sculpteur grec, tant ses traits étaient parfaitement réguliers. Il avait des yeux d'un bleu azur et des cheveux d'une blondeur magnifique – ce dont il était manifestement conscient car il les portait longs, sans poudre, et attachés en queue de cheval sur la nuque par un gros ruban de velours noir. Sa veste de velours pourpre était passée sur un gilet noir et bordeaux brodé d'or. Des flots de dentelle sortaient de ses manches et les diamants ornant les boucles de ses souliers brillaient à la lumière des chandelles. Sa Grâce incarnait à merveille la sophistication des grands aristocrates londoniens. Cependant, quiconque l'aurait pris pour quelqu'un d'inoffensif se serait lourdement trompé sur son compte.

Même tranquillement assis, comme maintenant, dans un fauteuil, le duc de Montgomery était au moins aussi dangereux qu'une vipère lovée à vos pieds.

C'est pourquoi Bridget descendit du lit en se gardant de tout mouvement brusque.

— Bonsoir, Votre Grâce. Si j'avais su que vous étiez rentré du continent, j'aurais fait préparer votre chambre.

— Je ne me suis jamais rendu sur le continent, et je suis convaincu que vous êtes *pertinemment* au courant, répliqua le duc avec un geste de la main pour désigner un recoin obscur de la pièce.

Bridget était trop bien élevée pour écarquiller les yeux à la vue de la petite porte entrouverte qui se détachait du panneau lambrissé recouvrant le mur. Pourtant, elle n'avait encore jamais remarqué cette porte dérobée. Certes, elle soupçonnait que la maison possédait des passages secrets, mais jusqu'à ce soir elle n'avait pu prouver leur existence. À présent, elle n'avait plus aucun doute. Le duc était resté à Londres, *se terrant dans les murs de sa propre maison*. Et

depuis combien de temps l’espionnait-il ? Des jours ? Des semaines ? Trois mois, c’est-à-dire depuis qu’il était censé être parti ? Plus important encore : à quel moment avait-il commencé de l’espionner *ce soir* ? L’avait-il vue s’emparer de la miniature cachée dans un compartiment secret de la tête de lit ?

Et savait-il qu’elle la serrait en ce moment dans sa main ?

Le duc sourit, dévoilant deux rangées de dents d’une blancheur éclatante.

— En fait, je ne suis pas du tout parti.

— Je vois ça, Votre Grâce, répondit Bridget. C’est très courageux de votre part, pour quelqu’un que le duc de Wakefield a banni d’Angleterre.

— Oh, Wakefield... murmura le duc, esquissant une chiquenaude avec ses doigts comme s’il voulait chasser une mouche. Ce brave Wakefield se prend toujours un peu trop au sérieux.

Il regarda Bridget de l’air de quelqu’un qui aurait découvert une agate dans un tas d’immondices, avant d’ajouter :

— Vous avez des avis bien tranchés, pour une gouvernante.

Bridget déglutit péniblement. Elle aurait dû tenir sa langue. Il n’était jamais bon pour une domestique de se faire remarquer par son maître – surtout ce maître-ci.

— Venez, dit-il, se levant de son siège et lui faisant signe d’approcher de la main gauche.

Il portait un anneau d’or au pouce.

Bridget ouvrit discrètement sa main et fit tomber la miniature sur l’épais tapis. Puis elle la poussa du pied sous le lit, avant d’avancer.

Elle s’arrêta à un mètre de lui.

Le duc esquissa un sourire aussi sensuel qu’énigmatique.

— Plus près.

Bridget avança encore, jusqu’à ce que les jupes de sa robe de laine noire effleurent les culottes de velours du duc. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, mais elle voulait se convaincre que son expression ne trahissait rien de son appréhension.

Le duc souriait toujours. Il tendit les deux mains, paumes levées en l’air. Ses doigts étaient longs et élégants. Il avait des mains de musicien, ou d’escrimeur.

Bridget les contempla avec confusion, avant de comprendre, à son signe de tête, qu’il voulait qu’elle pose ses propres paumes sur les siennes. Elle s’exécuta et fut surprise de constater que les mains du duc n’étaient pas glacées, comme elle l’aurait volontiers imaginé.

Bridget n’avait été engagée que quinze jours avant le bannissement – ou supposé bannissement – du duc. Durant ce court laps de temps, il ne lui avait pas donné une seule fois le sentiment qu’il était un être humain.

— Vous avez des mains très féminines, madame Crumb. Malgré votre position sociale.

Son sourire était plus énigmatique que jamais. Bridget accrocha franchement son regard et il baissa de nouveau les yeux sur les mains de la jeune femme.

— Petites, légèrement potelées, les ongles bien taillés, reprit-il, avant de lui retourner les mains pour examiner ses paumes. J’ai rencontré en Grèce une jeune fille qui m’assurait qu’elle pouvait tout connaître de l’histoire d’une personne, simplement en déchiffrant les lignes de ses mains.

Il laissa retomber la main gauche de Bridget pour suivre, avec son index, le tracé des lignes de sa main droite.

Son geste provoqua un frisson chez la jeune femme.

— Ah, dit-il, je sens des cals. Vous les aurez probablement récoltés en travaillant à mon

service. Mais toutes les jeunes femmes écossaises n'ont pas un travail aussi honnête.

Bridget se figea. Comment était-il au courant de ses origines ? Depuis son arrivée à Londres, elle s'était ingénée à masquer son accent. Et elle était certaine de ne pas lui avoir révélé son lieu de naissance lorsqu'elle était entrée à son service – pas plus qu'elle n'en avait parlé à son homme de confiance, qui l'avait embauchée.

— Savez-vous comment s'appelle cette chose ? demanda-t-il, posant son doigt sur la petite bosse à la base du pouce de Bridget.

Elle s'éclaircit la voix.

— Non, Votre Grâce.

— Le mont de Vénus, dit-il avec un sourire charmant. Mon interlocutrice grecque m'a expliqué que sa rotondité trahissait la nature passionnée d'une femme. Vous devez receler des trésors de sensualité en vous, madame Crumb.

Bridget plissa les yeux.

Le duc pencha la tête, pour lui mordiller la base de son mont de Vénus.

La jeune femme tressaillit et libéra sa main d'un coup sec.

Montgomery s'esclaffa et se recula dans son fauteuil.

— En réalité, j'étais plus intéressé par les tétons de cette jeune fille grecque que par son bavardage à propos des lignes de la main.

Bridget réfugia dans son autre main la paume qu'il venait de mordiller. Bien qu'il ne lui eût pas vraiment fait mal, sa peau la démangeait comme si elle sentait encore ses dents – et sa langue.

Elle inspira un grand coup.

— Puis-je disposer, Votre Grâce ?

— Bien sûr, madame Crumb. Faites-moi préparer un bain. Dans la bibliothèque. J'adore lire en prenant mon bain.

Bridget récupéra sa chandelle posée sur une table.

— À cette heure-ci ?

Il était plus de minuit, et la majorité des domestiques dormaient déjà.

Mais le duc était comme la plupart des aristocrates : il n'hésiterait pas à les réveiller pour son bon plaisir.

— Oui, s'il vous plaît, madame Crumb.

— Tout de suite, Votre Grâce.

Bridget partit vers la porte mais, au moment de tourner la poignée, elle ne put s'empêcher de jeter un regard intrigué derrière elle. Le duc s'était caché pendant trois mois. Pourquoi sortait-il soudain de son trou ?

Il croisa son regard et sourit, comme s'il avait deviné ses pensées.

— J'en ai soupé de vivre derrière les murs, dit-il. C'est trop étroit et poussiéreux. Quoique je ne connaisse pas de meilleur endroit pour espionner. J'adore épier les gens. Cela vous procure un délicieux sentiment de pouvoir sur eux. Qu'en pensez-vous, madame Crumb ?

— Je n'ai pas d'avis, Votre Grâce.

— Vraiment ? ironisa-t-il, avant de murmurer d'une façon presque sensuelle : Oh, madame Crumb, c'est si vilain de mentir.

Bridget s'enfuit littéralement.

C'est-à-dire qu'elle courut à toutes jambes dans le couloir, ignorant les statues d'albâtre et les miroirs à cadres dorés qui flanquaient les murs, puis elle dévala le grand escalier. Le duc ne

pouvait pas savoir, pour la miniature. Sinon, il l'aurait immédiatement congédiée – et sans lui accorder de références. Ce qui aurait été une catastrophe. Bridget n'aurait pas pu retrouver de travail. Sans compter qu'il aurait été capable de révéler sur la place publique qu'il l'avait renvoyée pour vol. La jeune femme frissonna à cette idée. Sa réputation détruite, elle aurait été obligée de quitter Londres pour s'installer dans une petite ville. Peut-être même sous une nouvelle identité.

Mais ce n'était pas le pire. Si le duc la chassait, Bridget ne pourrait plus aider sa mère. Or c'était la seule raison qui l'avait poussée à prendre cet emploi. Bridget était la fille illégitime d'une femme de l'aristocratie que faisait chanter le duc. Elle s'était juré de trouver les lettres compromettantes que celui-ci avait en sa possession. Le chantage était un crime vil et odieux. Et le duc était un homme vil et odieux.

Il n'était donc pas question qu'elle reparte de cette maison tant qu'elle n'aurait pas accompli sa mission.

Bridget s'immobilisa devant la porte des cuisines, inspira un grand coup et s'assura que ses jupes et sa charlotte étaient d'aplomb. Une gouvernante se devait d'être toujours impeccable, même si son maître venait de lui mordiller la main.

La jeune femme prit une autre inspiration et pénétra dans les cuisines de Hermes House, la demeure londonienne du duc. À cette heure tardive, le feu de la cheminée couvait sous la cendre et la pièce baignait dans la pénombre.

Bridget réveilla le petit cireur de chaussures, qui dormait sur une paille à côté de la cheminée, et l'envoya chercher les filles de cuisine et les valets. Puis elle ranima le feu et alluma plusieurs chandelles, trouvant quelque apaisement dans ces occupations terre à terre.

Quand les domestiques, tirés de leurs lits, arrivèrent quelques minutes plus tard, la cuisine était chaude et tout illuminée. Bridget ordonna aussitôt à ses troupes de tirer et de chauffer la quantité d'eau nécessaire au bain du despote. Après quoi, elle remonta à l'étage.

Hermes House était une maison récente – c'est le duc lui-même qui l'avait fait construire – et la demeure était à peu près aussi extravagante que son propriétaire. Les marches du grand escalier étaient en marbre blanc, tandis que les paliers étaient recouverts de dalles de marbre rose alternant avec d'autres en marbre noir. Au premier étage, les murs du couloir étaient ornés d'un papier peint rose pâle à motifs blanc et or.

Bridget s'arrêta devant la porte de la chambre du duc et tendit l'oreille. Mais elle n'entendit aucun bruit. Soit le duc s'était rendu dans la bibliothèque, soit il se tenait en embuscade derrière la porte, prêt à se jeter sur elle.

La jeune femme poussa doucement le battant.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Bridget leva sa chandelle, éclairant d'un même mouvement le plafond peint où des dieux de l'Antiquité se livraient à des scènes de débauche, et l'immense lit à baldaquin avec ses tentures bleu nuit et ses pampilles dorées. Près du lit, se dressait un élégant petit secrétaire à incrustations d'ivoire. Il était surmonté d'un portrait grandeur nature du duc.

Un nu.

Bridget fronça les yeux en direction du portrait, pénétra dans la pièce et referma la porte derrière elle. Puis elle courut jusqu'au lit et s'agenouilla sur le tapis, dans l'intention de récupérer la miniature qu'elle avait glissée dessous.

La miniature avait disparu.

Val contemplait la miniature qu'il tenait à la main. C'était un portrait de famille – un aristocrate anglais, sa femme en costume de cérémonie indien et leur jeune enfant. N'importe quel cambrioleur aurait trouvé d'innombrables objets de plus grande valeur à voler dans la maison. Ce qui voulait dire que Mme Crumb travaillait pour le propriétaire originel de la miniature, ou pour son représentant. Val se remémorait avec amusement le bel aplomb avec lequel elle l'avait regardé, lorsqu'elle était descendue du lit où il l'avait surprise à quatre pattes. Sa petite gouvernante avait-elle vraiment cru pouvoir le duper ?

Pas si « petite » que ça, en réalité, se corrigea-t-il alors qu'il glissait la miniature dans la poche de son peignoir. Mme Crumb était un peu plus grande que la moyenne des femmes, et Val la soupçonnait de posséder une généreuse paire de seins. Quel dommage qu'elle cache ses appas sous une robe de laine noire boutonnée jusqu'au col et un tablier blanc amidonné. Sans parler de la grosse charlotte blanche qui lui couvrait entièrement les cheveux.

Son nez et sa bouche étaient ordinaires, son menton pouvait passer pour volontaire, mais le plus remarquable dans son visage, c'étaient assurément ses yeux noirs.

Leur éclat était si intense qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à une fanatique religieuse – une sainte ou une hérétique, au choix.

Ou alors, une abbesse farouche.

En tout cas, une femme sûre d'elle-même qui savait discerner le bien du mal. Une femme qui n'aurait pas peur de souffrir, voire de mourir, pour ses convictions.

Avait-elle reconnu Val comme son exact opposé – l'incarnation du démon ? Un homme qui se moquait éperdument de la démarcation entre bien et mal, et qui se vautrait dans le péché ? Val avait toujours préféré édicter ses propres règles plutôt que suivre celles des autres. C'était beaucoup plus réjouissant et il y prenait grand plaisir.

Mme Crumb connaissait-elle la signification des mots « réjouissant » et « plaisir » ? Probablement considérait-elle ces notions comme plus ou moins honteuses, et pouvant conduire au péché – ce qui, du reste, n'était pas entièrement faux.

Et cependant, Val trouvait très agréable de se découvrir une gouvernante susceptible de lui donner du fil à retordre. Car, malgré tous les plans et complots qu'il pouvait ourdir, il manquait cruellement d'amusements.

C'est pourquoi il s'était décidé à la garder à son service.

Quoi qu'il en soit, cette histoire ne devait pas le détourner de son principal objectif : faire chanter le roi, afin de lui extorquer la levée de son exil.

Val avait accepté d'être banni d'Angleterre uniquement parce que cet imbécile de duc de Wakefield – un parlementaire prétentieux, qui avait une haute opinion de lui-même – l'avait menacé de le faire condamner pour enlèvement. Tout cela parce que Val s'était amusé une ou deux fois avec la sœur du duc. Enfin, peut-être trois fois. Mais quelle importance ? Elle n'en avait pas souffert, loin de là, et elle avait fini par épouser un respectable capitaine des dragons à la retraite.

Par chance, Val avait réussi à se procurer des lettres avec lesquelles il pourrait faire chanter le roi. De cette façon, il passerait par-dessus Wakefield pour s'adresser directement au souverain et obtenir de Sa Majesté la fin de son bannissement.

Il se dirigea vers un petit bureau qui trônait dans un coin de la bibliothèque. C'était un meuble raffiné, au dessus de marbre veiné de jaune et de brun, avec des pieds chantournés jusqu'à l'extravagance. Val l'avait gagné face à un aristocrate prussien au cours d'une partie de

cartes – qu’il avait bien sûr remportée au bluff – et il avait dépensé une fortune pour le faire parvenir par bateau jusqu’à Londres.

Il tapota amoureusement la surface du meuble, s’assit et fouilla dans les tiroirs pour en sortir quelques feuilles de papier. Puis il trempa une plume dans l’encrier et commença, de son écriture fleurie, une lettre pour M. Copernicus Shrugg, le secrétaire personnel de Sa Majesté, George II d’Angleterre. La lettre était courte, mais précise et suffisamment menaçante. Satisfait, Val la signa de son initiale.

Au même moment, la porte de la pièce s’ouvrit, livrant passage à un jeune garçon vêtu de haillons.

Plus exactement, Alf se présentait toujours comme un garçon et la plupart des gens se laissaient volontiers duper. Val, lui, n’avait pas mis plus d’une minute pour deviner la supercherie. Il suffisait d’admirer l’élégance de son cou, de remarquer qu’il n’avait pas de pomme d’Adam et de noter quelques autres détails du même genre pour être fixé. Mais, de toute évidence, peu de personnes prenaient la peine d’examiner en détail l’univers qui les entourait.

Cependant, Val s’était gardé d’exprimer à haute voix ses conclusions. Après tout, Alf avait sans doute une bonne raison pour choisir ce déguisement avec une telle constance. De toute façon, Val ne nourrissait pas d’intérêt particulier pour les gosses des rues, quel que soit leur sexe – sauf s’ils pouvaient lui être utiles. Et Alf, durant les trois mois où Val avait été obligé de se terrer chez lui, avait manifesté à plusieurs reprises ses compétences. Il lui avait apporté nourriture et livres et, surtout, avait expédié son courrier.

Alf s’approcha du bureau.

— Vous vouliez me voir, Votre Grâce ?

Val l’ignora le temps de sceller sa missive. Il versa d’abord quelques gouttes de cire chaude sur les bords de la feuille repliée, avant d’appliquer son sceau qui représentait un coq chantant. Le coq était l’un des symboles du dieu Hermès, que Val avait choisi comme saint patron. Hermès était le dieu des Voyageurs et du Commerce.

Mais c’était aussi le dieu des voleurs et des tricheurs.

Sa lettre cachetée, il se tourna vers Alf.

Il – ou plutôt, elle – portait les mêmes vêtements que Val lui connaissait depuis des années : une veste trop grande, foncée mais au coloris indéterminé, reprise à maints endroits, des culottes amples, des chaussettes maculées de boue, des souliers à grosses boucles et un chapeau mou posé sur des cheveux noirs coiffés en arrière. Une de ses joues était assombrie, soit par de la poussière, soit par un bleu.

Val se demanda un bref instant ce qu’Alf pouvait bien faire de tout l’argent qu’il lui donnait – car il la payait plutôt grassement – avant de chasser cette préoccupation de son esprit.

— Porte ceci à M. Copernicus Shrugg, dit-il, lui tendant la lettre.

Et, après avoir précisé l’adresse, il ajouta :

— Assure-toi de la lui remettre en main propre. Je ne veux aucun intermédiaire.

Alf prit la lettre, mais fronça le nez.

— Vous êtes au courant que c’est le milieu de la nuit ?

— Justement. Un homme tiré brusquement du lit est toujours plus influençable. Tu diras aussi à Attwell et au gamin de ne pas m’attendre à l’auberge.

Comme la porte se rouvrait pour laisser entrer les valets apportant son bain, il ajouta :

— Et maintenant, file. J’ai hâte de me débarrasser de la poussière accumulée derrière ces maudits murs.

La jeune fille sembla hésiter.

— Alors, vous abandonnez votre cachette ?

— Oui. Et j'ai l'intention de récupérer au plus vite la place qui me revient dans la bonne société. Dépêche-toi.

Il se dirigea vers son bain sans même attendre de voir si elle lui obéissait. De toute façon, peu de gens avaient le cran de discuter ses ordres. Ah, il en oubliait la charmante Mme Crumb. Quel était son prénom, au fait ? Il le lui demanderait à la première occasion. Non seulement sa gouvernante avait tenté de lui voler un objet, mais elle avait refusé de répondre à ses questions. En outre, à en juger par les valets venus lui préparer son bain, elle avait pris soin de ne pas envoyer les plus jeunes domestiques de la maisonnée. Le prendrait-elle pour un satyre ?

Sur ce point, bien sûr, elle ne se méprenait pas totalement...

Val esquissa un sourire et se débarrassa de son peignoir – le seul vêtement qu'il portât – pour se glisser dans son bain. Puis il fit signe, du doigt, au plus beau des valets d'approcher. Si Mme Crumb pensait l'entraver dans ses plaisirs, elle serait lourdement déçue.

Hugh Fitzroy, duc de Kyle, bâilla à s'en décrocher la mâchoire alors qu'il suivait un porte-flambeau à travers une arrière-cour du palais St. James, la résidence royale. Il était près de quatre heures du matin : c'était à la fois trop tôt pour que les domestiques soient déjà levés, et trop tard pour que les derniers fêtards soient encore debout. Autant dire que l'endroit était désert, à part Hugh, tiré de son sommeil par une convocation royale, et ce jeune porte-flambeau chargé d'escorter d'éventuels visiteurs jusqu'à l'aube.

Les deux hommes s'approchèrent d'une entrée de service gardée par un soldat. Hugh gratifia le porte-flambeau d'un pourboire puis, après l'avoir congédié, il déclina son identité au garde.

Celui-ci le laissa passer avec un regard intrigué. C'était une bien curieuse façon d'entrer au palais, pour un duc.

Mais Hugh n'était pas un duc ordinaire.

Une fois à l'intérieur, il fut accueilli par un valet qui manifestement l'attendait.

— Par ici, Votre Grâce, s'il vous plaît.

Hugh le suivit dans un corridor aux murs nus. On était bien loin des pièces luxueuses de la partie officielle du palais.

Le valet ouvrit une porte au bout du corridor et s'inclina pour annoncer :

— Le duc de Kyle.

Un homme aux jambes arquées, portant des culottes écarlates sous un peignoir bleu et qui faisait les cent pas devant une cheminée, se retourna sur-le-champ.

— Bon sang, Kyle ! Vous en avez mis, du temps !

Hugh haussa un sourcil.

— Je suis venu dès que j'ai reçu votre mot, Shrugg, dit-il avant de lancer au valet : Apportez-nous du café et du thé. Et aussi de quoi grignoter.

Le valet s'éclipsa.

— Pardonnez mon impatience, Votre Grâce, s'excusa Shrugg.

C'était un homme d'âge moyen, mais qui paraissait plus vieux, notamment en raison de son crâne chauve. Ses oreilles décollées faisaient penser à des anses et il avait un visage tout en rondeurs qui semblait engoncé dans son torse – comme s'il n'avait pas de cou.

— C'est que cette maudite affaire me turlupine, ajouta-t-il. J'ai été obligé de *le* réveiller en

pleine nuit, et vous savez comme moi qu'il déteste ça.

Les deux hommes levèrent instinctivement les yeux au plafond – les appartements royaux se trouvaient quelque part au-dessus de leurs têtes.

Puis Hugh reporta son regard sur Shrugg.

— De quelle humeur est le roi ?

En l'occurrence, le roi en question était aussi le père de Hugh, bien que personne ne fît jamais mention de ce fait.

— Il s'exprime en français, comme chaque fois qu'il est hors de lui, répondit Shrugg. C'est une chance que vous soyez rentré à Londres. Je ne sais pas qui j'aurais pu appeler, autrement.

Hugh haussa encore un sourcil.

— J'ai conscience que les circonstances de votre retour sont bien tristes, s'empressa de préciser Shrugg. J'ai été désolé d'apprendre la mort de la duchesse.

Hugh serra les dents.

— Est-ce encore à cause du prince ? demanda-t-il.

Le roi et son héritier, le prince de Galles – que Hugh n'avait rencontré qu'une seule fois –, se détestaient cordialement.

Shrugg grimaça.

— Non, pas cette fois.

Et il tendit une lettre.

Hugh la prit et se dirigea vers un bureau éclairé par un chandelier. Il approcha la lettre d'une des chandelles et lut :

*Cher monsieur Shrugg,*

*J'espère que vous avez bien dormi jusqu'à présent, car j'ai peur que le reste de votre nuit ne soit gâché. Je serai bref : certaines lettres concernant W. sont entrées en ma possession. Si elles étaient rendues publiques, le scandale serait tel qu'il pourrait entraîner la chute de votre maître. Croyez bien que je ne souhaite en aucune manière une telle issue. Et c'est pour l'empêcher que je vous propose un rendez-vous dans Hyde Park, à l'heure qui vous conviendra.*

*Votre humble serviteur,  
M.*

Hugh relut la lettre plus lentement. Quand il eut terminé, une tasse de café fumant avait été posée devant lui.

— Merci, dit-il, buvant une gorgée. Qui est « M. » ?

— Le duc de Montgomery, répondit Shrugg.

Hugh esquissa une moue dédaigneuse.

— Pour « W. », je devine aisément. Il s'agit du prince William.

Le prince William, duc de Cumberland, était le deuxième fils légitime du roi George, après le prince de Galles. Hugh ne l'avait jamais rencontré.

— En effet, soupira Shrugg.

Sa tasse de thé à la main, il se laissa choir dans le fauteuil derrière le bureau.

— Jusqu'à présent, il ne nous avait jamais causé de problèmes, reprit-il. Il collectionne bien sûr les maîtresses, entre autres amusements, mais rien d'extraordinaire pour un garçon de son âge.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt ans. Il vient juste d'être nommé colonel du premier régiment de gardes à pied. Il a toujours aimé l'uniforme et la discipline.

— Et vous n'avez pas une petite idée de ce que Montgomery a pu découvrir ?

Shrugg tritura quelques instants sa tasse en silence.

— Il y a bien ces rumeurs – de simples rumeurs, pour autant que je le sache – à propos d’une société secrète.

Hugh s’esclaffa méchamment.

— Ne me dites pas que vous m’avez tiré du lit au beau milieu de la nuit pour une histoire de société secrète ! N’importe quel garçon qui a fréquenté Cambridge ou Oxford – voire même un quelconque café londonien – se considère comme un membre d’une société secrète.

Mais le visage de Shrugg était grave.

— Non, Votre Grâce. En l’occurrence, c’est différent. Les membres de cette société sont en moyenne plus âgés que des élèves de Cambridge. Ils s’appellent, entre eux, les Seigneurs du Chaos. On raconte que chacun d’eux s’est fait tatouer un dauphin à un endroit du corps, et aussi que...

Shrugg s’interrompit avec une grimace et détourna le regard.

— Quoi ?

Shrugg reporta son attention sur Hugh.

— Ils s’intéressent aux enfants.

Hugh en resta d’abord muet. Kit et Peter dormaient tranquillement dans leurs lits, à la maison. Kit, avec ses pieds dépassant des couvertures, et le petit Peter serrant dans sa main un mouchoir ayant appartenu à sa mère.

Finalement, Hugh inspira un grand coup pour dominer ses émotions et parler d’une voix neutre.

— Essayez-vous de m’expliquer que le prince William se serait acoquiné avec ces Seigneurs du Chaos et qu’il... qu’il serait attiré par les enfants ?

— Je n’en sais rien ! répliqua Shrugg. Sinon, je ne vous aurais pas fait quérir. Il faut que vous mettiez la main sur ces lettres dont parle Montgomery. Et que vous vous chargiez de les détruire.

## 2

*À la naissance du roi, le médecin de la cour auscultait ses yeux, sa bouche et ses oreilles et ne décela rien d'anormal. Mais quand il colla son oreille sur la poitrine du nouveau-né... il n'entendit rien.*

La châtelaine de Bridget cliquetait à sa ceinture quand elle fit irruption dans les cuisines, le lendemain un peu après dix heures. Les domestiques s'étaient levés à cinq heures et le ménage du rez-de-chaussée était déjà terminé. À présent, le personnel savourait un thé durant la pause de la matinée.

— Bonjour, madame Bram, lança-t-elle à la cuisinière, une femme entre deux âges avec des cheveux bouclés qui commençaient à grisonner.

— Bonjour, madame Crumb. J'ai cru comprendre que Sa Grâce était ici ?

— En effet, confirma Bridget, qui s'obligea à cacher sa nervosité – le simple fait d'évoquer le duc suffisait à la mettre mal à l'aise. Je suppose que vous pourrez lui préparer ses repas dès aujourd'hui, même si vous avez été prévenue au dernier moment ?

— Aucun souci, répondit Mme Bram. J'ai un beau rôti qui conviendra pour le dîner et, dans le four, une tourte au poisson qu'il pourra manger au déjeuner, s'il a faim.

— Excellent, la félicita Bridget, quoiqu'elle n'ait pas un seul instant douté de Mme Bram : elle avait rarement travaillé avec une cuisinière aussi compétente.

Bridget traversa la cuisine pendant que les domestiques reprenaient leurs tâches. Il y avait, près de la porte de derrière, une table sur laquelle était posée une assiette recouverte d'une autre assiette, renversée. Bridget prit le tout au passage, ouvrit la porte, sortit et referma le battant derrière elle.

Elle sentit ses épaules se détendre légèrement.

La jeune femme se tenait dans une sorte de petite fosse cernée de murs en brique, car la cuisine était bien sûr aménagée en sous-sol, comme dans toutes les grandes demeures londoniennes. Une volée de marches permettait d'accéder au jardin, puis une allée conduisait à la ruelle desservant les écuries. Mais Bridget n'avait pas l'intention d'aller plus loin.

Un petit terrier au pelage tirant sur le brun était assis sur l'un des murets ceinturant la fosse. Il se dressa sur ses pattes dès qu'il vit Bridget et jappa avec effusion.

— Chut ! lui dit Bridget – mais il ne semblait pas vraiment l'écouter.

Elle posa les deux assiettes à côté de lui et ôta celle du dessus, dévoilant les restes que Mme Bram avait réservés à son intention.

Le terrier se mit aussitôt à engloutir cette nourriture comme s'il mourait littéralement de faim – ce qui, hélas, devait être plus ou moins le cas.

— Tu vas t'étrangler, le tança Bridget.

Mais l'animal ne l'écoutait pas davantage. En fait, il ne prêtait jamais aucune attention à ses admonestations, quel que soit le ton qu'elle utilisât. Bridget était capable de se faire obéir d'une armée de solides laquais, mais ce corniaud décharné la défiait ouvertement.

Elle se mordit la lèvre. Qui prendrait soin du chien, si elle était obligée de quitter Hermes House ? Peut-être Mme Bram – à condition qu'elle se souvienne de son existence. La cuisinière avait déjà beaucoup de préoccupations en tête.

L'animal termina son repas et lécha l'assiette avec une telle énergie qu'il réussit à la retourner.

Bridget le gronda gentiment et se baissa pour la ramasser.

Le chien en profita pour glisser son museau dans sa main, et la jeune femme ne put s'empêcher de lui caresser la tête. Son pelage était plus sec que soyeux, mais il était adorable. Bridget n'avait jamais eu le droit d'avoir un chien quand elle était petite fille. Son père « adoptif » était berger, et il considérait les chiens comme des animaux de ferme plutôt que comme des animaux de compagnie. Il lui aurait de toute façon refusé ce plaisir, à elle, *la parasite*.

Et une gouvernante, à l'instar de n'importe quel autre domestique, n'était pas autorisée à posséder un animal de compagnie. Parfois, un chat était toléré dans l'office, à condition qu'il chasse efficacement les souris. Mais les chiens ne servaient à rien. Pire : il fallait les nourrir et ils prenaient de la place.

La jeune femme se redressa et fronça les sourcils à l'adresse du terrier.

— File, maintenant.

Pour toute réponse, le chien s'assit et remua la queue. L'une de ses petites oreilles triangulaires s'était dressée, pendant que l'autre retombait sur son crâne.

Si seulement...

Quelqu'un, dans le dos de Bridget, ouvrit la porte.

— Madame Crumb ?

Bridget se retourna.

— Oui, j'arrive.

Elle rentra dans la cuisine sans un regard en arrière.

— Il voudrait vous parler, lui expliqua Bob, l'un des valets, qui semblait embarrassé.

Le duc avait-il décidé de la convoquer pour la renvoyer ?

Bridget lissa les plis de son tablier.

— Sa Grâce désire me parler, corrigea-t-elle.

Elle ne permettait jamais aux domestiques sous ses ordres de parler de façon irrespectueuse de leur employeur, même entre eux.

Bob rougit. Malgré sa carrure – un mètre quatre-vingts –, il ne devait pas avoir plus de vingt ans et il était fraîchement débarqué de sa campagne.

— Sa Grâce, se reprit-il. Mais... euh, le duc n'est pas seul.

— Ah.

Voilà pourquoi Bob était embarrassé. Pauvre garçon. Il finirait tôt ou tard par s'habituer à la débauche de l'aristocratie.

— Je suis au courant.

Quelqu'un s'esclaffa dans son dos, et Bridget se retourna.

Cal, le plus beau des valets de la maisonnée – c'est pourquoi Bridget s'était gardée de lui

confier, la veille au soir, la tâche de monter le bain du duc –, esquissa un sourire entendu.

— C'est un sacré lascar, pour sûr.

— Ça suffit, répliqua Bridget sans hausser la voix.

C'était du reste inutile : toute la cuisine avait fait silence.

— Le duc est notre maître et nous ne devons pas l'insulter, reprit-elle. Quiconque désapprouve cette règle est libre d'aller chercher du travail ailleurs. Est-ce bien clair ?

Elle tourna la tête de droite et de gauche, accrochant le regard de chacun au passage. Puis elle quitta la pièce sans rien ajouter.

C'était peut-être sa dernière réprimande, mais il n'était pas question qu'elle quitte une maison en laissant le désordre régner parmi les domestiques.

Pas même la maison du duc de Montgomery.

Bridget emprunta un corridor menant à l'escalier de service, pour gagner le premier étage. Ses mains tremblaient. Elle détestait le changement. Détestait avoir à se chercher une nouvelle place qu'elle appellerait « sa maison » – même si, bien sûr, ce ne serait jamais sa vraie maison. Malheureusement, c'était la nature même de son travail. Elle avait librement choisi cette existence, et elle était fière de ce qu'elle avait accompli jusqu'ici.

Voilà. Elle s'était reprise. Ses mains ne tremblaient plus.

Franchement, Bob avait-il pu s'imaginer qu'elle ignorait que George, un autre valet, avait procuré la veille deux courtisanes pour l'amusement du duc ? Une bonne gouvernante – et Bridget se considérait comme telle – devait *tout* savoir de ce qui se passait dans son domaine.

Même le plus sordide.

La porte de la chambre ducale était fermée. Bridget frappa donc avant d'entrer.

— Bonjour, Votre Grâce.

Le duc était vautre – entièrement nu, d'après ce qu'elle pouvait voir – entre deux femmes elles-mêmes dévêtues. Plus exactement, une seule était visible, une petite blonde qui regardait Bridget avec curiosité. L'autre, une brunette, sortit la tête du couvre-lit et s'essuya discrètement la bouche.

— Pardon, murmura-t-elle, comme si elle avait roté à la table du dîner.

Bridget l'ignore. Ce n'était pas la faute de cette courtisane si elle était obligée de subir sa nudité.

Sa Grâce ouvrit lascivement les yeux. La chambre donnait sur les jardins et un domestique était déjà passé ouvrir les rideaux. À la lumière du jour, son début de barbe et les cheveux qui bouclaient au-dessus de ses épaules le rendaient vraiment bel homme. Une sorte de dieu grec savourant les plaisirs de l'existence. Pour un peu, on aurait pu penser qu'il méritait sa fortune, son statut social et tous les privilèges dont il jouissait uniquement par les hasards de sa naissance.

Pour un peu.

— Madame Crumb, dit-il d'une voix qui ressemblait à un ronronnement. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

— En effet, Votre Grâce.

— Et quelle charmante compagnie, ajouta-t-il, enlaçant les deux pulpeuses créatures qui partageaient son lit.

Bridget espéra qu'il ne lui demanderait pas de commenter ce second jugement – malheureusement, rien n'était sûr. Une fois, elle avait été invitée par un baron, dans des termes presque grossiers, à rejoindre la soubrette qu'il avait déjà glissée dans ses draps. Bridget avait décliné vigoureusement et fait ses valises le lendemain matin.

C'était la fois où elle était restée le moins longtemps à un poste.

— Vous vouliez me voir, Votre Grâce ? lui rappela-t-elle.

— Comme vous êtes professionnelle ! s'amusa le duc, levant les yeux vers le ciel bleu azur de son lit à baldaquin.

Bridget avait toujours trouvé cet immense lit parfaitement vulgaire.

— Mais je suppose que c'est perçu comme une qualité de la part d'une gouvernante, ajouta-t-il.

— En général, oui, Votre Grâce.

— Pour ma part, je trouve cela assommant.

— J'en suis désolée, Votre Grâce, répondit Bridget du ton le plus badin possible – quoique cela lui coûtât un grand effort.

— Oh, ne soyez pas désolée, murmura le duc d'une voix douce. Personne ne peut aller contre sa nature profonde.

Il la fixa subitement avec une telle intensité que Bridget eut l'impression d'être soumise au regard d'un prédateur. La froideur de ses yeux avait quelque chose d'inhumain. Et cependant, la jeune femme sentit son corps réagir bizarrement. Ses tétons s'étaient durcis. Et elle éprouvait une sorte de chatouillement entre les cuisses.

Elle inspira une grande goulée d'air. Le duc l'observait toujours et elle avait la vague impression qu'il la mettait au défi de quelque chose. Comme s'ils étaient des adversaires sur un champ de bataille.

Cette idée était bien sûr parfaitement ridicule.

Bridget se reprocha d'avoir pris une troisième tasse de thé à son petit déjeuner.

— Je me demande pour qui vous travaillez, madame Crumb, murmura-t-il.

— Mais pour vous, Votre Grâce, répliqua-t-elle, soutenant son regard sans ciller.

Il s'esclaffa.

Bridget sentit une sueur froide dans son dos.

— Allez, j'en ai soupé avec vous, mes mignonnes ! s'exclama le duc.

Il bondit hors du lit et, se saisissant d'une bourse posée sur une table, en tira plusieurs pièces d'or qu'il offrit aux deux courtisanes – la somme était choquante par son énormité. Puis il les aida à ramasser leurs vêtements et les poussa vers la porte, sans même qu'elles aient eu le temps de se rhabiller.

Bridget ordonna à un valet qui passait dans le couloir – Bob, encore – de les escorter jusqu'à la porte de service, une fois qu'elles seraient décentes. Bob, les yeux écarquillés, s'exécuta sans mot dire.

De retour dans la chambre du duc, Bridget essaya de nouveau son ironie.

— Quelle femme efficace vous êtes, madame Crumb...

— Vous me remercieriez quand vous aurez constaté qu'on ne vous a rien volé, Votre Grâce.

— Croyez-vous ?

Il se dirigea, tout nu, vers le bureau, offrant à la jeune femme une vue imprenable sur ses fesses. Celle de gauche semblait porter une marque. Un tatouage ?

— J'ai si mauvais goût qu'il ne serait pas forcément grave que certains objets disparaissent de cette maison, reprit-il, avant de brusquement se retourner. Bon sang, madame Crumb ! Reliqueriez-vous mon cul ?

Bridget ouvrit la bouche, mais elle ne sut quoi répondre. Avait-il décidé, oui ou non, de la congédier ?

— Je... Je...

— Oui ?

Il fit deux pas vers elle.

Bridget ne put, cette fois, faire semblant d'ignorer qu'il était entièrement nu devant elle.

Il avait les épaules larges et des pectoraux parsemés de quelques boucles de poils blonds entre ses deux tétons rose pâle. Plus bas, son torse se rétrécissait pour former un « V » parfait. De son nombril, un sillon d'autres poils, légèrement plus foncés, descendait pour s'évaser sur son pubis.

Durant sa supposée absence, Bridget avait plusieurs fois contemplé le portrait du duc accroché près de son lit. Elle avait toujours pensé que le peintre avait flatté les dimensions de sa virilité.

Mais, non.

Son membre pendait généreusement entre ses cuisses musclées et ses testicules avaient quelque chose d'artistique – pour autant qu'on pût parler d'art à ce propos. Ses jambes étaient merveilleusement dessinées. Même ses pieds étaient beaux.

— Oh, quel regard, madame Crumb ! murmura-t-il, un sourire aux lèvres.

Et, baissant les yeux sur la bouche de Bridget, il ajouta :

— Je me demande quel parti prendre. Protéger mes attributs, ou vous embrasser ?

— Il ne faut pas m'embrasser, s'empessa de répliquer Bridget.

Mais sa voix manquait de conviction.

Il pencha la tête de côté, comme s'il méditait l'argument.

— Ah bon ? Il ne faut pas ?

Bridget sentit son souffle caresser ses lèvres, et elle se rendit compte qu'elle avait fermé les yeux. Bonté divine ! Elle...

Quelqu'un toussa dans son dos.

Bridget rouvrit les paupières et pivota avec le plus de dignité possible.

Un jeune homme se tenait à la porte. Il était vêtu comme n'importe quel Anglais – veste, gilet et culotte – mais un tissu imprimé, rouge et jaune, lui ceignait le crâne.

— Ah, tu es là, Mehmed, dit le duc, comme s'il était habitué à être dérangé pendant qu'il embrassait une femme – et *tout nu*, encore.

Bridget sentait ses pommettes la brûler. Elle serra les mains devant elle, sur son tablier, pour s'empêcher de les porter à son visage.

Le garçon, à la porte, paraissait à peu près aussi embarrassé qu'elle. Il apportait un broc d'eau fumante, mais il amorça un mouvement de recul.

— Vous êtes avec une catin, duc. Je repars.

Le valet de chambre du duc, Attwell, apparut à son tour. Il semblait légèrement étonné.

Le duc de Montgomery – la seule personne de l'assistance à ne pas être gênée – éclata de rire.

— Non, non, Mehmed. Les catins, du moins *les miennes*, sont vêtues de manière plus aguichante.

Et il accompagna ses paroles d'un geste presque insultant pour désigner la tenue de Bridget.

La jeune femme pinça les lèvres.

— Qui est-ce ?

— Je viens de le dire : Mehmed.

Mehmed et Attwell pénétrèrent dans la pièce. Le garçon posa son broc d'eau chaude et le

valet partit vers le dressing.

— Mehmed est un fidèle du prophète Mahomet et par conséquent destiné à l'enfer, si l'on en croit les doctrinaires de la chrétienté, ajouta le duc. Mais, bien sûr, les coreligionnaires de Mehmed pensent que nous autres chrétiens sommes voués à l'enfer éternel. J'en conclus que nous finirons tous grillés d'une manière ou d'une autre. Ces trois derniers mois, Attwell et Mehmed séjournèrent dans une auberge. Je leur ai demandé de réintégrer la maison.

Bridget fronça les sourcils.

— Mais...

Elle avait déjà rencontré Attwell au moment d'être embauchée et elle l'avait croisé le matin dans la cuisine.

Le duc la regarda avec un sourire amusé.

— Vous ignoriez la présence de Mehmed, n'est-ce pas ?

— Je...

— Et vous détestez ne pas savoir quelque chose, enchaîna-t-il, avant de tendre le bras pour Attwell.

Son valet le drapa – *enfin* – d'un peignoir de soie pourpre, orné d'un dragon vert et or brodé dans le dos.

— Mon travail est d'être au courant de tout ce qui se passe dans Hermes House, Votre Grâce, argumenta Bridget.

— Et cependant, vous ignoriez qu'il était ici, insista le duc avant d'ajouter : Savez-vous que vous ne m'avez jamais dit votre prénom ?

— Je ne crois pas l'avoir fait, en effet, répliqua Bridget.

Le duc était le diable incarné, mais elle n'était pas considérée comme l'une des meilleures gouvernantes de Londres pour rien.

— Comment avez-vous recruté Mehmed ? demanda-t-elle.

— Il m'a suivi jusqu'en Angleterre, après mon périple sur le continent l'an dernier. Mais il est tombé malade durant la traversée de la Manche et je l'ai laissé quelque temps dans ma maison de Bath, pour qu'il y passe sa convalescence. Attwell l'a fait venir à Londres en septembre.

Bridget jeta un regard au jeune homme. Il semblait à présent en parfaite santé.

— Mehmed logera-t-il à Hermes House, Votre Grâce ?

— Je pense que oui, répondit le duc avec l'air de la plus parfaite innocence. Sinon, comment pourrait-il me servir de mignon ?

Attwell, qui préparait les vêtements du duc pour la journée, faillit s'étrangler.

Bridget pouvait comprendre sa réaction. Elle-même plissa les yeux à l'intention du duc.

Lequel lui offrit un sourire angélique.

— C'est quoi, un mignon ? demanda Mehmed.

C'était un très joli garçon, avec de grands yeux marron et des dents très blanches. Pour le moment, il s'employait à disposer le nécessaire à rasage du duc sur une table.

— Quelqu'un qui aime les chats, répondit Montgomery, s'asseyant dans un fauteuil au milieu de la pièce.

— J'aime les chats, assura Mehmed.

Il versa l'eau chaude du broc dans une cuvette, mouilla un linge, l'essora et s'en servit pour humidifier les joues et le menton du duc avec des gestes presque tendres.

Bridget s'éclaircit la voix. Elle ignorait pourquoi le duc l'avait fait venir, mais son travail l'attendait.

— Mehmed, je suis Mme Crumb, la gouvernante. Quand vous aurez...

— Enchanté ! Comment allez-vous ? la coupa Mehmed, venant s'incliner cérémonieusement devant elle.

— Euh... bien, merci, fit Bridget lorsqu'il se redressa avec un grand sourire.

— Moi aussi ! clama Mehmed à voix bien haute.

Du coin de l'œil, Bridget vit le duc rire sous cape.

Attwell, pour sa part, semblait ignorer la scène. Bridget n'avait pas eu beaucoup d'occasions de le côtoyer, mais il lui avait d'emblée donné l'impression d'être un homme parfaitement flegmatique.

— J'en suis heureuse, répondit-elle à Mehmed. Quand vous aurez fini de raser le duc, venez me rejoindre dans les cuisines. Nous discuterons de votre place dans cette maison.

Là-dessus, elle partit vers la porte.

— Pas si vite, madame Crumb, la rappela son employeur. Je n'en ai pas encore terminé avec vous.

Bridget inspira un grand coup, et même deux grands coups, avant de se retourner, un sourire poli plaqué sur les lèvres.

— En quoi pourrais-je vous être utile, Votre Grâce ?

— Jetez un œil à ça, répliqua-t-il, pointant du doigt le bureau.

Bridget s'aperçut alors – la nudité du duc l'avait empêchée de remarquer quoi que ce soit d'autre – que des bijoux étaient posés sur le bureau. Elle lança au duc, que Mehmed s'occupait maintenant à savonner, un regard interrogateur.

— Approchez-vous, dit-il. Ils ne vous mordront pas.

Bridget maugréa intérieurement et se dirigea vers le bureau. Il y avait là deux colliers, aussi somptueux l'un que l'autre. Des colliers dignes d'une princesse, voire d'une reine. La camériste d'une lady était autorisée à toucher de pareils bijoux, le temps de les accrocher au cou de sa maîtresse. Mais certainement pas une gouvernante. Le premier collier était uniquement en diamants et saphirs. Le second était une composition plus complexe, mêlant rubis, perles baroques, opales et une autre variété de pierre précieuse que Bridget ne connaissait pas. La jeune femme se demanda d'où elle pouvait bien provenir. D'Inde ? De Perse ? Et les perles ? Dans quelle mer exotique avaient-elles été pêchées ? Combien de pirates s'étaient-ils entretués pour les posséder ?

— Lequel préférez-vous ? questionna le duc, l'interrompant dans ses pensées. Je vous le demande parce que je souhaite offrir l'un des deux à ma fiancée.

Bridget se tourna vers lui.

— Vous allez vous marier ?

Il avait fermé les yeux pendant que Mehmed le rasait précautionneusement, mais il les rouvrit pour répondre.

— Oui.

— Avec qui ?

Quel genre de femme pourrait-il épouser ? Une aristocrate, bien sûr, mais encore ? Bridget s'interrogeait. Choisirait-il une femme qu'il pourrait facilement dominer ? Une femme réputée pour sa beauté ? Ou pour son esprit ?

À moins qu'il ne se soucie nullement de toutes ces caractéristiques.

— Pas si vite. Je n'ai pas encore informé la fiancée en question, et vous conviendrez avec moi qu'il ne serait pas convenable que ma gouvernante soit avertie avant elle.

S'amusait-il à la taquiner ? En tout cas, aucun aristocrate, même le plus dérangé, ne conduisait ainsi ses affaires matrimoniales.

— Eh bien ? s'écria-t-il.

Il l'observait d'un œil paresseux, comme un chat qui serait trop repu pour s'attaquer à une souris.

Bridget haussa les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

— Lequel préférez-vous, madame Crumb ? répéta-t-il avec lenteur, comme si c'était *elle* qui se comportait bizarrement.

Bridget avait bien conscience qu'il n'était pas convenable, pour une gouvernante, d'exprimer une préférence à propos des bijoux d'une future duchesse – du moins, s'il disait vrai –, cependant elle se pencha sur les colliers pour les examiner plus en détail.

— Vous pouvez les toucher, l'encouragea-t-il. Et même les prendre dans vos mains, si vous le souhaitez.

Elle l'ignora. Le collier de rubis était de loin le plus voyant, avec son abondance de perles et de pierreries.

— Celui-ci, dit-elle en soulevant le collier de saphirs.

— Parfait. Je vais tout de suite renvoyer les saphirs au joaillier et garder les rubis pour ma future épouse.

Bridget le regarda avec des yeux ronds.

Il attendit, avec le sourire, son commentaire, mais la jeune femme avait appris la patience – et à tenir sa langue – dès l'enfance.

Elle reposa délicatement le collier sur le bureau.

— Ce sera tout, Votre Grâce ?

— Oui. Maintenant, allez récurer les marches du perron, ou quoi que ce soit d'autre qui relève de vos fonctions.

Bridget retint à grand-peine une réplique acerbe – cet homme menaçait de lui faire perdre son sang-froid. Comme elle repartait vers la porte, sa châtelaine tintinnabula à sa ceinture.

— Est-ce un amant ?

La jeune femme s'arrêta et se retourna.

Il désigna la châtelaine.

— Celui qui vous a offert cet accessoire terriblement fonctionnel ? Il aurait pu choisir une bague. Ou un pendentif à suspendre entre vos seins. Je parierais que vous avez de très jolis seins, sous votre robe de laine noire.

Bridget contempla sa châtelaine. Elle n'était qu'en acier, mais la pièce centrale était un joli disque émaillé, bleu et rouge. Du disque pendaient quatre chaînettes, terminées chacune par plusieurs petits disques émaillés, semblables au principal. Et, attachés aux chaînettes, il y avait un trousseau de clés, une petite paire de ciseaux, un minuscule couteau pliant et bien aiguisé, et sa montre. Toutes les gouvernantes ne portaient pas de châtelaines, mais la plupart, si. En revanche, bien peu en possédaient d'aussi ravissante que celle-ci.

Et le duc avait raison : c'était un cadeau.

Elle croisa son regard – avec le ferme espoir que le sien ne trahissait aucune émotion.

— Ce sera tout, Votre Grâce ? Mon travail m'attend.

La porte s'ouvrit au même instant.

— Une lettre pour vous, Votre Grâce, annonça Bob.

Et il la remit au duc, qui s'empressa de l'ouvrir.

Montgomery poussa aussitôt une exclamation – dans une langue inconnue de Bridget – qui fit sursauter Mehmed. Puis le duc leva les yeux de la lettre, mais il ne semblait pas voir Bridget, ni qui que ce soit d'autre dans la pièce.

— Bon sang de bon sang ! Ma sœur va épouser un roturier !

Val abaissa son tricorne sur ses yeux pour éviter d'être reconnu pendant que sa chaise à porteurs empruntait les rues de la capitale. Il courait certes un grand risque en sortant en plein jour avant que le roi ait consenti à son chantage, mais les circonstances l'exigeaient. Il ne pouvait pas laisser sa chère Ève épouser Asa Makepeace. Fils d'un brasseur de bière, Makepeace n'était lui-même qu'un vulgaire commerçant, propriétaire des Folies Harte, un jardin de plaisance que Val avait accepté de soutenir financièrement pour des raisons qui lui étaient propres.

À son – supposé – départ de Londres, Val avait confié à sa demi-sœur, Ève, le soin de s'occuper de ses affaires.

De toute évidence, il avait commis là une grossière erreur.

Ève était une jeune femme timide et renfermée. Elle avait passé des années à l'écart du monde, traumatisée par l'enfance chaotique qu'elle avait partagée avec Val. Mais elle pouvait aussi faire preuve, à l'occasion, d'une singulière obstination. Quoi qu'il en soit, Val n'aurait jamais dû l'exposer à rencontrer Makepeace. Dieu seul savait ce que ce charlatan avait pu déployer comme artifices pour la convaincre de l'épouser.

Val pesta intérieurement juste au moment où ses porteurs tournaient dans une petite rue tranquille, avant de s'arrêter devant la porte d'une maison. Il descendit de la chaise et frappa au battant avec le pommeau de sa canne.

Un laquais en livrée et perruque poudrée lui ouvrit. Il était grand, d'origine africaine, et s'appelait Jean-Marie Pépin. C'est Val lui-même qui l'avait recruté pour assurer la sécurité de sa sœur.

— Bonjour, Votre Grâce, dit Jean-Marie de sa voix profonde.

Mais son visage demeurait inexpressif et, un court instant, Val eut l'étrange sentiment que Jean-Marie ne le laisserait pas entrer.

Val arqua un sourcil.

Finalement, le laquais s'inclina et libéra le passage.

— Elle est dans son boudoir.

Val remercia d'un signe de tête et grimpa à l'étage. Il pénétra dans le sanctuaire de sa sœur sans même frapper.

— Quelle mouche t'a donc piquée... Bon sang ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

À son entrée, un énorme chien couché aux pieds de sa sœur avait bondi sur ses pattes, et il ne semblait pas le moins du monde accueillant.

— C'est Henry, mon chien, expliqua Ève, assise à son bureau, du même ton allègre que si elle avait annoncé qu'il faisait grand soleil.

Val n'en croyait pas ses oreilles. Ève avait toujours eu peur des chiens.

— Tu n'as pas de chien.

Ève le regarda. Malgré leur lien de parenté et ces cheveux blonds et ces yeux bleus hérités de leur père, Ève manquait de charme. Son visage, un peu trop ordinaire, était dominé par le nez trop long de sa mère.

— Maintenant, j'en ai un.

Val contourna l'animal – sans le quitter des yeux, par précaution.

— J'ai cru comprendre que tu t'apprêtais à d'autres changements ?

Sa sœur parut tout à coup sur la défensive.

— Quand es-tu rentré du continent, Val ? Je n'étais pas au courant de ton retour. En fait, je pensais même prendre le bateau pour te retrouver en France.

— Avant ou après ton mariage avec Asa Makepeace ?

— Après.

Val était surpris. Ève ne se comportait pas comme une frêle demoiselle contrainte au mariage par un vil coureur de dot. Mais il connaissait bien sa sœur. Elle n'aurait jamais accepté d'épouser de plein gré quelqu'un d'aussi lubrique que Makepeace.

— Il t'a forcé la main, n'est-ce pas ?

Elle parut choquée.

— Grands dieux, non ! Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— Tu es la fille d'un duc – quoique illégitime – et il est roturier. Si tu tiens absolument à te marier, je peux facilement te trouver un meilleur parti. Un prétendant titré, pour commencer.

— Je ne veux pas de quelqu'un que *tu* jugeras meilleur pour moi, répliqua Ève.

Elle avait haussé le ton, et ses joues avaient pris des couleurs. Makepeace l'avait-il droguée ? Au cours de ses voyages en Orient, Val avait entendu parler de drogues susceptibles d'altérer le jugement.

— Val ! Tu m'écoutes ?

— Oui, oui, répondit-il distraitement. Et où est ce parangon de jardinier ?

— Ici.

Val se retourna au son de la voix masculine.

Makepeace se tenait à la porte communiquant avec la chambre à coucher. En culotte et pantalon, mais sans gilet, ni veste, ni chaussures, ni même chaussettes. Il sortait manifestement du lit.

*Du lit d'Ève.*

Val vit rouge.

Serrant sa canne dans son poing, il s'avançait vers Makepeace quand une paume se plaqua sur son torse pour l'arrêter.

— *Non*, lui dit Ève.

Val accrocha le regard de sa sœur. Elle avait les yeux du même bleu que les siens.

— Il était dans ton lit.

— Oui, acquiesça-t-elle tranquillement, en rougissant toutefois. Il était dans mon lit. Mais il ne m'a pas forcée. Asa ne m'a jamais fait aucun mal. Ce serait plutôt le contraire.

Val soutint son regard quelques instants pour s'assurer qu'elle était sincère, puis il se tourna vers l'homme que sa sœur avait pris pour amant.

Makepeace n'avait pas bougé de place. C'était prudent de sa part. Même si, en apparence, il semblait plus costaud que Val, il aurait quand même fini au tapis si Val s'était jeté sur lui.

— Pourquoi ? lui demanda Val.

— Parce que je l'aime.

Val haussa les sourcils, avant de secouer la tête.

De tout l'éventail des réponses possibles, il n'avait pas envisagé celle-ci. Du reste, elle n'avait aucun sens. L'amour – pour autant que Val pût comprendre la signification de ce mot –

n'était pas une raison pour se marier.

Il reporta son regard sur Ève.

— C'est vrai, dit-elle. Il m'aime, Val. Et je l'aime.

— Alors... tu vas vraiment l'épouser ?

— Oui.

— Ah.

Il réfléchit à ce qu'il pourrait rétorquer à cela – peut-être quelque chose de sage, digne d'un frère aîné, mais l'inspiration lui manquait.

— As-tu toujours ta colombe ?

— Val, dit-elle, ignorant sa question, tu devrais venir à notre mariage.

Il grimaça.

— Tu crois ? fit-il, coulant un regard à Makepeace.

Il aurait été prêt à parier que celui-ci ne voulait pas de sa présence.

Mais, décidément, tout semblait vouloir le contrecarrer, aujourd'hui.

— Oui, confirma Makepeace.

Le monde s'était-il mis à tourner à l'envers ?

— Êtes-vous fou ? demanda Val.

Makepeace s'esclaffa.

Ève, pour sa part, restait grave.

— Avais-tu réellement quitté l'Angleterre ? Asa ne m'a demandé ma main qu'hier soir, aux Folies Harte. Je suis sûre que la nouvelle s'est déjà répandue dans tout Londres, puisqu'il l'a fait en public. Toutefois, à supposer que tu en aies été averti sur-le-champ, tu n'aurais quand même pas pu débouler aussi vite du continent.

— Bien sûr, que j'ai quitté l'Angleterre, Ève chérie, mentit Val avec aplomb. Je suis rentré hier soir et j'ai été mis au courant ce matin.

Ève eut une moue un peu triste, et Val ressentit un pincement à l'endroit caverneux de sa poitrine où les autres humains possédaient généralement un cœur.

— Le problème, dit-elle, c'est que je ne sais jamais quand tu me mens ou pas. Je devrais m'en moquer, malheureusement j'en suis incapable. Du moins, pour cette fois-ci.

Là-dessus, elle tourna les talons et, prenant le bras de Makepeace, elle quitta la pièce avec son fiancé.

Val ne pouvait que se féliciter de ne pas avoir de cœur.

Car s'il en avait eu un, cette scène l'aurait probablement brisé.

Bridget ouvrit précautionneusement la porte dérobée de la chambre du duc et brandit bien haut sa chandelle pour mieux voir. Elle ignorait combien de temps le duc serait absent – il était simplement sorti rendre visite à sa sœur – mais elle n'avait pas voulu manquer cette occasion d'explorer sa cachette.

L'espace révélé par la lumière de la chandelle, quoique exigü, était pourtant plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Environ trois mètres sur un mètre cinquante. Une petite table encombrée d'objets disparates était plaquée contre le mur, près de la porte, avec un tabouret sagement rangé dessous. Une étagère remplie de livres surplombait la table, à côté de laquelle se trouvait un lit pour une personne. Derrière se profilait un corridor, trop profond pour être éclairé

par la chandelle. Dieu du ciel ! Jusqu'où s'étendaient ces passages secrets à l'intérieur de la maison ?

La jeune femme posa sa chandelle sur la table et regarda autour d'elle. La pièce n'était pas inconfortable, mais son aménagement était bien spartiate pour un duc – surtout le duc de Montgomery. Bridget l'imaginait mal passer une seule nuit ici. Alors *trois mois* !

À moins, bien sûr, qu'il ne fût pas exactement l'homme qu'elle croyait.

Cette idée la troublait. Bridget travaillait à Hermes House depuis un peu plus d'un trimestre, et même si le duc avait été censé être absent pendant presque tout ce temps – à l'exception des deux premières semaines –, Bridget s'était convaincue qu'elle connaissait son employeur. Le duc de Montgomery était un maître chanteur retors et démoniaque. Il ne méritait même pas qu'elle s'intéresse à sa personne d'une quelconque façon.

Cependant, elle avait souvent pensé à lui, depuis ce matin. Ses fesses galbées, son regard de prédateur, le baiser qu'il avait failli lui donner...

Bridget s'obligea à se concentrer sur sa mission. Le temps lui était compté.

Elle tira le tabouret et s'assit à la table, remarquant du même coup un disque de bois fixé au mur par un clou. Elle voulut le toucher et, aussitôt, le disque pivota pour révéler un trou dans la cloison. Bridget attendit une seconde, avant de coller son œil au judas. Elle put voir une grande partie de la chambre du duc, y compris son gigantesque lit à baldaquin et son bureau.

Nom d'un chien ! La jeune femme se rassit, consternée. L'autre soir, au moment de sortir la miniature de sa cachette, à la tête du lit, Bridget avait cru entendre un petit rire derrière elle. Mais elle avait voulu se convaincre qu'elle était victime de son imagination : probablement n'était-ce que l'effet du vent, ou la fuite d'une souris à travers les murs.

Le duc avait dû bien s'amuser à ses dépens.

Puisque c'était ainsi, la seule solution était de se montrer encore plus maligne que le prince des conspirations diaboliques.

Bridget examina sans y toucher le bric-à-brac amoncelé sur la table. Une maquette de bateau, aussi longue que l'avant-bras de la jeune femme, occupait une grande partie de la place. C'était un objet un peu fantasque – et qui avait probablement coûté une fortune – avec des voiles en nacre, une coque dorée et de petits marins en plomb qui briquaient le pont. Une clé était fichée dans la proue du bateau. Ouvrait-elle un compartiment secret ? Bridget la tourna.

Aussitôt, un dé clic se fit entendre, suivi d'une sorte de ronronnement métallique.

Bridget se redressa en sursaut.

Que... ?

Sur le pont du bateau, un trompettiste miniature porta son instrument à ses lèvres et une petite musique commença à résonner, pendant que les marins se mettaient en mouvement. Le capitaine salua avec son sabre, des canons surgirent des flancs du navire et – juste Ciel ! – la maquette commença à avancer.

Les canons tirèrent soudain une salve de détonations marquées par de minuscules « bang ! » et des panaches de fumée. Bridget se remit de sa surprise à temps pour empêcher le bateau, qui avançait toujours, de tomber de la table.

Alors qu'elle le serrait dans ses bras, un singe escalada une échelle de corde et lui montra son derrière.

Bridget fit les gros yeux à la figurine. Celle-ci redescendit à sa position initiale, et le navire tout entier retourna à son immobilité. La jeune femme reposa alors la maquette sur la table, avec la crainte qu'elle ne se remette en marche, mais heureusement rien ne se passa.

Soulagée, Bridget remarqua alors une pince à épiler sur la table et, juste à côté, une assiette contenant de minuscules roues à engrenage. Le duc n'aurait quand même pas réparé les mécanismes tout seul ?

Bridget toucha du doigt la figurine du capitaine.

Elle n'aurait pas su évaluer l'argent et le temps qu'il avait fallu pour construire une telle maquette. La réplique, en or et nacre, était parfaitement frivole – à l'image du duc lui-même – et cependant, elle avait quelque chose de fascinant. Et de *beau*. Si elle possédait la fortune d'un duc, Bridget dépenserait peut-être une partie de son argent pour s'acheter un tel navire.

La jeune femme retira vivement sa main, comme si elle s'était brûlée.

Quelle mouche la piquait d'avoir des pensées aussi idiotes ?

Elle s'intéressa aux autres objets. Elle compta quatre tabatières finement ouvragées – dont deux affichant des scènes un peu osées sur leur couvercle –, dont aucune ne contenait de tabac. Les trois premières étaient vides, et la quatrième était remplie d'une sorte d'onguent parfumé, inconnu de Bridget. Il y avait aussi trois montres en or, une loupe au manche sculpté et un petit canif. L'une des montres était entièrement démontée et la jeune femme s'imagina le duc, assis à cette même table, s'employant à patiemment la remonter, pièce à pièce.

Il avait dû s'ennuyer, pendant ces trois mois où il avait été obligé de se cacher dans ce réduit. S'ennuyer, mais aussi ronger son frein.

Bridget poursuivit son inventaire. Des plumes usagées et un encrier attestaient que le duc avait écrit des lettres, mais elle n'en vit aucune.

Elle s'intéressa ensuite à l'étagère, et un rapide coup d'œil à son contenu la fit sourire.

Les livres étaient soigneusement rangés par ordre de taille, de date et de degré d'usure. Quelques-uns étaient petits mais dotés d'une reliure somptueuse. D'autres partaient presque en lambeaux. Bridget les ouvrit un à un, au cas où ils contiendraient des papiers cachés entre leurs pages. Elle tomba d'abord sur un volume illustré où des hommes en turban chargeaient à travers une prairie jonchée de fleurs. L'ouvrage suivant, beaucoup plus ancien, était rédigé en latin. Si elle fut surprise de découvrir des poèmes de John Donne, elle ne fut pas étonnée en revanche de trouver *Le Prince* de Machiavel, dans son édition italienne d'origine. L'un des plus grands volumes s'ouvrit de lui-même sur une double page représentant une carte des îles grecques au temps de l'Antiquité.

Bridget posa successivement son doigt sur Athènes, Corinthe, Thèbes et la mer Égée. Des noms merveilleusement exotiques.

La jeune femme contempla encore quelques instants la carte, avant de feuilleter machinalement le reste de l'ouvrage. Lui non plus ne renfermait pas de lettre cachée.

Son examen terminé, elle reposa précautionneusement l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* de Thucydide sur l'étagère, à côté des autres livres. Dans son mouvement, son genou frôla la table et elle entendit quelque chose tomber par terre.

Reprenant sa chandelle, elle s'accroupit pour regarder sous la table et découvrit une feuille de papier. Elle inspecta alors le dessous du meuble et s'aperçut que deux réglettes en bois y étaient fixées. Elles avaient dû servir à maintenir la feuille de papier en place.

La jeune femme ramassa la feuille et l'approcha de sa chandelle.

Son cœur manqua un battement.

C'était la lettre de références que lady Amelia Caire lui avait donnée. Et que Bridget avait montrée à l'intendant du duc au moment de son embauche, avec ses autres lettres de références.

Bridget porta instinctivement la main à sa charlotte, mais elle tenait fermement sur ses

cheveux et les cachait entièrement.

La jeune femme se redressa et inspecta le réduit du regard, tel un animal aux abois. Tout semblait parfaitement dans le même ordre que lorsqu'elle y était entrée. Elle rangea le tabouret sous la table, s'assura que la maquette tenait bien droit et s'empressa de ressortir, emportant sa chandelle et la lettre avec elle.

Sa respiration s'était accélérée, mais sitôt qu'elle eut quitté la chambre du duc elle s'obligea à marcher le plus naturellement possible, afin de ne pas trahir son trouble devant les autres domestiques. Elle descendit le grand escalier, traversa l'office, salua au passage Mme Bram et l'un des valets, puis gagna sa chambre. La porte refermée, elle s'adossa au battant pour reprendre son souffle.

La pièce était meublée, très sommairement, d'un petit lit, d'une chaise, de quelques patères pour accrocher des vêtements et d'une coiffeuse sur laquelle étaient posés une cuvette et un broc.

Bridget se dirigea vers elle et, se servant d'une des clés suspendues à sa châtelaine, ouvrit le tiroir du haut. C'est là qu'elle gardait ses quelques objets les plus précieux. Une petite bourse contenant des pièces de monnaie, une version illustrée des *Voyages de Gulliver* et ses lettres de références, soigneusement empilées les unes sur les autres. Le duc avait dû forcer la serrure de la coiffeuse, comme Bridget avait forcé la serrure de sa chambre.

Elle replaça la lettre de lady Caire sur les autres. Pourquoi n'avoir pris que celle-ci ? S'agissait-il d'une simple coïncidence, ou était-il au courant ?

Bridget referma le tiroir à clé et s'approcha du petit miroir circulaire accroché près de la porte. Puis elle ôta sa charlotte. Dessous, ses cheveux étaient soigneusement tirés en arrière et épinglés sur son crâne. Ils étaient noirs, à l'exception d'une mèche blanche, juste au-dessus de son œil gauche. Cette mèche blanche n'était apparue que récemment – l'année de ses vingt-trois ans. Mais elle savait que d'ici à dix ans, toute sa chevelure aurait blanchi.

Exactement comme sa mère.

Bridget recoiffa quelques mèches et remit sa charlotte. Puis elle s'assura que sa robe et son tablier n'étaient pas froissés. Après quoi, carrant les épaules, elle ressortit de la chambre, laissant derrière elle tous ses rêves fantasques d'îles grecques ou de maquettes animées, pour n'être qu'une gouvernante de grande maison.

Et rien d'autre.

### 3

*La mère du nouveau-né sanglotait à chaudes larmes et son père (le vieux roi) fulminait, mais le médecin se contenta de hausser les épaules. Il n'existait aucun moyen de remplacer un cœur manquant. C'était comme ça...*

— Et nous revoilà dans les cuisines, annonça Bridget ce soir-là, alors qu'elle achevait de montrer la maison à Mehmed.

Elle avait commencé ce grand tour de Hermes House avec Mehmed un peu plus tard que prévu, après avoir été obligée de renvoyer l'un des valets. Elle avait surpris George dans le bureau du duc, une tabatière en or à la main, et bien sûr, George n'avait pas pu expliquer sa présence dans cette pièce, ni ce qu'il faisait avec la tabatière.

Bridget détestait devoir congédier quelqu'un, et elle s'était sentie d'autant plus mal à l'aise qu'elle avait elle-même dérobé un objet au duc. Cependant, elle ne pouvait tolérer la présence d'un voleur au sein du personnel.

— Nous prenons le petit déjeuner à six heures du matin, expliqua-t-elle au jeune garçon. Le thé à dix heures, le déjeuner à midi, le thé de l'après-midi à cinq heures et enfin, nous dînons après que Sa Grâce a mangé. Mme Bram est responsable des cuisines, et tu devras toujours t'adresser à elle en l'appelant madame, ou madame Bram. C'est bien compris ?

Mehmed semblait un peu dépassé, mais il hocha la tête.

Bridget s'autorisa à le gratifier d'un petit sourire. C'était déjà dur, pour un garçon de la campagne, d'occuper un premier poste à Londres. Tout allait plus vite, les gens se conduisaient différemment qu'en province et l'accent n'était pas le même. Le fossé devait être encore plus considérable pour un garçon venu de l'étranger. Bridget se demandait d'ailleurs pourquoi le duc avait choisi Mehmed comme second valet de chambre. Peut-être avait-il simplement obéi à un caprice.

Elle avait découvert – à son grand soulagement – que Mehmed était légèrement plus âgé qu'elle ne l'avait d'abord cru. Il avait seize ans, et non pas treize.

Mais quand même.

À supposer que le duc n'ait pas plaisanté en le présentant comme son mignon...

Bridget préféra penser à autre chose. Ce que ses employeurs faisaient dans leur chambre à coucher ne la regardait pas, tant qu'il n'était pas question de l'inclure, ou d'inclure un autre domestique contre son gré.

Et, pour l'instant, Mehmed paraissait parfaitement heureux de vivre à Hermes House.

— Tu te débrouilleras très bien, lui assura-t-elle. Le duc t'aime bien, et c'est le plus important.

Mehmed lui offrit un sourire timide, mais regarda avec nervosité Mme Bram.

En retour, la cuisinière, qui s'activait sur son rôti, lui jeta un regard circonspect. Mme Bram n'avait pas été ravie d'apprendre, un peu plus tôt dans la journée, que Mehmed ne mangeait de porc sous aucune forme – ni jambon, ni saucisse, ni même bacon. Bridget s'était empressée d'éloigner le garçon pendant que la cuisinière marmonnait quelques mots sur les « hérétiques ». Elle avait espéré que, depuis, Mme Bram avait eu le temps de se faire une raison ; manifestement, c'était encore un peu prématuré.

Bridget s'éclaircit la gorge et haussa la voix pour s'adresser à l'ensemble des domestiques présents dans la cuisine.

— Mehmed sera le second valet de chambre du duc. Il servira sous les ordres de M. Attwell et dormira dans le dressing de Sa Grâce. Vous lui témoignerez le respect dû à un second valet de chambre.

Elle balaya lentement la pièce des yeux pour s'assurer que son annonce était bien enregistrée. Les Londoniens étaient habitués à l'exotisme et à croiser des gens venus des quatre coins du monde. Après tout, la capitale était une grande ville portuaire. Cependant, il était toujours préférable d'intégrer fermement un nouveau domestique dans les rangs du personnel. Un valet de chambre jouissait d'une position enviable – il était au-dessus des autres valets et n'avait pour supérieur que le majordome, quand il en existait un.

Ce qui n'était plus le cas ici. Le majordome de Hermes House avait pris sa retraite peu après l'embauche de Bridget et la jeune femme n'avait pas vu l'utilité de le remplacer. Pourquoi aurait-elle recruté un homme qui aurait jugé de son devoir de lui donner des ordres, à *elle* ?

Quoi qu'il en soit, elle voulait s'assurer que Mehmed trouverait sa place dans la maison et serait accepté de tous. Attwell semblait le traiter avec une indifférence plus ou moins bienveillante, ce qui était toujours préférable à l'hostilité – même si ce n'en était sans doute pas très éloigné.

Bridget hocha sèchement la tête.

— Parfait. Maintenant, Mehmed, tu peux rejoindre M. Attwell et attendre que Sa Grâce...

— Madame...

Bridget, irritée d'être interrompue, se retourna.

Cal se tenait à la porte, son beau visage enlaidi par un rictus qui déformait ses lèvres.

— Oui ?

— Il... je veux dire, Sa Grâce... veut vous voir.

L'emphase avec laquelle il avait prononcé « Sa Grâce » tenait presque de l'insulte.

Bridget fixa le valet, mais décida de ne pas donner suite pour l'instant. Cal était au service de Montgomery depuis des années – il était entré dans la maison alors qu'il n'était qu'un jeune garçon – et, jusqu'à présent, il s'était toujours montré parfaitement loyal envers le duc. Mieux valait donc tenter d'en savoir plus avant de prendre une décision.

D'autant que Bridget avait déjà renvoyé un domestique aujourd'hui.

— Où est Sa Grâce ? se contenta-t-elle de demander.

— Dans la salle à manger.

— Merci.

Elle n'avait pas recroisé le duc depuis leur entrevue inopinée du matin. C'est donc avec une certaine nervosité qu'elle prit le chemin de la salle à manger. Pourquoi la convoquait-il ? Pour la

renvoyer ?

Bridget espérait bien que non.

Elle avait passé près de trois mois à chercher la lettre de sa mère – et cette miniature, qu'elle avait fini par trouver dans la chambre du duc. La miniature appartenait à Mlle Hippolyta Royle, une riche héritière. Sa mère avait demandé à Bridget de lui venir en aide. Mais, avec le « retour » du duc, la jeune femme n'avait disposé que de quelques minutes, le matin, pour fouiller sa cachette et à peine plus, dans l'après-midi, pour inspecter un petit salon rarement utilisé. Elle avait besoin de plus de temps.

Bridget marqua un arrêt devant la porte de la salle à manger.

Il lui faudrait des semaines, voire des mois, pour inventorier toutes les caches du duc. En revanche, si elle pouvait l'observer à la dérobée, peut-être réussirait-elle à surprendre ses secrets. Mieux encore : si elle parvenait à – non pas *le séduire* : c'était lui, le maître de la séduction – disons à l'amadouer, il relâcherait sa vigilance.

Bridget leva la main dans l'intention de s'assurer que sa charlotte tenait bien en place, avant de se raviser et de laisser retomber son bras. Elle se contenta de carrer les épaules et poussa la porte de la salle à manger.

Val regarda sa gouvernante traverser la salle à manger dans sa direction. « Traverser » était bien le mot, car il se tenait au bout de la longue table, près de la cheminée allumée. Cependant, la jeune femme ne paraissait nullement intimidée par son regard ou par son silence. Elle gardait la tête bien droite et ne cillait pas.

Elle avait décidément une très grande maîtrise d'elle-même, pour une gouvernante de cet âge.

— Avez-vous déjà pensé à ôter cet horrible bonnet ? demanda-t-il alors qu'elle arrivait à sa hauteur.

Bizarrement, il crut déceler une lueur d'appréhension dans les yeux de la jeune femme. Intrigué, il fourra une datte dans sa bouche et la mâcha sans quitter sa gouvernante des yeux.

— Non, Votre Grâce.

Val eut envie de la renvoyer dans l'office. Son entrevue avec Ève avait ravivé sa mélancolie et il avait espéré que Mme Crumb réussirait à le distraire, mais il s'était sans doute trompé. Peut-être ferait-il mieux d'appeler Cal à sa place.

Cependant, quand il se lécha machinalement les lèvres, Mme Crumb lorgna sa bouche et Val changea d'avis.

— Asseyez-vous, madame Crumb. Vous allez me donner le torticolis, à rester debout.

Elle tira une chaise et s'assit juste au bord du siège, au point que Val craignit qu'elle ne bascule le nez sur la table.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

Elle le regarda. Val choisit une autre datte, attendant sa réponse.

Finalement, elle parut réprimer un soupir.

— Oui, Votre Grâce. J'ai deux frères et une sœur.

Il écarquilla les yeux.

— C'est vrai ? Je vous aurais plutôt imaginée parfaitement solitaire. Où vivent-ils ? Comment s'appellent-ils ?

— Mes frères s'appellent Ian et Tom, ma sœur Moira. Elle est mariée au forgeron de notre

village. Tom est fermier et Ian...

Elle s'interrompit parce que Val avait eu un geste impatient de la main. Ces détails ne l'intéressaient pas. Une lueur flamba furtivement dans les yeux noirs de la jeune femme et Val eut le sentiment, à cet instant, que sa gouvernante le méprisait souverainement.

Il en éprouva une soudaine sympathie pour elle.

— Non, pas ce genre de précisions, expliqua-t-il. Je veux savoir avec lequel vous êtes fâchée, celui ou celle qui vous jalouse, celui ou celle qui vous frappait quand vous étiez enfant, ou qui vous a volé quelque chose.

Sa gouvernante le fixa.

— Je... commença-t-elle, sans aller plus loin.

Elle avait froncé les sourcils, comme si elle réfléchissait.

Val eut le temps de manger deux autres dattes et de boire une gorgée de vin – un excellent bordeaux.

— Vous avez pu voir votre sœur, quand vous êtes sorti ? demanda-t-elle au lieu de répondre à ses questions.

— Oui, répliqua Val, appuyant son menton sur sa paume. Avez-vous déjà embrassé l'un de vos frères ?

Elle parut stupéfaite.

— Non. Et vous, avez-vous embrassé votre sœur ?

— Non. Enfin, si, sur la joue.

— Ah, vous parliez de cela ? murmura-t-elle d'une petite voix.

Val fut satisfait de constater qu'elle semblait troublée – ce qui donnait quelque couleur à ses joues.

Il avait envie de les lécher. Puis de lui mordiller les lèvres.

— Pas du tout. Je voulais parler de ce à quoi vous pensiez – c'est-à-dire le pire. Je m'étonne que vous soyez surprise. Les gens font souvent le pire, vous savez.

— Oui, dit-elle. Je sais.

Et c'était l'aveu le plus intéressant qu'elle ait lâché jusqu'ici.

Val se pencha dans sa direction, mais les portes de la salle à manger se rouvrirent pour laisser entrer une armée de laquais qui apportaient son dîner.

Elle voulut se relever.

— Restez assise, lui intima Val.

Et à Cal, qui faisait partie du détachement, il lança :

— Qu'on mette un autre couvert pour Mme Crumb. Elle partagera mon repas.

Les joues de la jeune femme devinrent écarlates.

— Je ne peux pas accepter, Votre Grâce. Je suis votre gouvernante.

— Je suis au courant, merci, rétorqua Val. Et, en tant que telle, vous devez obéir à mes ordres.

— Dans la limite du raisonnable, précisa-t-elle, comme si elle se livrait à une quelconque négociation.

Val, amusé, arqua un sourcil.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

Il contempla les plats posés sur la table.

— Je ne vois pas en quoi un rôti dépasserait les limites du raisonnable. Donc, vous restez.

Il attendit, pour voir si elle discuterait ce point. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas eu d'interlocuteur dont il ne pouvait prédire les réponses. Et c'était plutôt revigorant.

Elle acquiesça d'un vague signe de tête et Val se fit la réflexion que sa gouvernante, malgré sa robe de laine noire et son horrible bonnet, avait autant de fierté, à sa manière, qu'une authentique duchesse.

Cal disposa avec soin une assiette et des couverts devant Mme Crumb. Ce valet connaissait-il le prénom de la jeune femme ? Avait-elle un amant parmi la domesticité ? De façon étrange, cette éventualité lui déplaisait au plus haut point.

Val s'adossa à son siège et fixa le valet jusqu'à ce que celui-ci, rougissant, s'empresse de quitter la pièce.

L'un des laquais voulut servir la pièce de bœuf, mais la patience de Val était à bout.

— Fichez-moi tous le camp, dit-il avec un geste vif de la main.

Le départ des domestiques s'apparenta à une fuite.

— Vous n'aviez pas besoin d'être grossier, l'admonesta la gouvernante, s'emparant de ses couverts.

Elle découpa deux tranches de rôti, qu'elle plaça dans l'assiette de Val, avant d'y ajouter des carottes et un assortiment d'autres légumes. Pendant ce temps, Val lui remplit son verre à vin.

Elle hésita, puis se servit elle-même une mince tranche de bœuf.

Val, perplexe, porta son verre à ses lèvres. Croyait-elle s'être assise à la table d'un débauché digne de Sodome ? Ou n'agissait-elle avec autant de retenue que parce qu'elle avait une conscience aiguë de leur différence de statut social ?

Ce dernier point lui rafraîchit soudain la mémoire.

Il reposa son verre.

— Ma sœur s'est fiancée au propriétaire des Folies Harte.

Elle cessa de couper sa viande.

— Oui, Votre Grâce.

Val grimaça.

— C'est vrai : vous étiez là ce matin, quand j'ai reçu la lettre. Connaissez-vous ma sœur ?

— Elle est souvent venue à Hermes House pour consulter vos livres de comptes, Votre Grâce.

Elle marqua une pause, avant d'ajouter prudemment :

— Mlle Dinwoody m'a paru une lady très gentille.

Val repoussa ses carottes sur le bord de son assiette. Elles étaient toujours trop *orange* à son goût. Il leur préférait nettement les petits pois, ronds et vert tendre. Il en prit un avec les doigts et le fourra dans sa bouche.

— Appréciez-vous les carottes, madame Crumb ?

— Oui, Votre Grâce.

Et elle en mangea une.

Val fronça les sourcils. Elle ne parut pas s'en apercevoir.

— Elle prétend *l'aimer*.

Elle le regarda, et il s'aperçut que le rouge humide de ses lèvres contrastait singulièrement – de manière presque érotique – avec la gravité de ses yeux. Garderait-elle les mêmes yeux de sainte si elle prenait son pénis dans sa bouche ?

Val laissa tomber sa fourchette dans son assiette avec fracas.

— Essayez de m'expliquer cette aberration, madame Crumb. Pourquoi une fille intelligente

accepterait-elle d'épouser un homme en dessous de sa condition ? Elle aurait très bien pu se contenter de le prendre pour amant. Personnellement, je n'y aurais pas vu de problème. Mais pourquoi diable l'épouser ?

Mme Crumb reposa avec délicatesse sa fourchette et son couteau sur son assiette et croisa les mains dans son giron.

— L'amour est la plus magnifique des émotions humaines, Votre Grâce. C'est ce qui nous distingue des animaux et nous rapproche de Dieu. Il n'existe pas plus beau cadeau qu'un amour sincère entre un homme et une femme.

Val la dévisagea un moment, avant de sourire.

— Vous n'avez encore jamais aimé un homme, n'est-ce pas ?

Elle pinça légèrement les lèvres, mais ne semblait pas le moins du monde irritée.

— Non, en effet.

Val reprit sa fourchette, de meilleure humeur.

— Et une femme ?

— Pardon, Votre Grâce ?

— Avez-vous déjà été amoureuse d'une femme ?

Elle pinça de nouveau les lèvres et Val crut qu'elle ne répondrait pas, puis elle soupira.

— J'adorais ma mère, néanmoins je suppose que ce n'est pas ce que vous avez en tête. Je n'ai jamais aimé d'autre femme de manière romantique.

Val sourit et avala une bouchée de rôti. Elle venait de la campagne et, cependant, elle était mieux dégrossie qu'il ne l'avait d'abord pensé.

— Et... vous ? demanda-t-elle avec un mélange de gravité et de timidité. Avez-vous déjà été amoureux ?

— Jamais de la vie, Dieu merci.

— Même pas de votre future fiancée ?

Il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Oh, non ! Je crois qu'il faut des qualités particulières, pour aimer.

Elle haussa les sourcils.

— Quelles sortes de qualités ?

Val haussa les épaules et battit l'air avec sa fourchette.

— Je n'en sais trop rien. Sans doute faut-il croire en Dieu, pour commencer. Ou dans la bonté. À coup sûr, cela requiert de la piété. Et probablement aussi beaucoup d'innocence.

Il sourit encore, avant d'ajouter :

— Quoi qu'il en soit, je ne possède aucune de ces qualités. Et je ne les ai jamais possédées.

Elle le fixait avec attention.

— Jamais ? Pas même quand vous étiez petit garçon ?

Val secoua lentement la tête. Il avait pleine conscience de la noirceur de son âme.

— Pas même lorsque j'étais encore dans le ventre de ma mère.

Il disait rarement la vérité – pourquoi s'y astreindre, alors que la vérité était souvent si ennuyeuse ? Mais lorsqu'il le faisait, la plupart des gens s'imaginaient qu'il plaisantait.

Pas elle.

Elle le regarda de ses yeux de sainte – ou de martyre – sans pour autant paraître le juger. Ce qui constituait un bon point en sa faveur.

Val se pencha vers elle pour prendre son menton dans sa main. Sa peau était douce et soyeuse. Vivante. Et terriblement féminine.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais vous, madame Crumb, vous n'êtes pas comme moi. Vous possédez les qualités requises pour aimer. Ce qui me ramène à ma question initiale : pourquoi n'y a-t-il personne dans votre vie ?

Elle eut un mouvement de recul, comme une jument qui refuserait la bride, mais Val lui tenait le menton avec fermeté. Au risque de provoquer des marques sur sa peau.

Du reste, cette idée – laisser son empreinte sur son visage – n'était pas pour lui déplaire.

— *Pourquoi*, ma chère gouvernante ?

Elle frémit et lui jeta un regard noir.

— J'aime mon travail. Et j'aime l'exécuter à ma convenance. Tomber amoureuse d'un homme ne me procurerait que des inconvénients, Votre Grâce.

Val n'en revenait pas.

— Vous êtes décidément une femme très pratique, madame Crumb.

Sans quitter ses lèvres du regard, Val l'attira à lui, l'obligeant à se relever à moitié.

Sa verge gonflait son pantalon. Peut-être ferait-il bien de la marquer ailleurs qu'au visage. Il avait envie de savoir dans quels abîmes une sainte pouvait tomber.

La porte de la salle à manger s'ouvrit et il se tourna avec irritation, prêt à rembarquer l'importun.

Mais quand il vit qu'il s'agissait d'Alf, il changea d'avis.

Il lâcha Mme Crumb et se rassit.

— Que m'apportes-tu ?

— Une lettre, répondit la fille avec un regard en coin pour Mme Crumb.

La gouvernante s'était rassise, elle aussi, et son expression ne trahissait aucune émotion.

— De cet aristo chez qui vous m'aviez déjà envoyée, précisa Alf. Il était vert de rage.

Elle lui tendit la lettre. Val la décacheta avec son couteau à pain et la tint dans sa main droite pour la lire, en même temps qu'il buvait du vin. La lettre était bien signée de M. Shrug. Outre qu'il semblait en effet fort irrité, le secrétaire du roi réclamait un délai.

Val jeta la lettre sur la table et bâilla. Il était toujours étonné de constater à quel point les gens étaient prévisibles.

Mme Crumb parut vouloir se lever de table.

Val plaqua la main sur son avant-bras.

— Restez, dit-il, avant d'ajouter avec un sourire : *Si cela ne vous gêne pas ?*

Elle plissa les yeux, mais elle n'était qu'une gouvernante.

Elle obéit.

— Merci, approuva-t-il.

Et, à Alf, lui désignant une armoire :

— Apporte-moi de quoi écrire. Tu trouveras tout le nécessaire dans ce meuble.

La jeune fille s'exécuta et Val se mit en devoir de répondre à la lettre, sous le regard de sa gouvernante.

— Je vous croyais gaucher, Votre Grâce, s'étonna-t-elle d'une voix abrupte.

Il sourit et continua à écrire.

— Vous êtes très observatrice, madame Crumb. Mon père considérait qu'être gaucher était un mauvais présage.

Il attendit, pour voir si elle chercherait à savoir comment il s'était débrouillé pour réussir à écrire correctement de la main droite, mais il en fut pour ses frais.

Cinq minutes plus tard, il cachetait sa seconde lettre, et il tendit les deux missives à Alf.

— Celle-ci est pour M. Ferguson, le directeur de la *Daily Review*, et cette autre pour M. Shrugg.

Alf, qui convoitait des yeux le rôti, prit les lettres et la guinée que Val lui offrit en pourboire.

— Bien, Votre Grâce.

— Autre chose, Alf.

— Oui ?

— Abstiens-toi d’espionner.

La jeune fille pâlit et s’empressa de s’éclipser.

Val se tourna vers Mme Crumb et s’aperçut qu’elle était en train de lire la lettre de M. Shrugg, qui avait atterri sur la table avec le côté écrit visible. *Aïe.*

La jeune femme leva vers lui un regard médusé.

— Vous faites chanter le roi ?

Hugh avait oublié à quel point les nuits londoniennes étaient frisquettes. Il avait connu des températures plus rigoureuses dans les Alpes, mais ici l’air était humide et le vent faisait s’insinuer le froid jusque sous vos vêtements pour le communiquer à vos os.

Il resserra son manteau, sans quitter la maison des yeux. Il s’était posté dans la ruelle de derrière, desservant les écuries. Elle était déserte à présent, la plupart des palefreniers s’étant arrêtés de travailler pour dîner. Une voiture passait de temps en temps pour se rendre dans l’une des autres maisons – plus petites – bordant la place.

Ah.

Ombre parmi les ombres, le jeune garçon sortit discrètement par la porte du petit jardin qui donnait sur la ruelle. Hugh l’aurait manqué s’il n’avait pas épié son apparition depuis une bonne demi-heure.

— Hé, gamin ! le héla-t-il d’une voix feutrée, comme s’il voulait lui offrir quelques pièces en échange de renseignements.

Les messagers étaient souvent accessibles à la corruption. Mais pas celui-ci : il prit ses jambes à son cou.

Hugh, furieux, se lança à sa poursuite. Ses foulées étaient plus amples, mais le gamin était rapide. S’il le perdait de vue dans l’obscurité, il n’aurait aucune chance de le retrouver.

Il gagnait du terrain quand sa proie tourna brusquement à un coin de rue. Puis Hugh entendit crier et jurer. Peu après, il découvrit le gamin aux prises avec un grand gaillard, qui portait sur ses vêtements un tablier maculé de sang.

Hugh s’approcha et immobilisa le bras du boucher, qui s’apprêtait à frapper le gamin.

— De quoi vous mêlez-vous ? grogna la brute.

Hugh lui sourit.

— C’est mon garçon que vous tenez là.

En attendant son accent aristocratique – ou peut-être en raison de sa taille –, le boucher abaissa son poing, cracha par terre et s’éloigna.

Hugh avait pris la précaution de se saisir du jeune garçon. Il examina sa proie.

Le haut de son chapeau n’arrivait qu’à l’épaule de Hugh. Ses vêtements étaient crasseux. Il ne faisait aucun geste pour se libérer ; toutefois, son regard exprimait une telle défiance que Hugh savait que s’il le relâchait, le gamin s’enfuirait à nouveau.

Il soupira.

— Tu as faim ?

Le gamin grimaça et Hugh crut qu'il ne répondrait pas. Pourtant, il finit par hocher la tête.

— Oui.

— Alors, viens avec moi.

Hugh tourna les talons, sans lâcher le gamin, qui regimbait.

— Où va-t-on ?

Ah. Hugh grimaça. Ce gamin avait grandi dans les rues et il connaissait les dangers que représentaient les adultes.

— Dans une taverne, pas loin d'ici. Le Lièvre blanc.

Une destination précise – et publique – parut rassurer quelque peu le gamin. Cependant, Hugh prit garde à ne pas le lâcher. Il avait déjà perdu un indicateur, un valet nommé George qui s'était révélé un bien piètre espion. Cet imbécile s'était laissé surprendre. Il avait été renvoyé sur-le-champ de Hermes House et avait eu l'effronterie de réclamer à Hugh son salaire alors qu'il n'avait rien pu lui ramener de probant.

Ils marchaient en silence. Ce n'est qu'à proximité de la taverne que Hugh demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Alf, répondit le gamin. Et vous ?

— Tu peux m'appeler Kyle.

Le gamin sourit, découvrant deux rangées de dents d'une surprenante blancheur.

— D'accord.

Hugh poussa la porte de la taverne et la chaleur du lieu les enveloppa sur-le-champ. L'endroit était bruyant et sentait la bière et la viande rôtie. Hugh se fraya un chemin parmi les clients et dénicha une table vide, dans un recoin. Elle était loin du feu mais elle leur offrirait un peu d'intimité, ce qui était préférable.

Une femme au visage grêlé par la vérole se planta devant eux.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Hugh prit délibérément l'accent cockney, typique des quartiers pauvres de la capitale.

— De la bière pour nous deux, et aussi de quoi manger.

— Je vous apporte ça dans cinq minutes.

Il attendit que la serveuse se soit éloignée pour s'intéresser à Alf.

Le gamin l'observait avec circonspection, et Hugh s'aperçut qu'il lui tenait toujours le bras sous la table.

— Si je te relâche, tu ne t'enfuiras pas ?

— Pas avant d'avoir mangé, en tout cas.

Hugh s'esclaffa et libéra sa proie.

— Je suppose que je devrais me féliciter de ta sincérité.

Le gamin redressa le menton.

— Il me semble.

— Dans ce cas, j'irai moi-même droit au but, déclara Hugh. J'ai besoin d'informations sur le duc.

Le gamin fit la moue.

— Sa Grâce n'aime pas qu'on lui cherche des noises.

Hugh se pencha et baissa la voix.

— Il fait chanter le roi.

— Waouh ! Je plains ce pauvre Georgie, ironisa Alf.

Hugh comprit qu'il avait sous-estimé de quelques années l'âge du garçon.

— Même si...

La serveuse revint avec un plateau chargé de deux pintes de bière et de deux assiettes fumantes dans lesquelles la viande et les légumes étaient généreusement nappés de sauce. Après avoir disposé le tout sur la table, elle plaqua ses mains sur ses hanches.

— Autre chose ?

— Non, merci, répondit Hugh.

Il la regarda s'éloigner, puis reporta son attention sur Alf, qui avait commencé à dévorer le contenu de son assiette comme s'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

Et peut-être était-ce le cas.

Hugh prit sa bière et en but une rasade, pendant que le gamin continuait de vider son assiette. Le duc le payait-il suffisamment ?

Bah, après tout, ce n'était pas son affaire.

— Écoute-moi. Admettons que tu ne t'intéresses pas au roi, mais tu tiens forcément à ton pays, non ? Or le roi incarne notre pays. Le duc est coupable de trahison.

Alf releva la tête. De la sauce coulait sur son menton.

— Trahison ?

— Trahison, répéta Hugh avec solennité.

Il était ravi d'avoir enfin capté l'attention de son interlocuteur.

— Toutefois, si tu m'aides à retrouver les papiers dont le duc se sert pour faire chanter le roi, tu mettras un terme à ses activités délictueuses.

— Et je n'aurai pas d'ennuis ? s'inquiéta Alf.

— Aucun, assura Hugh. J'ai juste besoin de savoir où...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase : Alf venait de renverser la table et tout ce qu'elle portait – la bière, les assiettes, la viande, les légumes, la sauce – sur ses genoux.

Hugh se recula avec un cri de colère.

Les autres clients se tournèrent dans leur direction avec des exclamations de surprise.

Alf en profita pour déguerpir avec une agilité que Hugh, malgré la sauce qui maculait son pantalon, ne put s'empêcher d'admirer. Le gamin se faufila sous plusieurs tables pour gagner plus rapidement la sortie. Une fois à la porte, il se redressa, lança un clin d'œil à Hugh et disparut dans la rue.

## 4

*L'enfant grandissait malgré tout. Quand il se livrait à de vilaines actions, comme noyer des papillons dans son bol de lait ou enfermer le chat du palais dans les oubliettes, son père soupirait, sa mère pleurait et les courtisans murmuraient. Mais tout le monde s'accordait sur un point : personne ne pouvait inculquer à un garçon dépourvu de cœur la différence entre le bien et le mal.*

La femme assise face à Bridget lui avait donné la vie et, cependant, l'idée de l'appeler « mère » lui paraissait parfaitement ridicule.

Lady Amelia Caire était l'élégance aristocratique personnifiée. Fille d'un vicomte, elle avait été réputée pour sa très grande beauté dans sa jeunesse. À présent, alors qu'elle avait dépassé les soixante ans, elle fascinait toujours autant par son apparence.

Bridget ne lui ressemblait en rien.

Lady Caire portait une robe bleu nuit ornée de dentelle noir et argent. Ses cheveux avaient la blancheur de la neige – non pas en raison de l'âge, mais d'une caractéristique familiale. Son fils unique, lord Caire, avait vu lui aussi ses cheveux blanchir dès la trentaine. Lady Caire rassemblait les siens en chignon et épinglait dessus une petite coiffe triangulaire, d'allure médiévale, en dentelle noire.

Ce contraste blanc et noir était évidemment voulu.

— Dommage qu'il soit revenu, dit lady Caire. Surtout pour faire chanter le roi.

Elle frissonna, avant d'ajouter :

— As-tu lu la *Daily Review* de ce matin ? On y parle d'une histoire de tatouages en forme de dauphins. C'est à dormir debout, mais des allusions évoquent l'entourage royal et, si je t'ai bien comprise, le duc de Montgomery est derrière tout ça. Cet homme est le diable incarné. Il n'a aucune morale.

Comme il n'y avait pas grand-chose à répondre à cela, Bridget ne dit rien. Les deux femmes s'étaient installées dans le salon de lady Caire, une pièce à peu près aussi exubérante et chargée que celles qu'on pouvait trouver chez le duc, même si personne ne pouvait véritablement égaler son « talent » pour la décoration. Des colonnes corinthiennes à chapiteaux dorés encadraient la porte, des sièges aux formes délicates et tendus de velours rose ou vert étaient dispersés un peu partout. Le plafond était peint d'un ciel bleu parsemé de chérubins jouant à cache-cache dans les nuages.

Quand Bridget avait été placée comme domestique, à douze ans, elle était rentrée chez sa mère d'adoption avec un sentiment d'émerveillement après avoir découvert les extravagances dispendieuses de la haute société. Sa mère d'adoption – qu'elle appelait avec chaleur « maman »

ou « Mam' » – avait éclaté de rire en tournant sa soupe aux pois et expliqué que les aristocrates mettraient volontiers de la poudre d'or sur les moustaches de leurs chats, s'ils le pouvaient.

Aujourd'hui, Bridget se demandait ce que Mam' aurait pensé du salon de lady Caire.

La jeune femme abandonna sa contemplation du plafond, pour s'apercevoir que lady Caire s'impatientait. Elle redressa les épaules, avec le curieux sentiment d'être une soubrette surprise à faire la sieste.

— Crois-tu encore que tu puisses trouver les lettres, maintenant qu'il est de retour chez lui ? demanda lady Caire.

— J'essaierai, milady, répondit prudemment Bridget. Cependant, la maison est immense et regorge de cachettes possibles. De plus, le duc est rusé. Et il se méfiera encore plus, sachant que je fouille ses affaires.

Lady Caire grimaça.

— A-t-il... reprit Bridget, avant de s'éclaircir la voix. A-t-il exigé autre chose ?

Quelques mois plus tôt, le duc avait obligé lady Caire à faire entrer sa sœur, Ève Dinwoody, dans le Comité de soutien de l'hospice St. Giles, une association qui regroupait quelques femmes parmi les plus influentes de la bonne société londonienne, notamment Mlle Hippolyta Royle, la propriétaire de la miniature.

— Non, répondit lady Caire. Mais ce n'est sans doute qu'une question de temps. Et je ne voudrais surtout pas que mon fils – lord Caire – apprenne quoi que ce soit. Je tiens à le préserver de mes erreurs passées.

Bridget hocha la tête en baissant les yeux. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un pincement au cœur. Pour la bonne raison qu'elle était le résultat des « erreurs passées » de lady Caire.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

— Bridget ?

Bridget, étonnée que sa mère l'appelle soudain par son prénom, releva les yeux.

— Oui, milady ?

Lady Caire hésita.

— Représente-t-il un danger pour toi ?

Bridget repensa aux taquineries insistantes du duc. Et à la façon dont il lui avait tenu le menton, la veille, la tirant à moitié de sa chaise.

Mais elle se remémorait aussi comment son propre cœur avait battu la chamade, lorsqu'il l'avait furtivement embrassée.

Bridget regarda droit dans les yeux la femme qui l'avait mise au monde et qui s'était ensuite assurée qu'elle aurait une nourrice et un toit pour grandir. La femme, également, qui lui avait fourni de solides références lorsqu'elle était revenue s'installer à Londres, lui permettant d'être gouvernante de grande maison à seulement vingt-six ans.

— Non, milady.

Sa mère parut soulagée.

— Parfait. Dans ce cas, continue. Mais, s'il te plaît, au moindre souci, quitte immédiatement Hermes House. Le duc de Montgomery est un homme dangereux – comme tu le sais. Je veux ta parole.

— Vous l'avez, milady. Merci.

Elle éprouvait un réel réconfort que sa mère s'inquiète pour elle.

Lady Caire détourna le regard.

— C'est moi qui devrais te remercier, dit-elle.

Bridget baissa les yeux sur ses mains et inspira un grand coup. Elle devait à cette femme d'être vivante, ce qui supposait au moins de la loyauté... mais rien d'autre.

— Puis-je disposer, milady ? Mon travail m'attend.

— Oui, bien sûr, acquiesça lady Caire, avec un geste élégant de la main pour la congédier.

Bridget s'inclina poliment et quitta la pièce.

Elle salua le majordome et sortit par la porte de service, resserrant son châle noir sur ses épaules pour se protéger du vent qui s'était levé. Le ciel était d'un noir menaçant et les premières gouttes de pluie commençaient à tomber. Bridget donna un penny à un mendiant assis sur le trottoir avant de traverser la chaussée en prenant garde aux charrettes qui la sillonnaient. Arrivée sur l'autre trottoir, elle fut arrêtée par deux porteurs de chaise qui criaient « Écartez-vous ! ».

L'occupant de la chaise – un homme replet – tourna la tête et la regarda d'un œil vague, comme si elle n'était qu'un vulgaire chien.

Bridget se retint d'avoir un geste impoli dans le dos de l'homme. Certains aristocrates ne semblaient pas comprendre que les gens du peuple étaient des humains à leur image, avec des rêves, des ambitions, des désirs ou des émotions. À leurs yeux, les domestiques n'existaient que pour les aider à s'habiller, leur servir à manger et s'occuper de nettoyer leur logis – sans oublier de vider leurs pots de chambre. Ils pourraient tout aussi bien être des singes en tablier blanc. Voire des figurines en bois avec un sourire peint sur le visage et des gonds au cou et à la taille, pour s'incliner respectueusement.

Oh ! Bridget s'essuya les yeux. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu lui inspirer une telle aigreur. Sans doute le froid. Elle détestait cet air glacé et humide.

La jeune femme poursuivit son chemin, croisant des vendeurs d'oranges ou de poisson, un vieil homme en costume noir et perruque blanche, et deux marins qui lui lancèrent quelques mots grivois.

Quand elle parvint à l'entrée de la ruelle desservant l'arrière de Hermes House, son nez coulait et elle était toujours de mauvaise humeur. Et ce n'est pas le groupe de gamins qui criaient avec excitation dans la ruelle qui lui rendit le sourire. Bridget se demanda où avaient bien pu passer les palefreniers et autres valets d'écurie. D'ordinaire, ils s'empressaient de chasser de la ruelle tous les importuns.

Ce n'est que lorsqu'elle entendit un jappement plaintif que la jeune femme comprit de quoi il retournait. Relevant ses jupes sur ses chevilles, elle se mit à courir.

Les gamins formaient un cercle non loin de la porte des écuries. Alors que Bridget les rejoignait, l'un d'entre eux, presque aussi grand qu'un homme, donna un coup de pied au centre du cercle, provoquant un autre jappement – de douleur, cette fois.

— *Non !* cria Bridget.

Mais sa voix fut couverte par le bruit d'une détonation.

Bridget se retourna. Le duc de Montgomery, en chemise et gilet brodé de rose, tenait dans sa main gauche, presque négligemment, un pistolet encore fumant.

Il sourit aux gamins. Mais son sourire évoquait plutôt celui d'une vipère découvrant ses crochets.

— Voulez-vous bien déguerpir d'ici ?

Les gamins s'étaient figés sous l'effet de la surprise – ou de la peur.

Le sourire du duc s'évanouit d'un coup.

— Tout de suite.

Il y eut une bousculade et, en trois secondes, la ruelle se retrouva désertée de ses occupants, à l'exception de Bridget et du duc.

La jeune femme se précipita vers le petit terrier – celui qu'elle nourrissait en cachette –, attaché à un pieu par une corde enroulée à son cou. L'animal était couché par terre, mais il remua la queue dès qu'il vit Bridget et, se relevant, il tenta de s'approcher d'elle en boitant, avant d'être arrêté par la corde.

Bridget s'agenouilla sur le sol pour lui retirer la corde, mais elle était nouée très serrée et ses mains tremblaient.

Elle sentit le duc s'agenouiller derrière elle, et elle eut un moment de confusion quand ses bras puissants l'encerclèrent.

— Tenez, chuchota-t-il à son oreille.

Et il plaça dans sa main le petit canif de sa châtelaine – qu'il avait ouvert.

Bridget s'en empara avec gratitude.

— Merci.

Elle trancha la corde et prit le terrier dans ses bras.

L'animal entreprit aussitôt de lui lécher le menton.

Bridget ne put retenir un sanglot. Le duc cueillit la larme de sa langue avant qu'elle ne coule sur sa joue.

— Vos larmes ont le goût du salut, murmura-t-il d'une voix profonde, qui résonna étrangement aux oreilles de la jeune femme, car il paraissait tout autant troublé qu'elle par son geste.

Bridget, frissonnante, n'osait tourner le regard. Mais le duc s'évanouit aussi rapidement qu'il était apparu. Elle se mit alors en devoir de palper le petit chien, pour détecter d'éventuelles fractures. Heureusement, malgré ses contusions, il n'avait rien de cassé. Et il semblait porter à Bridget une telle adoration, avec ses deux petits yeux noirs, ronds comme des points, que la jeune femme décida de le baptiser Pip<sup>1</sup>.

Pip.

Bridget releva les yeux.

Le duc était toujours là, un peu en retrait, et il l'observait en silence, ses beaux cheveux blonds prenant des teintes flamboyantes au soleil couchant.

La jeune femme s'éclaircit la voix.

— Je... Je vous remercie de l'avoir sauvé.

La lumière déclinante masquait son expression, cependant Bridget eut l'impression qu'il souriait.

Elle tenait toujours Pip dans ses bras, rechignant à le laisser partir. Les garnements le captureraient peut-être encore et cette fois, qui sait s'ils ne le tueraient pas ?

— Je... euh... J'ignorais que vous aimiez les chiens.

Il haussa les épaules.

— Je n'aime pas spécialement les chiens. Mais vous, apparemment, si.

Et, tournant les talons vers la grille de la maison, il ajouta par-dessus son épaule :

— Amenez-le à la maison, si vous voulez.

Bridget était médusée.

— Je ne peux pas faire ça.

Il s'immobilisa et se retourna.

— Pourquoi donc ?

— Je suis une domestique. Les domestiques n’ont pas d’animaux de compagnie. C’est la règle.

Il s’esclaffa doucement, comme l’avait fait sans doute, avant lui, le serpent dans le jardin d’Éden.

— Affranchissez-vous des règles, madame Crumb.

Une horloge sonna trois heures du matin, au moment où Hugh attaqua le grand escalier de Hermes House. Il était entré par une porte de service, restée non verrouillée grâce à la complicité du domestique qu’il avait introduit dans la maison. Il ne faisait cependant pas assez confiance à cet homme pour opérer à sa place. Mieux valait se charger de certaines missions si l’on voulait qu’elles soient effectuées correctement. C’est pourquoi Hugh se déplaçait à présent de mémoire – après avoir visualisé, un peu plus tôt, un plan complet de l’intérieur de la demeure. Bien sûr, il n’avait pas pris le risque d’allumer une chandelle. Pas encore. Il avait déjà croisé tout à l’heure un domestique dans un couloir – heureusement assoupi.

Il grimpa l’escalier sur la pointe des pieds, éprouvant chaque marche avant de prendre appui dessus. Tout était parfaitement silencieux, mais beaucoup de gens vivaient dans cette demeure et tous étaient susceptibles de s’y déplacer, même au beau milieu de la nuit.

Le premier étage était plongé dans un noir d’encre. Tout à coup, Hugh perçut un mouvement. Il recula, avant de comprendre son erreur : il s’était laissé abuser par son propre reflet dans un miroir du palier. Il s’engagea dans le couloir, jusqu’à la porte du fond. D’après le plan, elle donnait sur la bibliothèque de Montgomery.

La porte s’ouvrit avec un léger craquement.

Hugh referma le battant derrière lui et soupira de soulagement.

Cette fois, il alluma la première chandelle qu’il trouva. La pièce était immense et ses murs étaient entièrement tapissés de livres. Les papiers qu’il cherchait pouvaient se cacher dans n’importe lequel d’entre eux.

Cependant Hugh avait appris à connaître son adversaire. Montgomery détestait être prévisible. C’était un homme intelligent – peut-être même trop intelligent. Et l’informateur de Hugh lui avait expliqué que Montgomery s’installait souvent devant la cheminée – à l’autre bout de la pièce.

Hugh traversa la bibliothèque.

Le foyer était en briques noircies par le feu, mais le manteau était en marbre sculpté. Des chérubins ailés tenaient, dans leurs petites mains potelées, le médaillon central de forme ovale. Au-dessus trônait un grand miroir baroque. De chaque côté de la cheminée, les murs étaient lambrissés de panneaux de chêne peints en vert clair.

Hugh posa la chandelle et fit courir ses mains sur le lambris, exerçant çà et là une légère pression des doigts. C’était une tâche qui requérait du temps, ainsi qu’une parfaite maîtrise de soi. Il avait bien conscience que plus longtemps il resterait dans Hermes House, plus il aurait de chances d’être découvert. Néanmoins s’il bâclait ses recherches, il risquait de passer à côté de ce qu’il convoitait.

La patience et la concentration étaient les clés du succès.

Or il devait absolument réussir. Montgomery avait déjà communiqué à un journal à scandale des documents faisant allusion à une certaine société secrète et à l’implication du prince William, le fils du monarque. Il n’hésitait jamais à se servir des documents en sa possession pour parvenir

à ses fins, ainsi qu'une petite enquête avait permis de l'établir. L'année précédente, par exemple, Montgomery avait ruiné un riche importateur de tabac qui entretenait une seconde épouse à la campagne. L'homme ayant refusé de se soumettre à ses exigences, le duc avait divulgué les éléments dont il disposait. L'importateur avait été obligé de fuir l'Angleterre aussitôt que sa bigamie avait été révélée au grand jour.

Hugh inspira un grand coup et continua ses recherches autour de la cheminée. Une demi-heure plus tard, il commençait à ressentir des crampes dans le dos quand, pressant son doigt sur l'aile d'un chérubin, il entendit distinctement un petit déclic. Cependant, le mécanisme lui échappait encore. L'aile ne semblait pas vouloir pivoter sur elle-même. Ce n'est qu'en appuyant plus fort dessus qu'il s'aperçut qu'elle glissait latéralement, révélant une cavité dans le manteau de la cheminée. Hugh approcha son œil. L'espace était minuscule – de la taille d'un poing d'enfant.

Et il était vide.

Dans son dos, quelqu'un fit « Tss, tss... », et Hugh sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Il se retourna.

À la lumière de l'unique chandelle brillant dans la pièce, les traits aristocratiques de Montgomery prirent un air satanique, alors qu'il esquissait pourtant un sourire.

— Je devine votre déception.

Des coups frappés à sa porte réveillèrent Bridget en sursaut.

Pip, qui avait insisté pour dormir à ses pieds sur le lit, bondit sur ses pattes et se mit à aboyer férocement.

La jeune femme sortit du lit et enfila un peignoir. Elle s'assura, dans le miroir, que son bonnet de nuit couvrait bien ses cheveux, puis elle alla ouvrir.

Bob, en pantalon et chemise, pieds nus, brandissait une chandelle. Il était livide. Derrière lui se pressaient plusieurs valets et soubrettes, ainsi que la cuisinière, enveloppée dans un grand châle en tissu imprimé orange et jaune.

— Il y a un cambrioleur dans la bibliothèque ! annonça Bob.

— Appelez un sergent et mettez-le en fuite, répliqua sèchement Bridget, qui détestait être interrompue dans son sommeil.

Pip flairait les orteils de tout le monde.

— Il ne nous laissera pas faire, répondit Bob.

— Qui cela ?

— Le duc. Il est avec le cambrioleur et, d'après ce que j'en ai vu, il s'apprête à le tuer.

— Bonté divine ! s'exclama Bridget. Où sont les autres valets ?

— Bill et Cal sont aussi dans la bibliothèque. C'est Bill qui a donné l'alarme, quand il a entendu du bruit. Sam et Will m'ont suivi pour vous prévenir.

Bridget hocha la tête.

— Très bien. Madame Bram, soyez gentille de raccompagner les servantes jusqu'aux cuisines et de nous préparer du thé. Je suis sûre que tout le monde sera content d'en boire une tasse quand cette histoire sera terminée.

— Vous avez raison, acquiesça la cuisinière, poussant devant elle les soubrettes désappointées.

— Et vous, reprit Bridget en s’adressant aux valets, suivez-moi.

Elle alluma une chandelle à celle de Bob et prit la tête d’une procession composée des trois valets et de Pip. Bob avait expliqué que c’était le bruit qui avait décidé Bill à donner l’alarme, mais pour l’heure Bridget n’entendait absolument rien. Loin de la rassurer, ce silence l’incita à presser le pas.

Pourvu que le duc n’ait pas déjà tué le cambrioleur !

Approchant de la bibliothèque, elle constata que deux autres valets se tenaient devant la porte et jetaient des coups d’œil à l’intérieur, comme des enfants timides qui n’oseraient pas entrer. Les imbéciles. Bridget les poussa de côté et fit irruption dans la pièce.

Mais elle s’immobilisa au bout de deux pas. Car le spectacle qui s’offrait à elle avait quelque chose d’extraordinaire.

De toutes les pièces luxueuses de Hermes House, la bibliothèque était sans conteste la plus extravagante. Les lambris étaient peints d’un vert d’écume. Des paires de colonnes corinthiennes en marbre noir et aux chapiteaux dorés, accolées aux murs, supportaient des arches encadrant des rayonnages tapissés de milliers de livres. Le sol était en pavage de marbre rose et noir. Le plafond peint représentait diverses scènes relevant du mythe d’Hermès, mais le dieu était chaque fois entièrement nu et ses traits évoquaient à s’y méprendre ceux du duc de Montgomery en personne.

Lequel duc se tenait au centre de la pièce, en compagnie d’un autre homme.

Montgomery portait son peignoir pourpre – celui avec un dragon vert et or brodé dans le dos. Il était pieds nus et ses cheveux, libérés de leur catogan, retombaient sur ses épaules.

Il paraissait engagé dans une sorte de duel avec un homme à la stature imposante, entièrement vêtu de noir, coiffé d’un tricorne et portant un foulard qui dissimulait le bas de son visage. Le duc et son adversaire cherchaient mutuellement à se contourner, et Bridget se rendit compte avec horreur que tous deux brandissaient une arme.

Celle du duc n’était qu’un vulgaire couteau de poche, qu’il tenait presque négligemment de la main gauche, l’anneau d’or qu’il arborait au pouce brillant à la lumière. L’homme en noir semblait disposer, pour sa part, d’une véritable dague.

Le duc ne pouvait pas l’emporter contre un adversaire de cette taille. Et certainement pas en étant armé d’un vulgaire couteau de poche. Que s’imaginait-il donc ?

Bridget s’apprêtait à intervenir d’une manière ou d’une autre, quand l’homme en noir plongea en avant, frappa le duc à la ceinture et le plaqua violemment contre les rayonnages. Son geste provoqua une avalanche de livres.

Pip, posté aux pieds de Bridget, aboya sèchement, une seule fois, pour marquer sa désapprobation.

Les deux combattants roulèrent au sol, l’homme en noir réussissant à se jucher sur le duc, dans l’intention de lui bloquer les bras. Mais le duc s’esquiva comme un serpent. Il y eut un choc métallique, l’homme en noir étant parvenu à bloquer le couteau de son adversaire d’un coup de dague si violent que le couteau tomba des mains du duc.

Et s’écrasa sur le dallage en marbre.

C’est alors que Bridget entendit le plus incroyable : le duc *riait*.

C’était un petit rire feutré. On aurait juré qu’il partageait une bonne plaisanterie avec un ami, au lieu de se battre sauvagement dans sa propre bibliothèque. Se battre – et *perdre*.

— Abandonnez la partie, Montgomery, dit l’homme en noir, qui pressait son avant-bras gauche sur sa gorge.

— Ce n'est pas vraiment mon intention, répliqua le duc. Et certainement pas contre quelqu'un qui a osé s'introduire non seulement chez moi, mais dans ma bibliothèque, le sanctuaire de ma demeure. Je vais vous couper la langue et vous l'enfoncer dans la gorge, avant de vous renvoyer à votre maître.

— Ne dites pas de bêtises, objecta l'homme en noir, qui semblait en effet le plus raisonnable des deux. Vous avez perdu.

Bridget ne pouvait hélas qu'acquiescer à ce verdict. L'homme en noir était trop fort. Le duc devait renoncer à combattre davantage.

La jeune femme s'interrogeait. L'homme en noir était-il l'une des victimes des chantages du duc ? Dans ce cas...

— J'ai perdu ? ironisa le duc.

Et, en un éclair, il produisit une dague à manche en or, qu'il appuya sur la gorge de son adversaire, là où le foulard laissait la peau à découvert, lui entaillant les chairs.

— Lâchez votre arme, maintenant, ajouta-t-il avec un rictus féroce.

Et Bridget s'aperçut qu'il tenait la dague dans sa main *droite*.

Un filet de sang coulait sur la gorge de l'homme et le haut de ses vêtements. Il paraissait tout aussi médusé que Bridget. Il ouvrit son poing et lâcha sa dague, qui tomba par terre avec un bruit métallique.

— J'abandonne.

Et il se redressa lentement, pour s'asseoir, le duc accompagnant son mouvement et pressant toujours sa lame sur sa gorge.

— Je vous croyais gaucher, dit l'inconnu.

Le duc esquissa un sourire qui n'avait rien de rassurant.

— J'ai très tôt appris que dépendre d'un seul côté vous prive de beaucoup de possibilités.

Et, d'un geste brusque, il arracha le foulard de son adversaire, révélant un visage de pugiliste, avec un front bas et lourd, des pommettes saillantes et un grand nez cassé. Son chapeau et sa perruque étaient tombés durant le combat, découvrant des cheveux noirs coupés ras. Il était assez beau, à condition d'aimer le genre un peu brute – ses lèvres charnues, notamment, auraient pu appartenir à un ange italien dissolu.

Comparé au duc de Montgomery, cependant, il évoquait un cheval de trait face à un pur-sang arabe.

— Ah, mais c'est l'exécuteur des basses œuvres du roi, dit le duc, qui écarta finalement sa dague de la gorge de son adversaire.

Puis, se relevant, il fit signe à l'autre de l'imiter et, sans le lâcher des yeux, il tendit la main vers la porte.

— Vous pouvez tous partir, ordonna-t-il aux domestiques. Sauf vous, madame Crumb. Et votre petit chien. Je pourrais avoir besoin de vous deux pour ma protection. Ou comme témoins.

Les valets s'éclipsèrent.

— Fermez la porte et approchez, madame Crumb, lui lança le duc.

Bridget s'exécuta et claqua des doigts pour détourner l'attention de Pip qui s'intéressait d'un peu trop près aux pieds d'une statue. Elle venait de se souvenir que le terrier n'avait pas remis les pattes dehors depuis qu'il avait pris un bain avant de se coucher, et elle pria pour qu'il ne fasse pas de dégâts dans la bibliothèque du duc.

— Avez-vous déjà rencontré un membre de la famille royale ? lui demanda le duc alors qu'elle le rejoignait.

— Non, Votre Grâce.

— Alors, vous avez de la chance. Permettez-moi de vous présenter Hugh Fitzroy, duc de Kyle et bâtard de Sa Majesté.

Le duc de Montgomery souriait – de ce sourire vipérin que Bridget commençait à détester. Il ajouta, à l'intention de l'intrus :

— Ma gouvernante, Mme Crumb. Pardonnez-moi de ne pas vous dire son prénom, mais elle a refusé de me le donner. Peut-être devrais-je lui en choisir un ? Que penseriez-vous d'Annis, duc ? Voilà un prénom qui sonne chaste et pur. Ou Félicité ?

Il regarda Bridget en coin et, bien qu'elle s'efforçât de rester impassible, la jeune femme avait du mal à cacher qu'elle bouillait intérieurement.

Le duc s'esclaffa et reporta son attention sur Kyle.

— Non, vous avez raison. Aucun de ces prénoms ne lui rend justice. Mais aussi, quel étrange duc avons-nous là, continua-t-il, cette fois s'adressant à Bridget. Voyez-vous, Sa Grâce est indéniablement le produit de la semence royale, en revanche sa mère était une simple actrice.

Et, se tournant brusquement vers la jeune femme, il lui demanda :

— Avez-vous déjà entendu parler de Judith Dwyer ? Non ? Ma foi, elle n'était pas...

Il fut interrompu par un grognement guttural.

— Montgomery.

La lame de la dague revint se planter sur la gorge de Kyle avant que Bridget ait eu le temps de cligner des yeux. La jeune femme retint sa respiration. Elle craignait vraiment que Montgomery n'égorge son adversaire.

Puis le duc abaissa son arme et Bridget relâcha – à peine – son souffle.

— Attention, murmura Montgomery d'une voix qui fit frissonner la jeune femme. Vous effrayez ma gouvernante, avec vos grognements. N'oubliez pas que vous êtes ici chez moi, dans mon domaine, sans y avoir été invité. Je peux tout me permettre sur vous. Tout.

Kyle devait posséder des nerfs d'acier, car il ne cilla même pas.

— Si je devais ne pas revenir, les répercussions seraient terribles.

Montgomery esquissa un sourire.

— Voyez-vous, c'est là que réside la grande différence entre vous et moi. Vous êtes convaincu qu'une pareille menace est susceptible de m'influencer. Or, pas du tout. Je m'en fiche éperdument. Je pourrais vous tuer aussi facilement que j'écraserais une fourmi, et avec moins de remords. Certes, j'aurais sans doute à en subir les « répercussions », comme vous dites. Mais pas avant demain matin. Pour l'instant, c'est la nuit, mon sang chante dans mes veines et mes muscles trépignent à l'idée de vous équarrir.

Écartant grands les bras, il ajouta :

— Dites-moi : qui, dans ce monde dissolu, pourrait me détourner de mes plaisirs ?

Pieds nus dans son peignoir pourpre, sa dague à manche d'or dans la main, il ressemblait à quelque druide des temps jadis, né avant que l'histoire ne commence à s'écrire.

Et avant que les hommes ne désapprouvent les sacrifices humains.

Bridget plaqua la main sur l'avant-bras du duc. Elle n'aurait su dire comment ce geste avait pu se produire. Au grand jour, bien reposée, probablement aurait-elle réussi à mieux se contrôler.

Mais cela avait été plus fort qu'elle. Et maintenant, le duc la regardait avec des yeux noirs.

La jeune femme avala sa salive.

— S'il vous plaît, non.

Il pencha légèrement la tête de côté, comme s'il écoutait une nouvelle musique, ou un son

qu'il n'avait encore jamais entendu. Quelque chose d'étrange et de parfaitement inconnu.

Prenant la main de Bridget dans la sienne, il se tourna vers Kyle.

— Fichez-moi le camp. Et dites à votre maître que vous avez échoué et que je suis las d'attendre. J'exige de croiser le roi demain dans Hyde Park, à une heure. Et s'il ne me salue pas en présence de témoins, je livrerai tout aux journaux à trois heures. C'est bien compris ?

Bridget n'en revenait pas que sa simple supplication ait convaincu son employeur d'épargner le bâtard royal.

Et Montgomery lui tenait toujours la main.

Les muscles de la mâchoire de Kyle se contractèrent imperceptiblement. Mais, après un vague salut, il récupéra son chapeau, sa perruque et sa dague, et partit vers la porte.

Le duc porta la main de Bridget à ses lèvres et lui embrassa le poignet.

Avant de le mordiller.

Bridget sentit un frisson lui parcourir tout le corps.

Il relâcha sa main.

— Séraphine. L'ardente. J'aurais dû y penser plus tôt. Le voilà, votre prénom. Maintenant, soyez gentille de vous assurer, avec votre petit chien, que Kyle se dirige tout droit vers la sortie. J'aimerais autant qu'il ne s'égare pas à fouiller le reste de la maison en chemin.

<sup>1</sup>. Le mot désigne les petits points dessinés ou gravés sur les dés à jouer. (N.d.T.)

## 5

*Le prince sans cœur devint un solide jeune homme, grand, large d'épaules, avec des bras puissants. Quand il se battait avec les autres garçons de la cour, il les envoyait tous inmanquablement au tapis. Aussi apprirent-ils assez vite à ne pas lui résister.*

Bridget, encore un peu groggy de son moment d'intimité avec Montgomery, partit à la poursuite de Kyle. Pip trottinait joyeusement sur ses talons. Le terrier semblait penser qu'ils partaient dans une excitante aventure nocturne.

Elle aperçut le duc au bout du couloir et le héla.

— Votre Grâce !

Il s'arrêta et se retourna à moitié.

— Le duc m'a demandé de vous raccompagner, Votre Grâce, dit-elle, le plus diplomatiquement possible.

C'était bien la première fois qu'on lui demandait d'escorter un cambrioleur jusqu'à la porte.

Le duc inclina la tête.

Bridget posa son regard sur sa blessure. Elle continuait de saigner, ce qui la décida.

— Suivez-moi, dit-elle.

Elle descendit le grand escalier, le duc et Pip à sa suite. Bob était déjà à la porte, prêt à l'ouvrir, mais Bridget entraîna le duc en direction des cuisines.

Comme elle s'y attendait, tous les domestiques s'y trouvaient rassemblés, à bavarder autour de la table sur ce qui venait de se produire.

La cuisinière se leva à leur entrée.

— Madame Crumb.

Bridget la salua de la tête.

— Madame Bram, ayez la gentillesse d'envoyer Alice dans le petit salon avec une cuvette d'eau chaude et des linges propres. Une théière sera également la bienvenue.

Et, sans attendre de réponse, elle conduisit le duc jusqu'à la pièce en question. Ses murs étaient peints couleur lavande, scandés de pilastres blancs. Elle ne devait son nom de « petit salon » qu'au fait que le salon rose était encore plus grand.

Bridget désigna un sofa tendu de velours pourpre et or, près d'une table basse en marbre.

— Si vous voulez bien vous asseoir, Votre Grâce.

Le duc venait juste de prendre place sur le sofa quand on frappa à la porte.

Alice, une soubrette plutôt mignonne, mais un peu longue à comprendre, poussa le battant d'un coup d'épaule. Elle apportait un plateau chargé d'une cuvette d'eau chaude, d'une théière et

de deux tasses. Le sac contenant les linges propres était plié sur son bras. Elle s'immobilisa avec son fardeau, comme fascinée par le duc de Kyle.

— Posez le plateau sur la table basse, Alice, lui ordonna Bridget.

Pip, qui était entré dans le salon avec Bridget et le duc, inspectait l'autre bout de la pièce.

Alice déposa le plateau et tendit le sac à Bridget. Elle contemplait toujours le duc, bouche bée.

— Vous pouvez disposer, lui dit Bridget, qui s'était habituée à devoir souvent répéter à Alice ce qu'elle devait faire.

La soubrette finit par s'éclipser.

Bridget versa le thé dans les tasses.

— Prenez-vous du sucre, Votre Grâce ? Du lait ?

— Ni l'un ni l'autre, murmura Kyle, se décidant à parler, alors qu'il prenait la tasse que lui offrait Bridget. Merci, à la fois pour ce thé et pour votre intervention là-haut.

Il croisa son regard, et Bridget constata que ses yeux bruns étaient ourlés de grands cils, presque féminins.

— Je suis conscient, ajouta-t-il, qu'il faut beaucoup de courage à une femme dans votre position pour s'interposer devant son maître.

Bridget ne savait trop quoi répondre à cela. Exprimer de la gratitude pour ses paroles reviendrait à dire que le duc avait eu tort, ce qui ne serait guère loyal envers son employeur.

Kyle parut deviner son dilemme. Il sourit – avec beaucoup de charme.

— Je voulais simplement vous remercier, reprit-il. J'ignore ce qui se serait passé si vous n'aviez pas parlé.

Bridget se remémora la fureur meurtrière de Montgomery. Et le baiser qui avait suivi. Le poignet de la jeune femme la brûlait presque à ce souvenir.

— Oui... c'est-à-dire...

Elle s'éclaircit la voix et but une gorgée de thé, puis elle reposa sa tasse.

— J'aimerais que vous me laissiez examiner votre blessure avant de partir, Votre Grâce.

Et, fouillant dans le sac pour en tirer un linge qu'elle mouilla dans la cuvette, elle ajouta :

— Avec votre permission.

Il hocha la tête.

Bridget pressa doucement le linge sur la blessure.

Kyle grimaça.

La plaie n'était pas très large, mais plus profonde que Bridget ne l'avait d'abord imaginé. La lame de Montgomery devait être terriblement bien affûtée.

La blessure s'était remise à saigner, malgré les précautions de la jeune femme. Elle prit un autre linge et le plia pour former une compresse, qu'elle appliqua sur la plaie.

— Tenez cela, Votre Grâce.

Il s'exécuta, et Bridget entreprit d'enrouler une bande de lin autour de son cou. Elle était si absorbée par sa tâche qu'elle ne se rendait même pas compte qu'elle était tout près de Kyle. Elle n'en prit conscience que lorsqu'elle eut presque terminé et qu'elle releva les yeux.

Il l'observait avec ses yeux ourlés de longs cils, et la jeune femme sentit sa main vaciller.

— Votre maître est un gremlin, dit Kyle, comme s'il énonçait une évidence. Je crois que vous avez compris qu'il fait chanter le roi.

Bridget avala sa salive et se concentra pour faire un nœud au pansement.

— Vous me paraissez une femme raisonnable, reprit Kyle. Vous ne pouvez donc que

désapprouver de tels agissements.

Bridget s'abstint de tout commentaire. Elle commença à ranger les linges qu'elle n'avait pas utilisés.

Kyle lui prit le bras. Elle s'immobilisa et le regarda.

— Madame Crumb, je peux comprendre que vous craigniez de perdre votre emploi, mais si cela devait arriver, je promets de vous procurer une situation encore meilleure que celle-ci. En échange, je vous demande simplement, à l'avenir, de me transmettre toute information susceptible d'être utile à votre roi.

— Mais vous avez accepté les conditions qu'il vous proposait, lui rappela Bridget en se relevant. Comptez-vous vous dédire ?

Kyle eut un sourire amer.

— Non. Je n'ai aucun doute sur la capacité de Montgomery à mettre ses menaces à exécution.

Bridget se dirigea vers la porte. Il la suivit.

— Dans ce cas, je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider.

— Les maîtres chanteurs gardent toujours des munitions de rechange. Croyez-en mon expérience. Montgomery avait raison : je suis en quelque sorte... l'exécuteur des basses œuvres royales. Je travaille en secret pour le compte du souverain, sur des dossiers qui doivent eux-mêmes rester dans l'ombre. Ce que possède Montgomery est susceptible de déstabiliser la monarchie, si cela devait être rendu public. La dernière fois que le pays a connu un chaos semblable, nous avons écopé d'une guerre civile qui a duré plus de dix ans, coûté des milliers de vies et déchiré d'innombrables familles. Je suis sûr que vous ne voudriez pas que cela recommence.

Il regardait Bridget droit dans les yeux ; au lieu de répondre, la jeune femme ouvrit la porte du petit salon.

— Par ici, Votre Grâce.

Il soupira et sortit dans le couloir.

Pip s'empressa de les suivre.

Bridget conduisit le duc jusqu'à la porte d'entrée et le regarda descendre le perron. Un noir d'encre régnait sur la ville – la nuit était sans lune. Le duc de Kyle la salua de la main et disparut dans l'obscurité. Bridget resta quelques instants dehors, à frissonner, pendant que Pip se livrait à ses petites affaires, puis elle rentra à l'intérieur, le chien sur ses talons.

Et elle retourna dans les cuisines.

Si quelques domestiques s'étaient retirés pour se coucher, la plupart étaient encore debout.

— Je sais que la nuit a été agitée, leur dit-elle, mais il nous reste à peine plus d'une heure avant le début de notre journée. Je propose que tout le monde rejoigne son lit pour tenter de dormir un peu.

Il était facile de deviner, d'après les attitudes et les murmures des uns et des autres, que sa suggestion ne rencontrait pas une franche adhésion ; cependant, c'était certainement la plus raisonnable.

Et, pour sa part, Bridget se sentait épuisée.

La jeune femme regagna donc sa chambre, referma sa porte, se débarrassa de son peignoir et se remit au lit, tirant les couvertures jusque sous son menton. Le feu s'était pratiquement éteint, comme c'était normal à pareille heure de la nuit, et la température de la pièce laissait à désirer – mais d'ordinaire, à cette heure-ci, Bridget dormait à poings fermés.

Pip sauta sur le lit, à hauteur de ses hanches, et tourna plusieurs fois sur lui-même avant de se coucher en boule.

Bridget remonta encore un peu plus les couvertures sur elle. Elle se demandait pourquoi elle n'avait pas accepté d'aider le duc de Kyle. Il œuvrait à l'évidence pour le bien commun, tandis que Montgomery n'agissait que pour son propre compte. Il était, comme toujours, du côté du diable. Dans ces conditions, pourquoi ne pas le trahir alors qu'elle en avait la possibilité ? Bridget repensait à la façon dont il l'avait touchée – et comment elle s'était sentie femme. Avait-elle bradé son honneur pour quelques baisers ?

Ou parce qu'il l'avait regardée comme une *personne*, et non une simple domestique, lorsqu'il lui avait conseillé de s'affranchir des règles ?

Comme pour faire écho à ses pensées confuses, Pip poussa un gros soupir.

Val consulta sa montre de gousset au moment d'entrer dans Hyde Park, le lendemain. L'intérieur du couvercle, en or, abritait une miniature osée, représentant Vénus faisant une fellation à Mars – à moins que ce ne fût Vulcain. Quel qu'il soit, le dieu semblait beaucoup apprécier les performances de la déesse.

Le cadran, lui, indiquait prosaïquement l'heure. Midi vingt-cinq. Ce qui voulait dire qu'il arrivait à temps pour rejoindre à cheval Rotten Row, la grande allée du parc où aimait parader la bonne société.

Il referma sa montre et la glissa dans la poche de son gilet, avant de faire pivoter son cheval en direction du sud. Bizarrement, sa montre en or lui avait rappelé Mme Crumb. En général, une femme tirée en sursaut de son lit se montrait en déshabillé, les cheveux décoiffés, les seins à moitié révélés par une chemise de nuit un peu trop lâche.

Pas sa gouvernante.

Mme Crumb était apparue avec un bonnet encore plus affreux que ses charlottes qu'elle portait la journée, et fermement assujetti sur son crâne. Peut-être était-elle chauve ? Cette idée intriguait Val. Il se demanda s'il avait déjà eu l'occasion d'apercevoir une mèche de ses cheveux, avant de parvenir à la conclusion que non.

Quant à son peignoir...

Val n'en avait encore jamais vu de si terne – blanc, imprimé de motifs grisâtres – ni de si ample. Il avait dû requérir des mètres et des mètres de tissu pour être confectionné, mais il cachait si bien le corps de la jeune femme que Val n'avait même pas pu discerner ses orteils.

S'il devait se charger de l'habiller – et pourquoi pas, après tout ? –, Val choisirait pour elle toute la gamme des rouges, depuis le rose jusqu'au cramoisi, en passant par l'écarlate. Ses yeux noirs de farouche abbesse ressortiraient bien davantage, avec des couleurs aussi flamboyantes et féminines. Le résultat serait, à n'en pas douter, magnifiquement sensuel.

Cette perspective en aurait sans doute étonné plus d'un. Il n'était pas facile d'imaginer Mme Crumb, si chaste et réservée, en créature irrésistible. Val lui-même avait du mal à y croire. Cependant, il était persuadé que, sous ses robes austères, la jeune femme cachait un feu intérieur.

— *Montgomery.*

L'interpellation venait de la droite, et s'il n'avait pas rêvé tout éveillé de sa gouvernante, Val ne se serait pas laissé ainsi surprendre.

En réalité, il n'était pas vraiment préparé à voir le duc de Wakefield le fusiller du regard, depuis une voiture découverte.

— Que diable faites-vous à Londres ? demanda Wakefield d'une voix peu amène.

Un couple de cavaliers se rapprocha d'eux, tandis qu'un autre attelage ralentissait.

Wakefield était grand, avec des traits aristocratiques, mais, maintenant que Val y songeait, il avait toujours ce regard un peu noir. La famille Wakefield était aussi ancienne que celle de Val, toutefois les similitudes s'arrêtaient là. De toute évidence, les obligations ducales de Wakefield lui avaient été martelées dès l'enfance et elles s'étaient profondément imprimées dans son esprit, car il était un pilier du Parlement, une figure de proue de la bonne société, un confident du roi et toutes ces autres choses assommantes. En vérité, Wakefield était parfaitement insipide, et Val n'avait aucune estime pour lui.

Une femme au physique ordinaire mais à l'expression intelligente et dotée de beaux yeux gris se tenait au côté du duc. À moins que Wakefield ait brusquement décidé de s'afficher avec une maîtresse, il ne pouvait s'agir que de la duchesse.

Ses yeux étaient *particulièrement* captivants.

Val sourit et inclina la tête, ignorant superbement le duc.

— Votre Grâce, je ne crois pas avoir eu le plaisir de vous être présenté ? Je suis Montgomery.

— Je sais, répondit-elle d'une jolie voix de contralto. Vous avez kidnappé ma belle-sœur, que j'aime beaucoup.

Val grimacha.

— Je reconnais que c'était très vilain de ma part.

— C'était *criminel* ! tonna Wakefield. Et vous m'aviez donné votre parole de gentleman de quitter l'Angleterre pour toujours.

Val écarquilla les yeux.

— Moi, j'ai dit ça ? C'est étrange, je ne m'en souviens pas.

— Il existe des usages, en pareilles circonstances, et...

— Au diable vos usages, le coupa Val.

Wakefield le prit de haut.

— Je peux vous traduire en justice, si vous préférez.

— Vraiment ? répliqua Val, qui contenait difficilement sa colère.

Wakefield partageait sa mauvaise humeur : il crispait les poings.

Val défit deux boutons de son gilet, au cas où il aurait besoin de sortir le poignard qu'il tenait caché contre son torse.

Il esquissa un sourire.

— Votre sœur est ravissante – et jeune mariée, si je ne m'abuse. Je devrais donc vous féliciter, mais j'ai cru comprendre que les noces avaient dû être un peu précipitées, en raison de l'incident dont parlait votre épouse. Le scandale est toujours désagréable, n'est-ce pas ? Il salit si facilement une réputation.

Wakefield poussa un rugissement presque animal. La duchesse posa la main sur l'avant-bras de son mari, pour l'obliger à se contenir. Une petite foule s'était agglutinée autour d'eux, à présent, attirée par la perspective d'un éclat. Val se demandait jusqu'où pousser l'affront pour obliger Wakefield à sortir de ses gonds. Quelques mots insultants de plus ? Un sourire appuyé à sa femme ?

Il glissa la main dans son gilet, pour palper le manche de son poignard.

Il avait toujours adoré flirter avec le danger.

Un bruit de sabots et de roues annonçait l'arrivée d'un nouvel attelage. La foule se mit à

murmurer.

Val tourna la tête.

Juste au moment où se profilait la voiture du roi.

Le souverain était assis à côté de la reine et regardait droit devant lui, le visage dénué de toute expression. Mais alors que l'attelage royal passait à leur hauteur, le monarque salua une première fois, ostensiblement, à l'intention de Wakefield. Puis il salua une deuxième fois.

Pour Val.

Et ce fut tout. L'attelage s'éloignait déjà.

Val se redressa de son propre salut avec la conviction qu'il venait de remporter une bataille décisive contre Wakefield et que celui-ci serait obligé de mettre fin aux hostilités.

Il retira sa main de son gilet et s'obligea à surmonter sa déception.

— Assis !

Le ton de Bridget était ferme. La scène se passait dans le jardin, un peu plus tard cet après-midi-là.

Debout à ses pieds, Pip, le regard en alerte, une oreille dressée, fixait tour à tour la jeune femme et le morceau de tarte qu'elle tenait entre ses doigts.

À tout hasard, il agita la queue.

Mais il ne s'assit pas.

Mehmed, un peu en retrait, gloussa.

— Apparemment, il ne connaît pas la signification du mot, dit-il.

Bridget soupira. À ce qu'elle avait cru comprendre, les chiens étaient rarement considérés comme des animaux de compagnie dans le pays d'où était originaire Mehmed. C'est pourquoi le jeune garçon s'intéressait de près au terrier, qui semblait le fasciner.

— Tu as raison, acquiesça Bridget. Il manque d'entraînement.

Moi aussi, ajouta-t-elle mentalement. Elle n'avait jamais eu de chien.

Elle s'éclaircit la voix et réessaya.

— Assis.

Au même instant – probablement par pur hasard – Pip posa son fondement sur le sol.

— Oh !

Bridget lâcha son morceau de tarte, que Pip s'empressa bien sûr de gober tandis que Mehmed criait de joie.

Ce qui eut pour effet de faire bondir l'animal sur ses pattes avec des aboiements excités.

Bridget avait peur que l'exercice n'ait servi à rien. Elle choisit de n'en rien dire à Mehmed, qui disait au chien quelques mots, sans doute de félicitations, dans sa langue maternelle. La jeune femme préféra pencher la tête en arrière pour offrir son visage aux rayons du soleil automnal. Il était très rare de profiter d'un temps à ce point clément sur Londres, aussi tard dans la saison, et encore plus rare que Bridget se trouve à l'extérieur pour en profiter. Mais, après sa nuit mouvementée, elle avait décidé qu'elle pouvait s'octroyer une demi-heure de repos. Les jardins de Hermes House comptaient plusieurs arbres plantés le long d'un mur de briques rouges, qui commençaient à se parer de couleurs flamboyantes. Le contraste n'en était que plus magnifique avec les haies composées d'arbustes à feuillage persistant, toujours vertes quelle que soit la période de l'année.

Bridget baissa la tête. Elle se demandait si l'inclination du duc pour le mépris des règles ne

finissait pas par déteindre sur elle.

La porte des cuisines s'ouvrit sur Alf.

Bridget fronça les sourcils. Que pouvait bien lui avoir encore demandé le duc ?

Le jeune messenger salua furtivement et disparut dans la ruelle.

Bridget lissa ses jupes.

— Viens. Retournons à notre travail.

Mehmed lui emboîta aussitôt le pas. Pip, en revanche, semblait moins pressé de quitter le jardin et ses jeux. Tous les trois pas, il essayait de tirer sur le pantalon de Mehmed.

— C'est un joli palais, dit celui-ci alors qu'ils se rapprochaient de la demeure. Quoique un peu froid.

Bridget ne put s'empêcher de sourire. Que dirait Mehmed quand l'hiver serait arrivé ?

— Habitais-tu une grande maison, dans ton pays ?

— Pas aussi grande que celle-ci, mais jolie quand même, répondit Mehmed. Avec une fontaine, dans le jardin, qui restait fraîche en plein cœur de l'été. Mon père est un marchand d'épices. Il est riche et il a deux épouses. Je suis son troisième fils. Et son préféré, ajouta-t-il avec un immense sourire.

Bridget s'immobilisa, interloquée par les propos du garçon. La vie était sans doute très différente chez les païens, mais tout de même pas assez pour que le fils d'un riche marchand, qui pouvait s'offrir deux épouses et une belle maison, en soit réduit à être domestique.

— Comment es-tu entré au service du duc, Mehmed ?

Le jeune homme perdit son sourire, et Bridget regretta d'avoir posé la question.

— Mon père s'était disputé avec le vizir, répondit-il finalement.

Voyant la confusion se peindre sur les traits de Bridget, il précisa :

— Le vizir est un homme très puissant. Un peu comme un roi, même s'il n'est pas vraiment le roi.

— Une sorte de Premier ministre ?

— C'est quoi, un Premier ministre ?

Bridget lui expliqua qui était sir Robert Walpole et quelles étaient ses attributions à la tête du gouvernement de Sa Majesté. Mehmed écoutait attentivement et comprenait très vite.

— Oui, c'est un peu ça, approuva-t-il. Une sorte de Premier ministre. Le vizir convoitait un certain cheval. Mon père l'ignorait et l'a acheté. Quand le vizir l'a appris, il s'est mis très en colère. Il voulait que mon père lui restitue le cheval. Mon père s'est incliné, bien sûr, et même en s'excusant, mais c'était trop tard : le mal était fait.

— Comment cela ?

— Les chevaux sont très importants, dans mon pays. Et celui que désirait le vizir était à la fois beau, fort et rapide. Mais il s'était montré très agressif dans les écuries de mon père. Il avait blessé un palefrenier et il s'était lui-même blessé, si bien que mon père avait été obligé de le châtrer. Le vizir fut encore plus furieux d'apprendre que l'étalon ne pourrait jamais s'accoupler et qu'il n'aurait pas de descendance.

— Que s'est-il passé, ensuite ? demanda Bridget, captivée par l'histoire.

Pip s'était éloigné et fouinait dans les bosquets. Bridget espérait qu'il n'irait pas déterrer quelque ordure.

Mehmed haussa les épaules.

— Le vizir a réclamé la loi du talion.

Bridget haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Mehmed soupira. Ses traits paraissaient soudain bien marqués pour son âge.

— Ça veut dire qu'il voulait la réciprocité. Mon père avait déjà des enfants. Mes frères aînés aussi. Mais moi ?

Il haussa encore les épaules, avant d'ajouter :

— J'étais comme le cheval. Je ne m'étais encore jamais accouplé. Donc, le vizir a décidé que je serais fait eunuque et vendu comme esclave, en remboursement de la faute de mon père.

— Mais... Mais... bégaya Bridget, stupéfaite par tant de cruauté – même si elle connaissait certains aristocrates anglais qui faisaient bien pire sur leurs terres. Et alors ? demanda-t-elle, le plus délicatement possible.

Mehmed retrouva le sourire.

— Le duc est venu rendre visite au vizir. Quand il m'a vu, il m'a tout de suite aimé. Il a offert au vizir de m'échanger contre un rubis gros comme ça (il écarta son pouce et son index de trois centimètres), à condition que je garde mes attributs virils. Le vizir a accepté, et j'ai suivi le duc !

Mehmed termina son histoire avec un sourire triomphant, avant de conclure un peu tristement :

— Mais ma mère me manque parfois.

— J'imagine, murmura Bridget, à qui Mam' avait beaucoup manqué lorsqu'elle avait débuté sa carrière de domestique.

Cette histoire jetait toutefois un éclairage tout différent sur le duc. Il avait sauvé Mehmed d'un terrible destin – à un prix extravagant. Un tel geste ne correspondait pas à la vision démoniaque que Bridget avait du personnage. Une question, cependant, demeurait en suspens : pourquoi le duc avait-il agi ainsi ? Par pure impulsion charitable, ou parce qu'il avait une idée précise en tête ?

Bridget s'éclaircit la voix.

— Et maintenant, tu aides le duc à se raser et à s'habiller. Est-ce que... euh... Est-ce que c'est tout ce que tu fais pour lui ?

— Non ! répliqua avec fierté Mehmed, et Bridget eut un haut-le-cœur.

Si Montgomery se servait de ce garçon si gentil et si intelligent comme d'un mignon, elle l'étranglerait de ses propres mains.

— J'apprends aussi au duc à écrire l'arabe, je lui joue du tambour et je chante. J'ai une jolie voix, précisa-t-il sans une ombre de modestie.

Bridget l'aurait embrassé.

— J'en suis sûre, dit-elle avec un sourire. Merci de m'avoir raconté ton histoire, Mehmed. À présent, tu ferais mieux d'aller voir si le duc n'a pas besoin de toi.

Cependant, ce n'était pas Mehmed que le duc désirait voir.

— Séraphine ! s'exclama-t-il quand elle pénétra dans sa chambre à coucher.

Et il agita un bras nu en guise de salut, parce que, *bien sûr*, il était dans son bain.

— Votre Grâce, répondit Bridget avec dignité.

Elle songea, un instant, à lui signaler qu'elle ne s'appelait pas Séraphine, avant de se raviser.

— Vous vouliez me voir ? ajouta-t-elle.

— En effet. Approchez donc une chaise et asseyez-vous.

Pip, qui avait suivi Bridget, se dressa sur ses pattes arrière pour s'appuyer sur le bord du tub et flairer l'eau. Le duc lui fit les gros yeux.

— Nous ne sommes pas encore assez intimes pour que tu te joignes à moi.

Et, d'un revers de main, il aspergea le museau du chien de gouttes d'eau.

Le terrier éternua et retomba sur ses quatre pattes. Puis il éternua encore, s'ébroua et, finalement, alla renifler sous le lit du duc.

Bridget prit une chaise, cependant elle préféra s'asseoir à bonne distance du tub.

Montgomery contemplant le plafond, mais ses lèvres esquissèrent un sourire amusé.

— Manqueriez-vous d'audace, madame Crumb ? Tss, tss.

Bridget s'éclaircit la voix. Elle était déterminée à ce que cette entrevue demeure strictement professionnelle, même si elle se retrouvait, une fois de plus, en présence de son employeur entièrement nu.

— De quoi souhaitez-vous m'entretenir, Votre Grâce ?

— Eh bien, commença-t-il, lançant ses deux bras en l'air avec des éclaboussures, puis répétant son geste comme s'il se livrait à quelque incantation magique connue de lui seul, j'aurais pu, par exemple, vouloir m'entretenir avec vous du mouvement des étoiles. Croyez-vous qu'elles se déplacent dans l'univers en faisant du bruit ? Une sorte de musique céleste, mais qui nous restera à jamais inaudible, quand bien même construirions-nous des télescopes toujours plus puissants ?

Il reposa les bras sur le bord du tub, avant de reprendre :

— L'hérétique italien prétendait que non, qu'il n'y a rien d'autre qu'un monde où le Soleil est le centre, et Newton semble lui avoir donné raison, malgré les objurgations du pape. Mais alors, si c'est vrai, expliquez-moi : Dieu serait-il mort ? Ou s'amuse-t-il au billard avec les planètes ?

Et, pointant son index sur Bridget, il ajouta :

— Expliquez-moi aussi, ma chère gouvernante, si Newton a raison, pourquoi notre planète ne s'est-elle pas encore écrasée sur le Soleil ?

Il y eut un silence.

Puis Bridget s'éclaircit encore la voix.

— C'est en raison de la rotation terrestre.

Le duc la regarda avec des yeux ronds.

— Qu'avez-vous dit ?

Bridget sentit le feu lui monter aux joues.

— Si j'ai bien suivi, vous parliez de Galilée et de sa théorie selon laquelle la Terre tourne autour du Soleil ? Ce qui lui a malheureusement valu d'être jeté en prison sur ordre du pape. Puis M. Newton a découvert la gravitation universelle, confirmant les hypothèses de Galilée. Et à la question de savoir pourquoi la Terre, à cause de cette même gravitation, ne vient pas s'écraser sur le Soleil, je vous réponds que c'est en raison de sa rotation, qui la maintient en mouvement autour du Soleil. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre des théories de M. Kepler.

Il croisa les bras en travers du tub pour y appuyer son menton et la regarder fixement. Elle avait réussi à captiver l'attention d'un duc – et tout nu, encore ! –, elle, Bridget Crumb. À la lumière des chandelles, les épaules du duc luisaient comme de l'albâtre et ses cheveux dorés bouclaient sur sa nuque.

— Vous êtes vraiment surprenante, dit-il. Quand avez-vous lu Kepler ?

— Voilà quelques années, j'étais domestique dans une maison de campagne dont la bibliothèque avait été négligée. La moisissure s'était mise dans certains livres et mon

employeuse voulait les brûler. Je les ai pris pour les lire avant qu'ils ne soient détruits. Ce n'était pas du vol, je les ai effectivement brûlés ensuite.

— Quoi d'autre ? murmura-t-il. Je veux dire, qu'avez-vous lu, à part Kepler ?

— Une histoire de l'Empire romain. Un livre sur les poissons et toutes les espèces aquatiques que l'on rencontre en Angleterre. Un livre de cuisine. Et aussi les tragédies de Shakespeare.

— Que voilà un éventail éclectique !

— Je n'avais rien d'autre à lire.

S'il se moquait d'elle, à présent, elle quitterait la pièce – et tant pis pour les conséquences.

— Et donc, vous les avez tous lus ? demanda-t-il comme s'il était fasciné.

— Oui.

— Chaque mot ?

— Oui.

— Oh, ma Séraphine, souffla-t-il.

Le plus étrange, c'est qu'il ne semblait pas du tout amusé.

Plutôt admiratif.

— Eh bien, reprit-il, se redressant dans le tub, il ne sera pas dit que vous resterez sans lecture, madame Crumb. À compter de ce jour, vous aurez libre accès à ma bibliothèque.

Bridget était médusée.

— Je...

Il sourit.

— Avez-vous examiné mes livres ? Consulté leurs titres ? Caressé les reliures ?

Bridget sentit de nouveau le feu lui monter aux joues, car la réponse était « oui » à toutes ces questions. La bibliothèque du duc comptait d'imposants volumes dont les tranches étaient dorées à l'or fin, et d'autres, de dimensions plus modestes, dont les caractères ressemblaient à de la dentelle. Certaines étagères étaient remplies d'ouvrages neufs, tandis que d'autres croulaient sous des grimoires si anciens qu'ils menaçaient de se réduire en poussière au moindre contact.

En un mot, cette bibliothèque était merveilleuse.

— Merci, Votre Grâce, dit-elle avec sincérité. C'est très gentil de votre part.

— Non, madame Crumb. Je suis beaucoup de choses, mais certainement pas quelqu'un de gentil.

Bridget doutait de pouvoir le contredire sur ce point.

— Merci quand même.

— De rien.

Il frappa dans ses mains, ce qui eut pour effet de faire surgir Pip de sous le lit, avec force aboiements, en même temps qu'il remuait sa queue au bout de laquelle s'était accroché un mouton de poussière.

— Tais-toi ! lui lança le duc.

Pip se tut et s'assit. Bridget n'en revenait pas.

— Et maintenant, enchaîna le duc, fixant à nouveau son regard sur Bridget, venons-en à la raison pour laquelle je vous ai convoquée, madame Crumb. Mes plans ont porté leurs fruits et mes ennemis sont vaincus. Le roi m'a salué en public. Comme promis, je lui ai restitué les lettres de son fils. Et pour fêter tout cela, j'ai décidé de donner un bal de la victoire, qui célébrera mon retour à Londres.

Bridget acquiesça. Un bal à la démesure du duc nécessiterait un bon mois de préparation. Sinon davantage.

Mais il ajouta, avec un grand sourire :  
— Et j'ai déjà fixé la date. Dans deux semaines.

## 6

*Le vieux roi finit par mourir et le roi sans cœur lui succéda. Le nouveau souverain décréta que son royaume était trop petit, aussi envahit-il les territoires de ses voisins, se lançant dans la bataille vêtu d'une armure tout en or. Et comme il n'avait pas de cœur, il combattait ses ennemis sans aucune pitié.*

Deux semaines plus tard, Val se posta quelques instants dans un recoin de sa salle de bal, pour savourer son succès. Toutes les personnes importantes à Londres étaient là – certaines contre leur gré, mais Val leur avait fait comprendre que leur absence pourrait se révéler lourde de conséquences. L'assistance était des plus éclectiques. Un vieux roué, qui chuchotait autrefois à l'oreille des rois et qui se mourait à présent, disait la rumeur, d'une atroce maladie, côtoyait la jeune épouse d'un membre du Parlement, réputée pour être plus intelligente que son mari. Elle descendait d'une très ancienne famille whig<sup>1</sup>. Son père et ses frères étaient également membres du Parlement. Un peu plus loin, un aristocrate français épiait les uns et les autres derrière un éventail peint. Il gagnait sa vie en vendant des secrets à son gouvernement, ainsi qu'à tous ceux qui étaient disposés à payer ses tarifs.

Val inspira un grand coup. Il s'enivrait de sa propre puissance. La salle de bal était inondée de centaines de roses blanches ou roses dont le parfum embaumait l'atmosphère. Des tentures dorées pendaient aux fenêtres et recouvraient les tables du buffet, disposées le long des murs. Ces mêmes couleurs se répétaient sur la livrée de la trentaine de laquais recrutés spécialement pour ce bal.

*Son bal.*

Un grand sourire aux lèvres, Val se mélangea à la foule accourue chez lui.

Il salua avec ironie le duc de Kyle, qui sirotait un verre de vin avec une expression de vigilance circonspecte.

Une expression qui, ce soir, se lisait chez nombre d'autres convives.

Val échangea quelques plaisanteries avec un membre de la famille royale, puis croisa le chemin de Léonard de Chartres, le duc de Dyemore. Dans sa jeunesse, le duc avait affiché une belle allure mais, aujourd'hui, il commençait à se voûter. Il portait une élégante perruque qui mettait ses traits en valeur.

Val s'inclina respectueusement devant Dyemore, un ancien ami de son père. Quand il se redressa, il vit que le duc lui souriait, révélant des dents jaunies par une consommation intensive de café.

— Montgomery ! s'exclama Dyemore, posant une main déformée par l'arthrose sur la manche de Val. Vous êtes encore plus bel homme qu'avant ! Et je suis ravi que vous ayez repris

votre place dans la bonne société. Vous êtes resté si longtemps absent de nos rivages.

— Merci, monsieur, répondit Val. J'ai voyagé à travers le monde, et je reviens pour découvrir que beaucoup de choses ont changé et que tout le monde a vieilli.

Le sourire de Dyemore ne s'altéra nullement, mais ses lèvres se crispèrent un peu, ce qui eut pour effet de creuser davantage les rides au coin de sa bouche.

— Avez-vous décidé d'assumer aussi votre place dans un autre domaine ? Je sais que votre père l'aurait souhaité.

Dyemore déplaça sa main de la manche de Val à son épaule. Ce geste fit légèrement remonter sa manche de chemise, révélant un minuscule tatouage sur l'intérieur de son poignet. Il représentait un dauphin.

— Vraiment ? Je pensais... que le club s'était dissous.

— Oh non, non ! s'esclaffa Dyemore. Ses activités sont encore plus nombreuses que du temps de votre père. Et nous pouvons compter sur beaucoup de membres. En revanche, nous manquons d'un successeur, pour le jour où je me déciderai à abandonner la direction.

Val croisa le regard de Dyemore – ses yeux étaient d'un beau vert. Il se rappelait avoir vu, il y avait bien longtemps de cela, ces mêmes yeux briller derrière un masque en forme de tête de loup. La succession dont il parlait était un enjeu de pouvoir. Un de plus. Et si Val se retrouvait à commander à des dizaines d'aristocrates, qu'il tiendrait sous son autorité, sa puissance serait décuplée...

Cette perspective suffisait à lui échauffer les sangs. Mais il s'obligea à afficher un sourire serein.

— Si les circonstances l'exigeaient, je saurais me montrer disponible, Votre Grâce.

Le sourire de Dyemore s'élargit.

— Dans ces conditions, nous devons avoir une petite discussion. Si vous me rendiez visite un de ces jours, à l'heure du thé ?

— J'y songerai, monsieur.

Val s'inclina de nouveau et poursuivit son chemin.

Quelques mètres plus loin, la vue de lady Ann Herrick, marchant au bras d'une inconnue, attira son attention. Lady Herrick était une riche veuve avec laquelle il avait eu une liaison au printemps précédent. Au sourire qu'elle lui décocha, il en déduisit qu'elle ne serait pas opposée à ce qu'ils remettent le couvert, mais Val s'y refusait. Son amie, en revanche, c'était une autre histoire. Une petite rousse avenante – enfin, probablement était-elle teinte au henné – qui ne donnait pas l'impression de sortir d'un couvent. Val arqua un sourcil à son intention, et le sourire de lady Herrick s'évanouit aussitôt, tandis que le visage de son amie s'éclairait en proportion exactement inverse.

Val se demanda quelle serait la réaction de Mme Crumb si elle le découvrait, demain matin, au lit avec la fausse rousse. Sa gouvernante s'efforcerait bien sûr de cacher sa désapprobation et son exaspération, ce qui ne la rendrait que plus charmante. Mais sans doute ne pourrait-elle pas s'empêcher de lâcher quelque commentaire plus ou moins acerbe. Val serait enchanté de se disputer avec elle, ne serait-ce que pour le plaisir de la voir rougir et, peut-être, perdre son sang-froid.

— Val !

C'était la voix d'Ève. Il se retourna, un sourire encore aux lèvres.

Sa sœur arrivait dans sa direction, son fiancé pendu à son bras.

— Val, comment as-tu réussi à opérer ce retour en force dans la bonne société londonienne ?

Plutôt que de lui répondre, Val la regarda avec horreur.

— Que portes-tu ?

Sa sœur baissa les yeux sur... enfin, sur ce qu'elle pensait être une robe. Le fait est qu'elle couvrait au moins sa nudité.

— C'est... commença Val avant de détourner la tête, car ses yeux ne pouvaient pas en supporter davantage. C'est *jaune*.

Makepeace semblait s'interroger.

— Nous avons le même teint, toi et moi, plaida Val, qui ne voulait pas croire que sa sœur ait entièrement perdu la raison.

Ou alors, elle était un témoignage vivant des ravages de l'amour.

— Les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, ajouta-t-il.

— Oui, je sais, acquiesça Ève, qui ne paraissait pas comprendre.

— Du bleu, décréta Val. Nous sommes toujours à notre avantage avec du bleu.

Et il écarta grands les bras, pour mieux montrer le costume bleu argenté qu'il portait.

— Tu vois ?

Makepeace fronça les sourcils.

— Mais vous êtes souvent en rose.

— Oui, oui, concéda Val avec un geste d'impatience. Toutes les couleurs me vont, en fait. Mais de grâce, Ève, du bleu, pas du jaune.

— Moi, je la trouve très belle, assura Makepeace, prouvant du même coup qu'il avait lui aussi perdu la tête. Et cette robe lui va à ravir.

— Merci, Asa, répondit Ève, mais j'ai plus important à discuter avec Val.

Celui-ci ouvrit la bouche pour protester, car très peu de choses étaient plus importantes qu'une toilette réussie. Cependant, sa sœur continua d'un trait :

— Comment as-tu réussi à rentrer dans les bonnes grâces du roi ?

Val sourit.

— Mais enfin, Ève, pourquoi n'aurais-je pas les faveurs de Sa Majesté ?

— Parce que tu es un menteur, un maître chanteur et sans doute pire encore.

Val ne s'attendait pas à cela. Il était habitué à ce qu'on le traite de tous les noms, mais pas sa sœur.

Non, jamais Ève.

— Chérie... commença-t-il.

— Tu ne peux pas continuer ainsi, à faire du mal à des gens que j'aime, le coupa Ève. Des gens qui sont mes amis.

— J'ai du mal à croire que tu sois cul et chemise avec Sa Majesté, dit-il avec un sourire appuyé.

Sa plaisanterie tomba à plat.

— Non, Val, répliqua-t-elle sévèrement. Non.

Lorsqu'ils étaient plus jeunes, elle se faufilait souvent tel un fantôme, s'efforçant de ne pas se faire remarquer, pour échapper aux sévices qui la guettaient. Val l'avait sauvée une fois, comme un prince charmant de conte de fées, mais c'était il y a bien longtemps et sans doute cela ne comptait-il plus.

Quoi qu'il en soit, Ève avait bien changé. Il s'en rendait compte, à présent. Elle n'était plus cette petite fille que tout effrayait et qui avait même peur de vivre. Peut-être devrait-il remercier

Makepeace de lui avoir donné cette nouvelle assurance. D'un autre côté, Makepeace était en train de rompre les derniers liens qui le reliaient à sa sœur...

Le laissant seul face au vaste monde, si glacial.

Val frissonna, malgré la chaleur étouffante qui régnait dans la salle de bal.

— Je t'aime, tu sais, murmura-t-elle. Mais tu dois absolument cesser tes agissements.

Là-dessus, elle prit le bras de Makepeace et s'éloigna.

Val cligna des yeux. La salle resplendissait de lumière et il était le roi de Londres. *Le roi.*

Cependant, toute vitalité l'avait déserté.

Où était passée sa diablesse de gouvernante ? C'était *son* travail, de veiller à son confort. Probablement arpentait-elle furtivement les couloirs, vêtue de noir comme à son habitude, en véritable abbesse qu'elle était. Elle ne manquerait pas de lui dire qu'elle avait mérité ce qui lui arrivait. Que sa sœur avait raison. Mais, ensuite, ses yeux noirs s'arrêteraient sur la bouche de Val, et il aurait une furieuse envie de retrousser ses jupes, pour s'assurer que ce qu'il y avait dessous était aussi ardent que son regard.

Alors qu'il se dirigeait vers la sortie pour partir à la recherche de sa gouvernante, se frayant un chemin avec la pointe de sa canne de marche, le visage d'une autre femme le fit changer d'avis.

Il venait de reconnaître l'une de ses proies. Une victime de ses vilénies.

Val changea de direction pour intercepter la femme. Elle était au bras d'un homme plus âgé, son père.

— Mademoiselle Royle, monsieur, les salua-t-il en s'inclinant.

Hippolyta Royle était la fille unique de sir George Royle, qui était parti autrefois faire fortune dans les Indes orientales. Il y avait si bien réussi que Mlle Royle disposait à présent d'une dot plus que confortable.

— Votre Grâce, répondit-elle sobrement.

Elle possédait un visage d'un bel ovale et le teint naturellement olivâtre, mais elle avait pâli en le voyant.

En vérité, Val était habitué à ce genre de réaction, chaque fois qu'il apparaissait par surprise. C'était sans doute le lot commun de tous les maîtres chanteurs.

Il prit la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres. Ses doigts tremblaient.

— Me ferez-vous le plaisir de m'accorder la prochaine danse, mademoiselle Royle ?

Elle aurait voulu refuser, c'était évident. Si évident que son père s'en aperçut.

— Ma chérie ?

Elle lui tapota la main.

— Ce n'est rien, père. Il fait simplement très chaud, ici.

— Si nous nous rapprochions des fenêtres ? suggéra son père.

— Oh, mais j'insiste pour un tour de la salle, déclara Val.

Il n'était pas question qu'il lâche aussi facilement sa proie. Il entendait, au contraire, parader avec elle devant tout le monde.

— *S'il vous plaît.*

Son père fronça les sourcils, comme s'il voulait élever une objection, mais elle reprit sa respiration et hocha la tête.

— Certainement, Votre Grâce.

— Merveilleux, se réjouit Val.

Et il tendit la main.

Mlle Royle plaça la sienne sur son bras et Val regarda autour de lui, pour voir qui les observait. Il fut désappointé, pour ne pas dire irrité, de constater que la seule personne dont il aurait souhaité la présence n'était pas dans la salle. C'était fort dommage que les gouvernantes ne fussent pas autorisées à fréquenter les bals de leurs employeurs.

Il escorta sa cavalière jusqu'à la piste de danse, où il se montra un danseur plus gracieux qu'elle. Bah, ce n'était pas grave. À l'avenir, elle pourrait recruter des professeurs pour s'améliorer.

Alors qu'il la reconduisait à son père, il lui chuchota à l'oreille :

— Je viendrai vous rendre visite la semaine prochaine.

Le bras de Mlle Royle tressaillit légèrement, mais son visage ne trahit rien de son émotion.

— Je vous demande pardon, Votre Grâce ?

— J'ai l'intention de vous faire la cour, l'informa gentiment Val.

Et il ajouta, pour que tout soit bien clair :

— Et de vous épouser.

Elle ravala sa salive.

— Oh, non.

Il sourit.

— Oh, si.

Elle s'immobilisa pour lui faire face.

— Je ne vous aime pas. Cela n'a-t-il donc pas d'importance pour vous ?

Val souriait toujours.

— Non. Pas pour les gens comme moi.

Bridget patrouillait dans les cuisines en effervescence de Hermes House, pour surveiller son armée de laquais et de servantes. Ce qui semblait relever du chaos au premier regard se révélait en fait un ballet parfaitement orchestré. Deux laquais la dépassèrent, chacun portant un plateau d'argent rempli de verres de vin, sans doute destinés aux gentlemen qui s'étaient assemblés dans la salle de jeu. Un rang de servantes remplissaient studieusement des plateaux de petits pâtés en gelée. Sur une autre table, trois laquais confectionnaient du punch dans un grand saladier en argent.

Bridget hocha la tête avec satisfaction. Elle était contente d'elle. Après deux semaines d'un travail acharné, pendant lesquelles elle avait très peu dormi, elle pouvait s'enorgueillir d'avoir organisé un bal réussi, dans des délais très courts et sans maîtresse de maison pour chapeauter l'événement. C'était fort dommage qu'il n'existât pas, dans les bibliothèques, une *Histoire des gouvernantes*, car pareil exploit aurait mérité d'y figurer.

La jeune femme était bien sûr épuisée, et elle avait besoin de sommeil. Sa chambre, où Pip devait tranquillement dormir sur son lit, lui manquait.

Cependant, ce n'était pas encore le moment de se reposer.

Elle devait s'assurer que le bal se terminerait de façon aussi grandiose qu'il avait commencé.

Bridget fit signe à Peg, l'une des servantes de Hermes House.

— Prépare du vin pour les musiciens, ainsi qu'un peu de pain et de viande froide, lui dit-elle, avant de se tourner vers deux laquais embauchés pour la soirée : Vous vous chargerez de leur porter cette collation, avec mes compliments pour leur très bonne musique.

— Bien, madame, répondit le plus âgé des deux.

— Ah, et, Peg...

— Oui, madame ?

— Mets un peu d'eau dans leur vin. Ils ont encore plusieurs morceaux à jouer.

Bridget se tournait déjà vers Mme Bram, sans attendre la réponse de Peg, quand un laquais déboula, la respiration haletante.

— Des gentlemen en sont venus aux coups dans le vestibule. Ils ont cassé un vase et il y a du sang par terre.

Il était tout pâle.

— Combien de morts ? ironisa Bob.

Le laquais écarquilla les yeux.

— Aucun !

— Alors, il ne nous reste plus qu'à nettoyer, conclut Bob. Ce sera le travail des servantes. Tandis que tu vas m'aider à séparer ces gentlemen, d'accord ?

Bridget accrocha le regard de Bob et lui notifia son approbation, avant de poursuivre son chemin vers Mme Bram.

La cuisinière, le visage rougi par l'effort, était penchée sur un plateau de petits-fours blancs sur lesquels elle dessinait, à la poche à douille, de minuscules roses.

— Vous pensez avoir assez à manger pour tout le monde ? lui demanda Bridget.

— Il y aura même des restes, répondit la cuisinière avec satisfaction. Mais très peu.

— Vous êtes décidément une excellente cuisinière, madame Bram, la félicita Bridget. Vous avez bien travaillé.

— Vous aussi, madame Crumb, vous aussi, répliqua la cuisinière.

Bridget partagea un sourire avec elle.

Puis une servante lui toucha l'épaule.

— Une lady demande à vous parler, madame.

Bridget se tourna vers la soubrette, embauchée elle aussi pour la soirée.

— Moi ? Elle m'a réclamée par mon nom ?

La soubrette hocha la tête.

— Elle a dit « Mme Crumb ».

— Merci, fit Bridget.

Et, après un salut pour Mme Bram, elle quitta les cuisines.

À première vue, le couloir – un peu trop mal éclairé – semblait rempli de domestiques courant dans un sens ou dans l'autre.

Mais une élégante silhouette en robe crème et or s'avança vers Bridget.

— Madame Crumb.

Bridget reconnut tout de suite Mlle Hippolyta Royle.

— Suivez-moi, lui dit-elle.

Elle entraîna Mlle Royle avec elle, s'efforçant de paraître aussi détendue que si elle aidait quelque invitée à rejoindre le boudoir. Au bout du couloir, au lieu de tourner à droite et de prendre l'escalier menant au premier étage, elle obliqua à gauche, dans un petit vestibule sur lequel donnaient plusieurs portes. Bridget se servit du trousseau de clés pendu à sa châtelaine pour en ouvrir une, puis elle jeta furtivement un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les épiait, avant de pousser Mlle Royle dans un débarras. Les murs étaient tapissés d'étagères garnies de provisions diverses – liqueurs, cornichons, vinaigre, herbes médicinales, cire, huile...

Une petite fenêtre, en haut de l'un des murs, était fermée par un volet intérieur. Bridget l'ouvrit pour laisser passer la lumière des lanternes de la rue, avant de se tourner vers son interlocutrice.

— Pourquoi désiriez-vous me voir, milady ?

Mlle Royle ferma brièvement les yeux et prit une grande inspiration, comme pour se donner du courage. Elle avait un beau visage à l'ovale parfait et ses cheveux, acajou foncé, étaient coiffés en boucles savantes tirées vers l'arrière.

Quand elle rouvrit les yeux, son regard semblait désespéré.

— Oh, madame Crumb, il m'a annoncé ce soir qu'il comptait me courtiser et m'épouser.

Bridget ne songea pas à mettre sa parole en doute. Elle devina aussitôt que Mlle Royle devait être la mystérieuse fiancée dont le duc avait parlé. Simplement, Bridget ne se serait jamais doutée qu'il s'agissait de quelqu'un qu'elle connaissait. La jeune femme sentit la colère monter dans ses veines et cette réaction la surprit. Sans doute était-elle trop épuisée par le manque de sommeil de ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle n'aurait pas dû l'affecter à ce point.

Les aristocrates passaient leur temps à se marier entre eux, et rarement par affection. Bien sûr, le duc était capable de contraindre Mlle Royle – un des plus beaux partis d'Angleterre – à l'épouser. Ce n'était pas parce qu'il avait sauvé Mehmed de l'esclavage, qu'il avait aidé Bridget à porter secours à Pip et qu'il lui avait offert l'usage de sa bibliothèque, qu'il était brusquement devenu un autre homme.

Il resterait toujours vaniteux, égoïste et démoniaque.

Et Bridget n'avait pas à envisager d'autres considérations. Encore moins à s'émouvoir.

Ses propres sentiments n'entraient pas en ligne de compte.

Elle carra les épaules et s'obligea à ne pas laisser son esprit battre la campagne.

— Je crois deviner que la proposition de Sa Grâce ne vous agréée pas ?

— Non, en effet, confirma Mlle Royle.

Bridget hocha la tête. Elle pouvait comprendre. Le duc était une personnalité pour le moins versatile, et son immense fortune ne suffisait pas à contrebalancer ses défauts de caractère. Pas plus que sa beauté physique ou les richesses de sa bibliothèque – que Bridget n'avait pas encore eu le temps d'explorer plus en détail. Ou même le charme de sa conversation.

De toute façon, cette histoire de mariage contraint ne concernait pas Bridget. Ce n'était pas elle que le duc avait choisie.

Mlle Royle lui étreignit les mains.

— Vous devez absolument trouver la miniature, madame Crumb. C'est *vital*. Je ne peux pas épouser le duc de Montgomery. La simple idée de devoir partager le lit d'un homme aussi méprisable...

Elle ferma les yeux et ravala sa salive à grand-peine.

Bridget lui étreignit à son tour les mains. Quoique Mlle Royle fût très riche et d'une condition sociale bien supérieure à la sienne, Bridget ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la compassion pour elle.

— Je ferai de mon mieux, milady, promit-elle.

Elle hésita, n'étant pas certaine que confier à son interlocutrice qu'elle avait détenu la miniature pendant quelques minutes la reconforterait – le contraire était plus probable.

— Vous savez, il n'est pas si terrible qu'il en a l'air, ajouta-t-elle à la place.

Mlle Royle fronça les sourcils et retira ses mains.

— Que voulez-vous dire ?

Bridget se reprochait d'avoir parlé impulsivement.

— Je crois surtout qu'il aime choquer les gens. Si vous vous entretenez avec lui d'un sujet qui l'intéresse vraiment...

Elle n'osa pas terminer sa phrase, car Mlle Royle la regardait bizarrement.

Bien sûr. Que pouvait savoir une gouvernante de la conversation d'un duc ?

Bridget croisa les mains devant elle.

— Je crois que je ferais mieux de retourner à mon travail, et vous au bal, milady. Mais soyez assurée que je pense à votre miniature.

— Merci, répondit Mlle Royle, inspirant un grand coup. Vous êtes mon seul espoir, madame Crumb. J'ai l'impression d'être pourchassée par un prédateur.

Risquant un sourire qui n'était guère convaincant, elle conclut :

— Et je n'ai pas très envie de lui servir de repas.

Bridget lui retourna son sourire et ouvrit la porte. Aussitôt que Mlle Royle se fut éloignée dans le couloir, elle referma le volet de la fenêtre et verrouilla la porte derrière elle, avant de repartir.

De retour dans le couloir de service, la jeune femme observa quelques instants le ballet des domestiques et prit une décision. Elle s'engagea dans un autre corridor, obliqua deux fois et pénétra dans un petit vestibule de service, accolé à la salle de bal. Là, elle ouvrit une petite porte et déboucha dans un recoin obscur. Les musiciens étaient juste à sa droite. Un assemblage de statues et de vases cachait la porte aux yeux des invités.

La salle de bal était une étuve – la chaleur dégagée par les innombrables chandelles se mêlait à celle des invités pressés les uns contre les autres. Du reste, personne ne se déplaçait rapidement en raison de l'affluence, aussi Bridget n'eut-elle aucun mal à le repérer, malgré les centaines d'invités présents.

Le duc de Montgomery était toujours au centre de l'attention, quelles que soient les circonstances.

Il se tenait au milieu d'un groupe de gentlemen et un aristocrate à la perruque alambiquée lui parlait, mais le duc gardait les yeux rivés sur la salle. Montgomery portait un costume bleu pâle, spécialement confectionné pour l'occasion – Bridget le savait pour avoir entendu le pauvre tailleur se faire réprimander, durant les deux semaines écoulées, sous prétexte qu'il ne travaillait pas assez vite. Le résultat était cependant magnifique, avec des broderies d'argent aux poignets, sur les poches et aux revers de la veste. Ses cheveux blonds étaient tirés en arrière et noués avec un ruban noir, et il arborait une canne de marche à pommeau d'or dans la main gauche.

C'était l'homme qui avait fait chanter le roi en personne. Il avait aussi fait chanter la mère de Bridget, et il pouvait recommencer à l'avenir. Et c'était lui qui faisait chanter Mlle Royle, pour la contraindre au mariage.

Bridget était donc bien placée pour savoir qu'il était diablement dangereux.

Et pourtant...

Comme s'il avait deviné ses pensées, le duc tourna la tête dans sa direction, et leurs regards s'accrochèrent.

Bridget aurait dû s'éclipser avant qu'il ne puisse la voir. Mais puisque c'était trop tard, elle releva fièrement le menton et lui retourna son regard, comme si elle était son égale.

Sans même prendre la peine de saluer le gentleman qui continuait de lui parler, Montgomery pivota et marcha dans sa direction à travers la salle bondée. Tous les invités s'écartèrent sur son

passage. On aurait dit un navire fendant les vagues.

Rien ne pouvait arrêter le duc de Montgomery.

Arrivé à la hauteur de Bridget, il lui prit la main et dit simplement :

— Venez.

Val se frayait un chemin au milieu de ses invités avec la sensation qu'une pulsion purement animale l'animait. Il entraîna sa gouvernante dans son sillage et quand, d'aventure, quelqu'un lui jetait un drôle de regard, il se contentait de retourner ce regard, les dents serrées, sans proférer un mot. Au passage, il attrapa un verre de vin – son quatrième de la soirée – sur le plateau d'un laquais, puis il gagna une porte-fenêtre qui donnait sur un balcon.

Il lâcha la main de sa gouvernante le temps d'écarter les tentures, d'ouvrir un battant et de la pousser à l'extérieur, avant de refermer la porte-fenêtre derrière eux.

Il était trop tard dans la saison et la nuit était trop fraîche pour laisser les portes-fenêtres ouvertes durant le bal. Ils en avaient décidé ainsi – ou, plus exactement, Bridget l'avait décidé toute seule. Montgomery, lui, était trop obnubilé par les lenteurs de son tailleur.

Quoi qu'il en soit, le résultat était que le balcon était désert.

— Il fait un peu frais dehors, Votre Grâce, dit-elle.

— Pas avec la chaleur qui vient des portes-fenêtres, répliqua-t-il – ce qui n'était pas complètement faux. Regardez !

Il l'invita à se tourner vers le jardin.

— Oh ! murmura Bridget. C'est la pleine lune.

— Oui.

Val s'adossa au mur de pierre de sa demeure pour mieux contempler le ciel. La lune paraissait suspendue au-dessus des toits de Londres.

Il but une gorgée de vin.

— J'ai connu autrefois une petite fille qui aimait envoyer ses souhaits à la lune, dit-il.

— Et que souhaitait-elle ? demanda Mme Crumb.

Elle avait une très jolie voix, songea tout à coup Val – peut-être parce que la pénombre la rendait plus présente. À la fois féminine et grave. Une voix idéale pour chuchoter des secrets. Mais aussi pour consoler ou donner l'absolution.

Il haussa les épaules.

— Je ne me souviens plus. Des trucs de gamine, j'imagine. Je l'emmenais en haut de la tour d'Ainsdale Castle, tard le soir, et nous regardions ensemble la lune se lever. La tour était vraiment très haute, mais elle n'avait pas peur. Parfois, je volais un pâté dans les cuisines, et nous pique-niquions là-haut. J'apportais une couverture, également, pour nous éviter d'avoir à nous asseoir sur les pierres froides.

Mme Crumb esquissa un mouvement avorté, comme si elle avait voulu se tourner vers lui puis s'était ravisée.

Val posa par terre son verre vide.

— Un jour, je lui ai raconté qu'un lapin habitait sur la lune, et elle m'a cru. Elle croyait tout ce que je lui disais.

— Un lapin ? Où ça ?

— Là. Je vais vous montrer.

Val s'écarta du mur et attira la jeune femme contre lui, calant son menton sur son épaule. Il

s'émerveilla de sa chaleur.

— Vous voyez ? dit-il, lui prenant la main droite pour tracer les contours de la lune. Ici les deux longues oreilles, là, la queue, et les pattes...

— Oui, je vois, murmura-t-elle.

— Je lui avais raconté que le lapin avait un pelage mauve et qu'il se nourrissait des trèfles roses qui poussaient sur la lune. Elle me regardait avec ses grands yeux, mais elle était pendue à mes lèvres.

Il sentait qu'elle tremblait légèrement. Avait-elle peur de lui ?

— Et vous, vous me croyez ? chuchota-t-il à son oreille.

Elle était gouvernante, et les gouvernantes n'avaient pas leur place dans un monde de rois, de ducs et de petites filles de l'aristocratie qui rêvaient de lapins sur la lune.

Mais son silence la rendait énigmatique.

Ils demeurèrent un moment dans la même position, à respirer à l'unisson sous la lune qui brillait au-dessus de leurs têtes.

Pour finir, elle demanda :

— Qu'est devenue la petite fille ?

Val s'écarta de sa gouvernante.

— Elle a grandi et me considère maintenant comme un menteur.

Il se passa la main sur le visage, puis il rouvrit la porte-fenêtre et rentra dans la salle de bal sans un regard en arrière.

La chaleur y était toujours étouffante. Les voix produisaient une cacophonie générale. Et les odeurs mêlées – de sueur, de suif, de parfums – donnaient presque la nausée.

Cal, ce diable de valet, émergea de la foule, un verre à la main.

— Du vin, Votre Grâce ?

Val prit le verre et le vida d'un trait.

— File hors de ma vue.

Bizarrement, sa réaction fit sourire Cal.

Val décrocha sa canne de marche pendue à sa ceinture, puis il redressa le menton et sourit. Il était le duc de Montgomery. Il avait réussi à faire chanter le roi. Et, à présent, il s'appêtait à se marier grâce à un autre chantage.

Personne ne l'aimait.

Mais sa vie lui plaisait.

<sup>1</sup>. Parti fondé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, lointain ancêtre du parti libéral. (N.d.T.)

## 7

*Il suffit bientôt au roi sans cœur d'apparaître dans sa rutilante armure pour que ses adversaires potentiels s'enfuient ou déposent les armes à ses pieds. Il n'avait même plus à combattre.*

*Pire encore : personne ne se risquait jamais à le contredire.*

Pourquoi les gentlemen réglaien-ils toujours leurs comptes dans des recoins obscurs ? Bridget n'était certainement pas la première gouvernante à se poser cette question. Mais elle n'avait pas davantage la réponse. Le lendemain du bal, dans l'après-midi, des soubrettes étaient venues la prévenir qu'elles avaient trouvé l'un des petits salons sens dessus dessous après qu'une bagarre s'y fut visiblement déroulée. Bridget chargea Alice et une autre soubrette de tout remettre en ordre, puis elle se dirigea vers la salle de bal pour s'assurer que le ménage avançait. Pip trottinait à son côté.

Bridget – comme tout le reste du personnel – avait à peine dormi quatre heures avant de se remettre au travail, ce matin. La voiture emportant les derniers invités s'était ébranlée juste au moment où les premiers rayons de soleil caressaient les toits londoniens.

La jeune femme surveillait Bob, perché en haut d'une grande échelle pour décrocher une tenture décorative, quand Mehmed fit irruption dans la salle de bal.

— Madame Crumb, j'ai besoin de votre aide.

L'échelle tanguait dangereusement. Bill s'efforçait de la maintenir droite en marmonnant des jurons.

— Une seconde, Mehmed.

— J'ai peur que ça ne puisse pas attendre. Il s'agit du duc.

Bridget jeta un rapide coup d'œil au jeune garçon. Il semblait désespéré.

Elle fit signe à un autre valet.

— John, veuillez tenir cette échelle pour aider Bill.

— Oui, madame.

Puis elle entraîna Mehmed à l'écart.

— Que se passe-t-il, avec le duc ?

— Je l'ignore, dit Mehmed d'une voix morne. Il ne répond pas quand on frappe à sa porte.

— Où est M. Attwell ?

— C'est bien le problème. Je n'en sais rien.

— Ne peux-tu pas pénétrer dans la chambre de Sa Grâce depuis son dressing ?

— La porte communicante est verrouillée de l'intérieur.

Bridget se retint de soupirer. Elle sentait une migraine pointer.

— Mehmed, les Anglais aiment parfois boire plus que de raison et, le lendemain, ils restent au lit plusieurs heures d'affilée. Tu n'as pas à t'inquiéter. En dehors d'une solide gueule de bois, Sa Grâce ne risque pas grand-chose.

Elle voulut retourner à son travail, mais Mehmed la tira doucement par la manche.

— S'il vous plaît, implora-t-il, des larmes dans les yeux. J'ai entendu un drôle de grognement, dans la chambre. Je suis sûr que le duc ne va pas bien. Il faut l'aider !

Le duc était malade d'avoir trop bu ou de s'être vautré dans l'orgie. C'était aussi simple que cela. Bridget et les autres domestiques s'en doutaient depuis ce matin.

Et cependant...

S'il était *vraiment* malade ?

En vérité, il risquait surtout de se moquer d'elle. Si elle ouvrait la porte pour le découvrir au lit avec deux ou trois femmes, les tétons à l'air, il ne manquerait pas de l'appeler « Séraphine » d'un ton moqueur, tout en exhibant sa glorieuse nudité.

Bridget n'en monta pas moins à l'étage, Mehmed sur ses talons, Pip courant devant. Puis elle remonta le couloir à grands pas, sa châtelaine cliquetant à sa ceinture, jusqu'à la porte du duc.

Elle cogna sèchement au battant.

— Votre Grâce ?

Pas de réponse.

Elle colla son oreille contre le bois et écouta. Tout était silencieux. Puis elle crut déceler une sorte de râle étouffé.

Bridget se redressa et contempla la porte d'un air interloqué.

— Que se passe-t-il ? murmura Mehmed.

— J'aimerais bien le savoir.

Elle tritura sa châtelaine pour trouver la bonne clé, qu'elle inséra dans la serrure afin d'ouvrir la porte.

La chambre empestait une odeur âcre. Tout était noir, les rideaux étant tirés. Le feu était éteint. À en juger par la cuvette, le duc avait vomi – et pas qu'une fois.

Bridget s'approcha précautionneusement du lit.

— Ouvre les rideaux, s'il te plaît, Mehmed.

Le jeune garçon s'exécuta aussitôt et un rayon de soleil frappa le lit.

— Dieu du ciel ! s'exclama Bridget.

Le duc était recroquevillé en travers du lit, ses pieds dépassant du matelas. Il portait encore son pantalon de soirée et une chemise souillée de vomi s'accrochait à ses épaules. Ses cheveux luisaient de sueur et collaient sur sa figure et sa nuque. Son visage était gris, ses yeux clos, ses paupières enflées. Ses lèvres entrouvertes étaient toutes desséchées et Bridget crut un instant – un terrible instant – qu'il était mort.

Puis elle vit sa poitrine, trempée de sueur, se soulever.

— Mehmed ! ne put-elle s'empêcher de crier – c'était plus fort qu'elle : elle paniquait. Va vite chercher un médecin !

— Non !

Le duc lui saisit la main avec une force étonnante – sans doute la force des agonisants.

— Ne prévenez personne. Vous m'entendez, Séraphine ? *Personne !*

— Mais vous êtes souffrant.

Il ouvrit les paupières, et elle sursauta d'horreur. Les vaisseaux sanguins de ses yeux avaient éclaté, donnant l'impression qu'il saignait.

— On m’a empoisonné.

Il toussa et se mit à hoqueter. Bridget devina qu’il n’avait pas la force de se lever.

— Mehmed, apporte la cuvette.

Elle lui empoigna les épaules pour qu’il puisse se pencher au-dessus de la cuvette que tenait Mehmed. Cependant, il ne rendit qu’une horrible bile verdâtre. Quand il eut terminé, il se rallongea sur le dos et ferma les yeux, la respiration pantelante.

— Écoutez-moi, Séraphine. Mes ennemis m’ont empoisonné. Je n’ai plus confiance en personne. Ne laissez personne approcher. Je ne veux voir que vous et Mehmed.

Bridget secoua la tête.

— Si vous avez été empoisonné, raison de plus pour quérir un médecin.

Elle croisa le regard de Mehmed. Le jeune garçon était pâle et semblait terrifié, mais elle n’avait sans doute pas meilleure mine.

— Nous ne suffirons pas à vous soigner, ajouta-t-elle. Vous allez mourir, Votre Grâce.

— Val.

Bridget cligna des yeux. Commença-t-il déjà à délirer ?

— Pardon ?

Il rouvrit les yeux, toujours injectés de sang, et sourit. Mais, avec ses lèvres craquelées, ce n’était qu’une triste parodie de son habituel sourire ravageur.

— Si je dois mourir, j’aimerais que la dernière personne à s’occuper de moi m’appelle par mon prénom. Appelez-moi Val.

Bridget lança les mains en l’air.

— Vous êtes fou !

— Oui, acquiesça-t-il, refermant les yeux. Pas assez toutefois, pour permettre à mes assassins de pénétrer dans ma chambre. Donnez-moi votre parole, Séraphine.

— Dieu du ciel.

Il rouvrit encore les yeux.

— Jurez-le-moi sur votre châtelaine, Séraphine.

— Bon, très bien, je vous jure que je ne laisserai personne entrer, à part Mehmed.

Il hocha la tête, satisfait, puis tourna son regard vers le jeune garçon et lui dit quelques mots dans sa langue natale. Mehmed répondit avec des larmes dans les yeux.

— Parfait, murmura le duc, refermant à nouveau les paupières. Je m’excuse, pour la...

Bridget attendit la suite, mais il ne sortit plus rien de ses lèvres, sinon un ronflement un peu inquiétant.

Elle se redressa. La panique la reprenait. Le duc paraissait si vulnérable. Et il avait remis son sort entre les mains de sa gouvernante et d’un gamin.

S’il mourait, elle risquait d’être accusée du meurtre d’un duc. Et d’encourir la pendaison.

*Non.*

Mieux valait ne pas penser à cela.

Bridget se releva et lissa ses jupes. Puis elle remonta les couvertures sur le duc. Pip sauta sur le lit et se roula en boule au côté du malade. Sa maîtresse songea à le chasser – elle n’était pas sûre que le duc apprécierait sa présence –, cependant Pip pouvait contribuer à le réchauffer.

— Mehmed, descends aux cuisines chercher un broc d’eau chaude et des linges propres. Si quelqu’un te pose des questions, tu diras que c’est simplement pour raser Sa Grâce. Il n’est pas question que nous dévoilions son état. À *personne*, m’entends-tu ?

Le jeune garçon hocha vigoureusement la tête et courut vers la porte.

Bridget alla la refermer derrière lui.

Puis elle s'occupa de ranimer le feu. Heureusement, quelques braises rougeoyaient encore sous les cendres. Et un pot, sur le manteau, contenait des petits rouleaux de papier destinés à servir d'allume-feu. Bridget en prit deux, qu'elle enflamma aux braises. Aussitôt qu'ils brûlèrent, elle rajouta quelques morceaux de charbon. Le feu redémarra promptement et la température dans la chambre commença à remonter.

La jeune femme se redressa et regarda autour d'elle.

Une totale pagaille régnait dans la pièce, mais Bridget pouvait reconstituer ce qui s'était passé au petit matin. Le duc avait dû gagner sa chambre en sentant les premiers symptômes de son empoisonnement. Il s'était débarrassé de sa veste et de son gilet, les jetant sans façon sur le plancher. Ici, il avait vomi une première fois, violemment, avant de pouvoir atteindre la cuvette. À cet autre endroit, il avait trébuché, renversé une chaise et vomi encore. Une chaussure gisait près de la cheminée, la seconde demeurait invisible. Un pichet renversé et une flaque sur le tapis témoignaient soit d'une grande soif, soit d'une tentative maladroite pour se laver.

Il avait dû atrocement souffrir. Et cependant, il n'avait pas une seule fois appelé à l'aide.

— *Je n'ai plus confiance en personne.*

Bridget tourna son regard vers le lit, où le duc dormait toujours.

Si Mehmed n'était pas venu la chercher, et si elle n'avait pas ouvert la porte avec sa clé, il aurait continué de souffrir en silence et peut-être même serait-il mort tout seul, sans personne à son chevet.

Bridget n'avait jamais connu quelqu'un d'aussi solitaire.

La jeune femme se secoua. Elle décida d'entrouvrir les fenêtres. L'air frais était déconseillé aux malades, mais la puanteur de la pièce avait grand besoin d'être balayée. Puis elle entreprit de remettre le mobilier d'aplomb.

Des coups discrets à la porte l'informèrent du retour de Mehmed.

À eux deux, ils déshabillèrent le duc et s'efforcèrent de le laver du mieux possible.

Évidemment, il aurait été trop beau d'espérer qu'il reste inconscient quelques minutes supplémentaires. Au contraire, il eut la mauvaise idée de se réveiller au pire moment, quand Bridget pressait un linge humide sur son bas-ventre.

— Oh, Séraphine, murmura-t-il. Me feriez-vous des avances ?

— Je nettoie la sueur et le vomi sur votre corps, répliqua-t-elle un peu sèchement. Rien de plus.

— Vous êtes sûre ?

Elle crut voir ses lèvres esquisser son sourire habituel.

— Oui. Et le moment est très mal choisi pour flirter, Votre Grâce.

— Il n'y a jamais de mauvais moments pour flirter, répliqua-t-il. Surtout quand vous me tenez la queue.

— C'est Mehmed.

— Dommage. Même s'il a les mains très douces.

— Hmpf.

— Aurais-je offensé votre délicate sensibilité ?

Il voulut s'esclaffer, au lieu de quoi il se mit à tousser, sans paraître pouvoir s'arrêter.

Bridget lâcha son linge et l'aida à s'asseoir dans le lit.

— Un peu d'eau, s'il vous plaît, réussit-il à articuler.

Elle saisit le verre posé sur la table de nuit, avant de se raviser. Le verre était déjà là, à moitié

vide, lorsqu'elle était entrée dans la chambre.

Elle se tourna vers Mehmed.

— Reste-t-il de l'eau dans le broc que tu as apporté ?

— Oui, un peu, répondit Mehmed, et il s'empressa d'aller chercher le broc.

— Brave garçon, murmura le duc, les paupières à demi closes.

Mehmed revenait avec le broc.

— Approche-le de ses lèvres, dit Bridget.

Le duc avala – lentement – deux gorgées. Bridget eut à peine le temps de récupérer le broc que, se penchant vers elle, il rendit sur ses jupes l'eau qu'il venait d'ingurgiter.

— Désolé, dit-il, avant d'être pris de convulsions.

— *Vas-tu enfin te servir correctement de ta main droite, comme n'importe quel garçon de ton âge ?* demanda le duc masqué.

*Val essaya encore une fois, mais sa main le faisait souffrir et il n'arrivait pas à tenir la plume. Alors, le duc masqué s'empara de Pretty et lui tordit le cou.*

— *Voilà ce qui arrive lorsqu'on me désobéit, dit le duc masqué.*

*Val avait cinq ans.*

— ... du bouillon, ce n'est que du bouillon de viande, disait la voix de Séraphine. Buvez donc. S'il vous plaît, Votre Grâce ! Buvez !

— Si je dois mourir, appelez-moi Val, répliqua-t-il.

Ou du moins crut-il répliquer, car la voix de Séraphine se perdit bientôt dans un murmure inaudible.

— *Il n'y a que les paysans et les anormaux pour se servir de leur main gauche, assurait le duc masqué.*

*Val s'efforçait de tenir sa plume, mais elle dérapait sur le papier, dessinant d'étranges motifs. Cette fois, le duc masqué s'en prit à Marmelade. Val se mit à sangloter. Mais le duc masqué brisa pareillement le cou de Marmelade.*

— *Voilà ce qui arrive lorsqu'on me désobéit, dit le duc masqué.*

*Val avait sept ans.*

— C'est votre sœur, plaidait Séraphine. Vous ne rangez quand même pas votre sœur au nombre de vos ennemis ?

Elle avait la voix rauque, comme si elle insistait depuis plusieurs jours. Et, du reste, c'était peut-être le cas.

— Personne, dit-il. Absolument personne.

Pas même Ève, la si douce et gentille Ève, qui désormais le détestait.

Il ouvrit les yeux et crut d'abord être devenu aveugle. Puis, tournant la tête, il se rendit compte que c'était la nuit. Un feu brûlait dans la cheminée. Les flammes étaient si hautes qu'elles venaient presque lécher le manteau.

— Je suis en route pour l'enfer.

Les flammes grandirent encore et se portèrent dans sa direction. Il prit feu à son tour.

— *Tu finiras par apprendre, dussé-je massacrer tout ce que tu aimes, dit le duc masqué.*

*Val s'appliqua du mieux possible avec sa plume, mais il ne put empêcher qu'une tache d'encre macule sa feuille. Le duc masqué attrapa Opale et lui brisa le cou. Comme les autres.*

— *Voilà ce qui arrive lorsqu'on me désobéit, dit le duc masqué.*

*Val avait neuf ans.*

— Ne mourez pas. Ne mourez pas, je vous en supplie.

La voix n'était pas plus forte qu'un murmure, et cependant parfaitement audible dans le silence de la pièce.

Soit il rêvait, soit il était déjà mort. Car il ne voyait pas qui pourrait prier ainsi pour lui. Pas même Séraphine l'ardente. Ce serait un trop grand sacrilège. Il essaya de sourire à cette idée, mais aucun muscle de ses joues ne bougea.

C'était donc que la mort approchait enfin.

Il l'aurait volontiers accueillie, s'il n'avait pas...

*Les bottes du duc masqué résonnaient dans le couloir. Val continua de transcrire sa leçon – de la main droite, d'une écriture irréprochable et en latin. Les pas s'interrompirent. Val reposa sa plume et souffla sur sa feuille de papier pour en sécher l'encre, comme l'exigeait le duc masqué. Puis il releva les yeux. Le petit cadavre à la fourrure rayée pendait mollement au bout d'un crochet, sur le mur. Cette fois, c'était Tigre.*

*Il sourit au duc masqué.*

— *Au diable vos ordres, père.*

*Val avait onze ans.*

La Taverne du Pendu n'était pas aussi avenante que le Lièvre blanc, mais l'informateur de Hugh n'était pas non plus un jeune garçon de l'âge d'Alf.

Encore qu'Alf n'était ni aussi jeune, ni aussi innocent que Hugh l'avait d'abord pensé.

Hugh s'était assis dans un recoin de la salle, dos au mur, pour éviter toute mauvaise surprise. L'établissement ne comptait que quelques clients à cette heure de la journée – il n'était pas encore cinq heures de l'après-midi. Quatre soldats jouaient aux cartes près de la cheminée, tandis qu'un buveur solitaire était penché sur son verre de gin. Un homme vêtu de haillons somnolait sur un banc. Peut-être un habitué, ou alors un mendiant que la patronne, par pitié, avait laissé entrer au chaud pour dormir un peu.

Cette dernière était assise à son comptoir, en l'occurrence une simple planche posée sur deux tréteaux, ses marchandises rangées derrière elle sur une étagère. Elle était présentement occupée à se chercher des poux dans la tête, qu'elle écrasait ensuite entre ses ongles.

Hugh but une gorgée de bière – un breuvage à peu près sans goût, sans doute coupé d'eau – et appuya sa nuque contre le mur, observant la salle sous les rebords de son tricorne.

Puis il bâilla à s'en décrocher les mâchoires. Peter avait encore fait des cauchemars, cette nuit, et il s'était réveillé en larmes, appelant sa défunte mère. À quatre ans et demi, il n'était pas beaucoup plus grand qu'un bébé et il s'était révélé inconsolable. Il avait repoussé Hugh, mordu sa nurse et n'avait trouvé un peu de réconfort qu'auprès de son frère aîné, âgé de sept ans, qui somnolait à moitié.

Hugh avait passé le restant de la nuit à veiller ses deux fils, lovés l'un contre l'autre dans leur sommeil comme de petits chiots abandonnés. Il avait commandé à des armées entières et il savait

déjouer les pires intrigues politiques, mais il demeurait impuissant face au chagrin de ses enfants.

La porte de la rue s'ouvrit, et un homme coiffé d'un chapeau à larges bords tout cabossé pénétra dans la taverne, la tête enfoncée dans les épaules. Il regarda brièvement autour de lui, commanda un verre de gin à la patronne et marcha tout droit vers Hugh.

— Il m'a fallu près d'une heure pour venir ici, dit Calvin Cartwright en s'asseyant. Pourquoi avez-vous choisi un endroit aussi excentré ?

Hugh devina la nervosité de son interlocuteur à la façon dont il tripotait son verre.

— Vous m'aviez dit que vous ne vouliez pas être reconnu.

— Exact, confirma Cartwright, avant de goûter à son gin.

Il était bel homme, même si son visage aux traits classiques s'oubliait facilement. Il travaillait au service du duc de Montgomery comme valet, et il était tout disposé à relater les faits et gestes de son maître en échange d'un peu d'argent.

Sa bonne volonté étonnait d'ailleurs légèrement Hugh. Il savait que la plupart des domestiques méprisaient plus ou moins leurs employeurs – ce qui était logique, puisqu'ils partageaient leur intimité au quotidien. Cependant, très peu détestaient réellement la personne qui leur offrait le gîte et le couvert en plus de leurs gages.

Mais, dès son premier contact avec Cartwright, Hugh avait compris que ce dernier appartenait à cette catégorie.

Et il se demandait bien pourquoi. Montgomery était certes un maître chanteur, doublé d'une fripouille sans scrupules, mais il payait généreusement son personnel. D'ailleurs, en dehors de Cartwright, Hugh n'avait réussi qu'à soudoyer un autre valet – celui qui s'était fait malheureusement surprendre en fouillant le bureau du duc.

— Eh bien ? fit Cartwright. Vous avez l'argent ?

— Oui, répondit Hugh. Mais je veux d'abord votre rapport.

Cartwright renifla et but une autre gorgée de gin.

— Les choses tournent mal. Montgomery a été empoisonné.

Hugh sursauta.

— *Quoi ?*

— Ça s'est passé la nuit du bal. Il est tombé gravement malade et, depuis, il ne laisse plus entrer dans sa chambre que la gouvernante et ce gamin qu'il a ramené de l'étranger.

Hugh s'interrogeait. Le bal s'était déroulé l'avant-veille. Si Montgomery avait vraiment été empoisonné...

— Comment savez-vous que ce n'est pas une vulgaire indigestion, ou un abus d'alcool ?

Le valet secoua la tête et se pencha vers Hugh.

— Du poison, je vous dis. Versé dans son vin. Du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre. Il semblait décidément bien nerveux.

— De qui tenez-vous cela ?

Cartwright termina son gin et entreprit de se lever de table.

— Donnez-moi l'argent.

Hugh l'obligea à se rasseoir en tirant sa chaise à lui avec son pied.

— Vous ne partirez pas tant que vous n'aurez pas répondu à mes questions.

Et il le fixa d'un regard déterminé, jusqu'à ce que Cartwright se décide à hocher la tête.

— Montgomery vit toujours ? demanda Hugh.

La question provoqua un sourire chez son interlocuteur.

— C'est un vrai démon. Il a avalé tout le poison, mais il tient encore le coup. Pour le

moment, du moins.

— Vous êtes sûr ? le pressa Hugh. Vous l'avez vu ?

— Non, je ne l'ai pas vu. Mais je l'ai entendu marmonner dans sa chambre. Et la gouvernante et le gamin font des allers-retours pour lui apporter à manger et à boire. Croyez-moi, il est bien vivant. Je doute fort que quoi que ce soit puisse le tuer.

Hugh préféra ne pas relever cet argument idiot.

— Qui aurait pu l'empoisonner ? réfléchit-il tout haut.

Cartwright s'esclaffa.

— N'importe qui et tout le monde à la fois. C'est l'homme le plus détesté de Londres. Vous devriez voir tous ceux qui viennent implorer sa pitié. Des aristos comme des bourgeois. Mais il n'a de pitié pour personne. Jamais.

— Vous me parlez de gens qui aimeraient le voir mort, objecta Hugh. Moi, je vous parle de gens qui auraient eu l'opportunité de l'empoisonner. C'est très différent.

Le regard de Cartwright s'égara dans le vague.

— Il a reçu des centaines d'invités, à son bal. Et tous auraient pu avoir une occasion de l'empoisonner.

— Hmm.

Hugh voyait bien que le valet était toujours aussi nerveux. Et qu'il n'osait pas croiser son regard. Quelqu'un d'autre aurait-il chargé Calvin d'empoisonner Montgomery ? Mais qui ? Et pourquoi ?

— Vous ne m'avez jamais raconté pourquoi vous haïssez autant le duc.

Cal cessa de tripoter son verre.

— J'ai grandi près d'Ainsdale Castle, la demeure ancestrale des Montgomery. C'était une vraie meute de loups. Tous autant qu'ils étaient. La mère, le père et tout spécialement le duc actuel. Ils avaient le démon dans leurs veines. Tous ceux qui vivaient dans les parages du château le savaient.

Hugh arqua un sourcil. Cal était-il à ce point superstitieux, ou connaissait-il un secret ? Quoi qu'il en soit, le valet était désormais incapable de cacher son antipathie pour son employeur. Si Montgomery survivait au poison, Cal ne serait plus en sécurité à Hermes House.

Hugh soupira et tira une bourse de sa poche, qu'il lui tendit.

— Peut-être feriez-vous mieux de ne pas retourner à Hermes House.

Cette fois, Cartwright accrocha le regard de Hugh. Ses yeux trahissaient la peur, mais il se pencha en travers de la table pour approcher son visage de celui de Hugh.

— Je vais y retourner, et je vais vous dire pourquoi. Je le connais mieux que quiconque. J'étais le chouchou de la vieille duchesse et elle m'a confié un secret. Un secret qui pourrait envoyer le duc de Montgomery au gibet. Elle l'a couché par écrit devant moi, et l'a enfermé dans une boîte en ivoire. Et quand cette boîte sera découverte, il sera pendu, comme un vulgaire voleur de grand chemin.

Hugh était si médusé qu'il ne trouva rien à répondre.

Cartwright se releva d'un bond et fila vers la sortie.

— Cartwright ! cria Hugh, se lançant à sa poursuite jusque dans la rue. Cartwright !

Mais il eut beau regarder de tous côtés, le valet avait disparu.

— Bon sang, Cartwright ! pesta Hugh, s'adressant à la nuit. Quel était donc ce secret ?

## 8

*Durant plusieurs années, le roi sans cœur gouverna son royaume entouré de courtisans soumis et de conseillers qui sursautaient chaque fois qu'il lui arrivait de tousser. Un jour, il voulut épouser une princesse du voisinage, mais la jeune fille pleura si fort en arrivant à son château que le roi la renvoya dans ses pénates. Et tout le monde s'accorda pour dire qu'elle avait eu bien de la chance d'échapper à un mariage avec le roi sans cœur.*

— Au diable vos ordres, père !

La voix du duc de Montgomery résonna dans la chambre à peine éclairée.

Bridget, qui essayait de faire boire son patient, s'interrompit dans sa tâche. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette phrase, depuis deux jours, mais elle la choquait toujours autant.

La jeune femme et Mehmed se relayaient pour veiller le malade. Ils avaient raconté aux autres domestiques que le duc avait décidé de s'inspirer des coutumes orientales pour observer une période de jeûne et d'isolement – un peu à la manière des ermites. Mehmed avait assuré que de telles retraites se pratiquaient dans son pays, et Bridget avait jugé cette explication crédible. Le duc ne pouvait avaler que de la nourriture de malade, c'est-à-dire principalement du bouillon de viande, que Bridget préparait elle-même. Elle avait réussi à embobiner Mme Bram pour que la cuisinière ne s'offusque pas d'être déchargée de ses responsabilités.

Le reste de la domesticité avait gobé cette histoire de jeûne et de réclusion comme une nouvelle excentricité du duc. Quant à M. Attwell, il n'avait toujours pas réapparu, ce qui inquiétait Bridget.

La jeune femme approcha de nouveau le bol de bouillon des lèvres du malade.

— Buvez, s'il vous plaît, Votre Grâce.

Le duc ouvrit les yeux et regarda dans la chambre.

— Chut, dit-il. Il approche, et nous ne devons pas être surpris ici. Retournons dans la nursery.

Il la prenait encore pour sa sœur, en conclut Bridget, qui avait fini par comprendre quelques bribes de son délire fiévreux.

Elle en avait d'ailleurs eu la nausée.

— Vous avaleriez plus facilement votre bouillon si vous parliez moins, murmura-t-elle.

— Mais vous ne m'aimeriez pas autant, répliqua-t-il, croisant son regard.

Bridget faillit en lâcher le bol de bouillon.

— Val ?

Dieu du ciel ! Il fallait absolument qu'elle perde l'habitude d'utiliser son prénom. Malheureusement, s'occuper d'un malade inclinait à davantage de familiarité avec lui.

— Lui-même, dit-il, esquissant une pâle imitation de son fameux sourire irrésistible. Maintenant, écoute-moi bien, Ève. Quoi que tu fasses, ne deviens pas un chat. Tu n'aimerais pas du tout ce que père fait subir aux chats.

Bridget éclata de rire, car elle ne savait pas comment réagir autrement. Elle s'attachait – en secret – à un duc malade et délirant, qui la prenait pour sa sœur. Mais elle n'avait aucune envie de le voir mourir.

— Ève ? Ève ?

Sa voix, soudain, ressemblait à celle d'un petit garçon apeuré. Bridget sentit son cœur se serrer.

— Je suis là.

— Non, c'est impossible, répliqua-t-il le plus sérieusement du monde. Je t'ai envoyée loin d'Ainsdale. Pour ta sécurité. Et après, je...

Sa voix mourut dans sa gorge et il étreignit les mains de Bridget.

— Vous, quoi ? demanda-t-elle.

C'était la nuit, et ils n'étaient que tous les deux. Mehmed s'était retiré dans le dressing pour se reposer un peu. Pip dormait, roulé en boule, contre les hanches du duc. Lequel ne semblait pas s'être aperçu de la présence du chien – et c'était aussi bien ainsi.

— Chut, dit-il. Tu ne dois rien révéler, Ève. Jamais. Jamais.

Et, avec un sourire enfantin, il ajouta :

— C'est pour ça que je l'ai tué. Pour qu'il n'ait plus aucun pouvoir sur moi.

Bridget regarda Val avec un mélange de confusion et d'horreur.

— Tué qui ?

— Tigre, murmura-t-il, les yeux mi-clos. Si tu n'aimes personne, Ève, alors il ne pourra plus te faire de mal. Tu dois donc tuer tout ce que tu aimes. C'est aussi simple que cela. Je me demande bien pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt.

Bridget s'adossa à son siège avec un sentiment d'incrédulité. Avait-il vraiment tué son petit chat pour empêcher son père de le faire à sa place ? Alors qu'il n'était qu'un enfant ? Une telle dépravation pouvait-elle réellement exister ?

Bridget était originaire d'un petit village de la campagne, où elle avait été élevée par Mam', une femme généreuse et affectueuse. Les autres membres de sa famille d'adoption ne s'étaient pas tous montrés aussi aimants, mais ils ne lui avaient pas non plus témoigné la moindre méchanceté – pas même son père, alors qu'il l'avait toujours un peu considérée comme un parasite au sein de son foyer. Le pire châtement qu'il lui ait jamais donné, c'étaient trois petites tapes sur les fesses pour avoir planté ses doigts dans le pudding de Noël. Bridget avait pleuré très fort, puis elle était partie s'excuser auprès de Mam', qui l'avait embrassée et lui avait donné une tranche de pudding.

Mam' l'avait toujours aimée comme sa propre fille.

Comment un garçon pouvait-il survivre à une enfance dénuée d'amour ?

Quelles pouvaient être les conséquences sur son caractère ?

En fait, Bridget connaissait la réponse – elle l'avait devant elle. Le résultat, c'était un homme qui ne faisait confiance à personne.

Et qui n'inspirait confiance à personne.

Bridget reposa le bol de bouillon sur la table de chevet et s'approcha de la fenêtre. Il était plus de minuit. Hélas. Car c'était l'heure idéale pour les idées noires et le chagrin.

Dès que le soleil reviendrait, tout irait mieux.

La jeune femme regarda vers le lit, où dormait le malade.

Tout irait mieux demain, oui – à supposer qu’il survive à cette nuit.

Les convulsions avaient cessé la veille. La fièvre semblait avoir atteint un pic ce matin. Mais il délirait encore. Et il était toujours aussi faible.

Peut-être même plus faible, ce soir.

S’il mourait sans avoir revu sa sœur, Bridget se le reprocherait éternellement. Pas seulement pour le duc, mais aussi pour Mlle Ève Dinwoody, qui était une brave femme.

Le duc aimait sa sœur – quoi qu’il puisse prétendre. Il aimait Ève de tout son cœur.

Bridget partit vers le dressing. Elle s’en voulait de faire cela, mais elle devait réveiller Mehmed.

Le pauvre garçon s’assit sur sa paillasse, ses cheveux noirs tout en désordre.

— Que se passe-t-il ?

— Descends dans le quartier des domestiques et réveille Bob. Demande-lui de se rendre sur-le-champ chez Mlle Ève Dinwoody – la sœur du duc – pour lui remettre le mot que je vais te confier. Dis-lui que c’est très important. Tu peux t’en charger ?

— Oui, oui, acquiesça Mehmed, la mine encore assoupie.

Bridget le laissa s’habiller et rédigea une petite lettre pour la sœur du duc.

Quand elle eut terminé, Mehmed avait fini de s’habiller et il avait l’air parfaitement alerte.

Bridget lui tendit la lettre.

— Essaie de ne pas réveiller d’autres domestiques. Nous ignorons toujours qui a empoisonné le duc.

Mehmed hocha la tête et s’éclipsa, la lettre à la main.

Bridget retourna au chevet du malade et se laissa choir dans le fauteuil placé contre le lit. Elle resta près d’une demi-heure, ainsi assise, à regarder le duc. Val dormait profondément. Il avait maigri en deux jours, du fait qu’il ne pouvait garder aucune nourriture dans son estomac. La lumière vacillante du feu donnait l’illusion que sa peau était tirée directement sur les os. S’il mourait...

Bridget détourna le regard avec un frisson. Et elle essuya, d’un revers de main, la larme qui coulait sur sa joue.

Le duc était si vaniteux qu’il détesterait inspirer une telle pitié.

La jeune femme inhala un grand coup et reporta son attention sur le lit. Ce même grand lit sur lequel le duc l’avait surprise, trois semaines plus tôt, avec la miniature de Mlle Royle dans la main. Juste au moment où elle venait de la découvrir dans sa cachette : un petit compartiment secret, dissimulé dans l’une des volutes sculptées ornant la tête de lit.

Bridget contempla quelques instants la volute en question.

Et si le duc avait...

Elle se défit prestement de ses chaussures et grimpa sur le lit avec précaution.

Pip se réveilla et s’étira, ses pattes de devant tendues, son postérieur tourné vers le plafond, tandis que Bridget se rapprochait, à genoux, de la tête de lit. Elle caressa du doigt la volute pour déclencher le mécanisme.

Le compartiment s’ouvrit. Bridget regarda à l’intérieur : la miniature était là.

Elle s’en empara.

— Séraphine ?

Bridget faillit laisser choir la miniature sur la tête de Val. Elle la glissa dans sa poche, avant de baisser les yeux et de constater que le duc contemplait ses jambes – ses jupes étaient presque

remontées jusqu'à ses genoux.

— Que faites-vous dans mon lit, Séraphine ?

— Je...

Il leva les yeux, croisant son regard avec un petit sourire.

— Oh, madame Crumb, si vous pouviez voir votre tête !

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte.

Bridget manqua tomber du lit.

Pip se mit à aboyer, en position d'arrêt, toujours planté à côté du duc.

Val tourna la tête et arqua un sourcil incrédule à l'intention du chien.

Bridget descendit du lit avec le plus de dignité possible et partit vers la porte. Pip se précipita sur ses talons pour lui prêter main-forte.

La jeune femme ouvrit la porte et se retrouva nez à nez avec Mlle Dinwoody et M. Makepeace. Mehmed se tenait derrière eux.

— Où est-il ? demanda Mlle Dinwoody, pénétrant dans la pièce.

Bridget désigna le lit sans un mot.

Mlle Dinwoody s'y précipita.

— Oh, Val ! s'exclama-t-elle, les larmes aux yeux.

— Je vous avais dit de ne prévenir personne, Séraphine ! tonna le duc, depuis ses oreillers, avec un regard accusateur.

Bridget sortit dans le couloir avec Pip et referma la porte derrière elle.

Puis elle fondit en larmes – de soulagement.

Trois jours plus tard, Bridget ouvrit en grand les rideaux de la chambre de Val.

— Il y a toujours un chien sur mon lit, dit-il dans son dos.

La jeune femme se retourna.

Le duc était assis contre ses oreillers et semblait en bien meilleure forme que la nuit où sa sœur était venue lui rendre visite. Ses cheveux avaient été lavés et coiffés en arrière avec un ruban de soie noire. Il portait son peignoir pourpre. C'était vraiment l'homme le plus vaniteux que Bridget ait jamais rencontré : il avait insisté pour être toiletté de frais avant d'être complètement rétabli.

Il fronça les sourcils à l'intention de Pip, lequel était captivé par le petit déjeuner du duc – des œufs frits et des saucisses.

— Je n'aime pas les chiens.

— Oui, Votre Grâce, répondit un peu sèchement Bridget.

Elle revint vers le lit, tapota les oreillers. Depuis qu'il n'était plus à l'article de la mort, le duc était devenu le plus insupportable des patients.

— Moi, j'adore les chiens ! dit Mehmed avec enthousiasme.

— Vous l'avez préparé vous-même ? demanda le duc à Bridget, parlant du petit déjeuner, avant de lancer à Mehmed : Je croyais que tu préférais les chats ?

— Oui, répliqua Bridget, comme chaque fois qu'elle lui apportait à manger.

La jeune femme commençait sérieusement à craindre que Mme Bram ne la prenne en grippe. D'autant qu'elle avait de plus en plus de mal à trouver des explications plausibles aux petites collations qu'elle cuisinait elle-même – dans la mesure de ses dons culinaires – pour le duc.

Les œufs frits et les saucisses de ce matin n'étaient pas son idée. Bridget aurait préféré

quelque chose de plus léger pour un convalescent. Mais le duc avait insisté.

— J’aime les chats *et* les chiens, précisa Mehmed. Pas vous ?

— Je n’aime ni les uns ni les autres.

Bridget éprouva un petit pincement au cœur en se remémorant les délires de Val durant sa fièvre. Tous ces chats que son père avait étranglés devant lui, quand il était petit garçon. Sans parler de celui qu’il avait tué de ses propres mains, pour que le vieux duc perde toute emprise sur lui. Elle n’était pas véritablement surprise qu’il n’aime plus les chats, mais elle avait du chagrin pour l’enfant qui avait été contrecarré dans son amour des animaux.

Le duc mangea une saucisse, avant de reporter son attention sur Mehmed qui se prélassait sur une chaise, près du feu.

— Tu ne peux pas aimer les deux, lui dit-il. Il te faut choisir entre les chats et les chiens.

Mehmed parut interloqué.

— Pourquoi ?

— Ne l’écoute pas, Mehmed, intervint Bridget. Sa Grâce le duc ne supporte plus d’être alité. Tu es parfaitement libre d’aimer les chats et les chiens.

Il y eut un silence.

Puis Val sourit lentement.

— Prenez garde à ne pas être trop ardente, Séraphine. Vous marchez sur des œufs. Je suis peut-être alité mais je suis toujours duc, et pas n’importe quel duc. Le duc de Montgomery. J’ai hérité de mes ancêtres le talent de semer le désordre et la mort autour de moi.

Bridget le regarda, la gorge sèche. Il aurait pu sembler on ne peut plus ridicule, au milieu de ce grand lit, en peignoir pourpre, avec des saucisses et des œufs frits posés à côté de lui et un terrier couché contre ses flancs. Or il ne l’était en rien.

En rien.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, s’excusa-t-elle avec formalisme.

Mais la colère bouillait dans ses veines. Elle l’avait veillé jour et nuit près d’une semaine et elle connaissait maintenant ses plus noirs secrets. Bridget ne se considérait plus tout à fait comme une simple gouvernante à ses ordres.

Il eut un mouvement vague de la main, très élégant – tout à fait aristocratique.

L’enfant qui avait autrefois aimé les chats était mort depuis longtemps, et Bridget était bien naïve d’avoir ressenti pour lui de la compassion.

— Aimez-vous les chats, madame Crumb ? demanda Mehmed avec candeur.

— Oui, acquiesça-t-elle, les dents serrées, alors qu’elle ramassait les reliefs du précédent repas.

Elle jeta un regard à Val pour voir sa réaction, mais il l’ignorait superbement. Le gremlin.

— Les chats *et* les chiens ? questionna Mehmed.

— Oui.

— C’est bien.

— N’est-ce pas ? lança Bridget qui partait vers la porte.

Et, à Val, elle annonça :

— Je dois sortir pour une course ce matin, Votre Grâce.

Val leva les yeux de son assiette.

— Que... ?

— Viens ! ordonna Bridget à Pip, claquant des doigts.

Le terrier déroba une saucisse dans l’assiette du duc et courut vers la porte.

Un rugissement monta du lit.

Bridget referma la porte derrière elle et le chien, puis baissa les yeux sur Pip.

L'animal avait déjà gobé la preuve de son forfait.

— Ce que tu as fait est très, très vilain, lui dit-elle d'une voix mielleuse, presque caressante.

Ils gagnèrent la chambre de la jeune femme pour que Bridget puisse prendre un châle, des gants et un chapeau. Puis ils quittèrent Hermes House par la porte de service.

Le ciel était couvert et gris. Bridget pressa le pas une fois dans la rue, tandis que Pip trottnait de droite et de gauche à ses côtés. Une charrette à l'enseigne d'un brasseur, chargée de fûts de bière, roula près d'eux, et une bande de jeunes garçons brandissaient des balais au carrefour. Bridget leur distribua quelques pennies afin qu'ils balaient le pavé devant ses pieds. Puis elle tourna à droite pour s'engager dans une petite rue très calme où une voiture sans signe distinctif, garée le long du trottoir, attendait.

Bridget regarda derrière elle, avant de frapper à la portière, qui s'ouvrit aussitôt sur Mlle Royle.

La riche héritière était vêtue d'une superbe cape de velours gris bordée d'hermine. Bridget se fit la réflexion que ce devait être bien chaud, en comparaison de son châle de laine. Elle grimpa dans la voiture et s'assit face à Mlle Royle.

Pip monta à son tour, et Mlle Royle sourit au terrier.

— Oh, quel ravissant petit chien !

Pip agita la queue et posa ses pattes de devant sur les jupes de Mlle Royle, pour réclamer une caresse. Bridget le soupçonna de flirter sans vergogne.

Mlle Royle releva les yeux pour la regarder.

— Vous l'avez ?

— Oui.

Bridget sortit la miniature de sa poche et la lui tendit.

Mlle Royle la prit et contempla quelques instants la scène familiale représentée : un gentleman anglais, une femme en costume de cérémonie indien et leur bébé.

— Merci, dit-elle à Bridget, des larmes dans les yeux. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela représente pour moi. Pas seulement à cause du chantage, mais parce que...

Bridget hocha la tête et baissa les yeux sur ses mains. Elle ignorait à peu près tout du passé de Mlle Royle, mais elle savait que sa mère était morte. La miniature qu'elle serrait dans sa main était sans doute le seul portrait qu'elle possédât d'elle.

Bridget pensa quelques instants à son propre père. Non pas son père d'adoption, qui l'avait ignorée la plupart du temps, mais l'homme qui l'avait engendrée. Tout ce qu'elle savait à son sujet, c'est qu'il était domestique – un valet. En revanche, elle ignorait s'il était blond ou brun, grand ou petit, s'il vivait toujours ou s'il était mort depuis des années.

Et comme lady Caire était son unique source d'information, elle risquait de rester dans l'ignorance longtemps encore.

Bridget préféra chasser ces idées noires de son esprit pour se concentrer sur Mlle Royle.

— Je suis heureuse que vous ayez pu la récupérer.

— Et moi donc.

Mlle Royle rangea soigneusement la miniature dans une petite boîte.

— Permettez-moi de récompenser vos efforts, enchaîna-t-elle, exhibant une bourse.

Bridget ne s'attendait pas du tout à cela.

— Oh, mais ce n'est pas nécessaire !

Mlle Royle lui sourit.

— Mais si. Votre mission était délicate. Faites-moi le plaisir d'accepter.

Elle glissa la bourse dans la main de Bridget, avant d'ajouter :

— Et sachez aussi qu'en cas de besoin un poste vous attend chez mon père. J'espère que vous quitterez rapidement le service du duc.

— Merci. Mais pour l'instant, je n'ai pas prévu de changer d'emploi.

Mlle Royle fronça les sourcils avec inquiétude.

— C'est pourtant votre intérêt ! Quand le duc s'apercevra que la miniature a disparu – et il s'en apercevra forcément –, ses soupçons se porteront sur vous, madame Crumb. Vous vous êtes mise en danger.

Mlle Royle n'était pas au courant de tous les tenants et aboutissants. Certes, Val ne manquerait pas de la suspecter. Mais Bridget ne pouvait quitter Hermes House tant qu'elle n'aurait pas récupéré les lettres de sa mère.

En outre, il y avait une autre raison pour laquelle elle répugnait à partir – une raison qu'elle préférerait ne pas confier à Mlle Royle.

— J'ai besoin d'aider d'autres personnes, expliqua-t-elle. Des personnes que le duc fait également chanter.

— Vous êtes bien courageuse, commenta Mlle Royle.

Puis, secouant la tête, elle murmura :

— Et le duc est vraiment un être diabolique.

— Oui, admit Bridget.

Mais ce diable ne l'effrayait plus.

Ce qui aurait dû l'inquiéter.

Elle dit au revoir à Mlle Royle et descendit de voiture aussi prudemment qu'elle y était montée. Après quoi, elle reprit le chemin de Hermes House, Pip trotinant toujours à ses côtés.

En marchant, la jeune femme décida qu'il n'était plus temps de se voiler la face. Diabolique ou pas, vaniteux ou pas, scandaleux ou pas, le duc de Montgomery était loin de lui être indifférent. La vérité, c'est qu'elle était en train de tomber amoureuse de lui.

Ce soir-là, Bridget monta à Val son dîner composé d'une bouteille de vin cachetée et d'une tranche de viande qu'elle avait cuite le mieux possible.

Le résultat, malheureusement, paraissait un peu... calciné. Mais, après tout, Bridget était gouvernante et pas cuisinière. Et ce n'était pas sa faute si, depuis quelques jours, elle était contrainte d'opérer sur un terrain qui ne relevait pas de ses compétences.

Alors que la jeune femme atteignait le palier, elle entendit une porte se refermer. Bridget ouvrit grands les yeux. Elle n'en était pas sûre, mais il lui avait semblé qu'il s'agissait de la porte du duc.

Son pouls s'accéléra. Et si l'empoisonneur était venu achever son travail ? Bridget avait laissé Mehmed avec Val, mais ils avaient très bien pu s'endormir tous les deux. Quant à Pip, il était resté enfermé dans la chambre de Bridget, à la suite de son larcin du petit déjeuner.

Bridget courut dans le couloir.

— Mehmed ! Mehmed, ouvre la porte !

Quelle idiote elle était ! Elle posa son plateau et chercha la bonne clé dans sa châteline.

Mais la porte s'ouvrit, révélant le duc de Montgomery dans son peignoir pourpre, rasé

de frais et les cheveux tirés en arrière.

Bridget soupira de soulagement de le voir sain et sauf. Puis elle sentit une boule monter dans sa gorge en constatant, à son regard, qu'il était furieux.

— Vous... Vous êtes levé, bredouilla-t-elle. Pourquoi ?

Il esquissa un sourire inquietant.

— Ah, madame Crumb. Vous arrivez au bon moment. Entrez.

Et il tendit sa main – sa main gauche, ornée d'un anneau d'or au pouce.

Malgré l'attitude menaçante du duc, Bridget se remémora les paroles qu'il avait marmonnées pendant son délire. Les paroles de son père :

— *Il n'y a que les paysans et les anormaux pour se servir de leur main gauche.*

Bridget posa sa main sur celle de Val.

Il referma les doigts pour l'attirer à l'intérieur, avant de refermer la porte.

Cal se tenait près de la cheminée, dans une attitude où se mêlaient bizarrement la provocation et l'appréhension.

Mehmed n'était visible nulle part.

— Où est Mehmed ? demanda-t-elle alors que Val l'entraînait vers la cheminée.

Elle avait la vague impression de participer à quelque étrange cérémonie.

Le duc haussa les épaules.

— Je l'ai envoyé dîner avec les autres domestiques.

Bridget fronça les sourcils.

— Ce matin, vous m'avez assuré que vous n'étiez pas en état de sortir de votre lit. Et maintenant, vous flânez dans votre chambre ?

Val lui prit les deux mains et, se penchant vers elle, il chuchota à son oreille :

— Peut-être vous ai-je menti ?

Et, relâchant ses mains avec un clin d'œil, il se tourna vers Cal.

— J'avais de bonnes raisons de cacher mon véritable état de santé, ajouta-t-il. Pendant que j'étais malade, mes ennemis se tenaient moins sur leurs gardes. S'ils s'étaient doutés que j'allais mieux, ils auraient fui.

Bridget regarda tour à tour Val et le valet.

— Cal ? Mais je pensais... N'est-ce pas plutôt Attwell qui s'est enfui ?

Val secoua la tête.

— Attwell a une maîtresse, qui s'appelle la dive bouteille et qui l'éloigne parfois de son devoir pendant quelques jours. Il s'endort dans ses bras Dieu sait où, et quand il se réveille enfin, il revient ici tout penaud et les poches vides. Mais pour le reste, Attwell ne ferait pas de mal à une mouche. Et certainement pas à moi. Ce qui n'est pas le cas de Calvin. N'est-ce pas, Cal ?

Le valet essaya de carrer les épaules, malgré sa frayeur manifeste.

— C'est vous qui faites le mal, Montgomery. Vous êtes le diable.

— Moi ? fit Val avec un grand sourire. Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai obligé à devenir le gigolo d'une vieille femme.

Bridget écarquilla les yeux.

Cal devint écarlate.

— Je n'étais pas son gigolo. Je l'aimais. Et je...

— Tu avais quatorze ans, la première fois qu'elle t'a invité dans son lit, le coupa Val. Et j'ai du mal à croire que tu aies pu tomber amoureux de sa poitrine tombante. En revanche, je n'arrive

pas à m'expliquer que tu m'en veuilles. Nous avons le même âge. Je n'aurais pas pu l'empêcher d'agir à sa guise avec toi, dans la mesure où mon père s'en fichait.

— Vous étiez jaloux ! cria Cal.

Val arqua un sourcil.

— Et c'est pour ça que tu as voulu me tuer ?

Cal eut un sourire mauvais, qui découvrit ses dents blanches comme de la craie.

— Je ne veux pas être pendu.

— Ah non ? demanda Val avec douceur, comme s'il parlait à un enfant. Empoisonner un duc est pourtant un grand crime. Ils seront des centaines à vouloir te voir te balancer au bout d'une corde. Ce sera une bien vilaine mort, crois-moi. Alors maintenant dis-moi tout, Cal. Est-ce toi qui m'as empoisonné ?

Cal le regardait, le souffle court.

Val sourit encore.

— Avais-tu versé quelque substance toxique dans ce verre de vin que tu m'as tendu le soir du bal ? M'as-tu offert le verre de la mort, Cal ?

— Vous n'auriez pas dû vous en tirer, murmura Cal. J'avais mis la dose pour terrasser un cheval. Vous auriez dû vous étouffer dans votre vomi en quelques heures. Seuls les démons et les sorcières peuvent survivre à pareil poison. Votre mère connaissait votre vraie nature. Elle maudissait le jour où vous êtes né. Elle *vous* maudissait. Elle m'a raconté ce que vous avez fait. Comment vous...

— Ça suffit ! rugit Val, coupant court à cette tirade haineuse.

Il ouvrit son peignoir et le laissa tomber à ses pieds. Puis il s'avança, tout nu, vers son valet.

— Non ! cria Bridget, voyant qu'il brandissait, dans sa main gauche, sa dague à manche doré. Non !

Elle voulut s'interposer, mais Val frappa avec la vélocité d'un serpent. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Du sang gicla des flancs de Cal. Il gardait cependant les yeux ouverts et contemplait ses blessures.

Puis Val lui trancha la gorge – d'un geste presque nonchalant.

Cal s'écroula sur le tapis.

Bridget porta ses mains à sa bouche. Oh, mon Dieu !

Val se retourna, incroyablement beau dans sa nudité, même si des éclaboussures de sang sur ses bras, son torse et son ventre altéraient quelque peu cette perfection.

Il fit un pas vers Bridget. La jeune femme recula instinctivement.

Val sourit.

Il sourit gentiment. Comme un petit garçon. Il tenait toujours sa dague de la main gauche, et il prit le bras de Bridget avec la droite.

— Voilà qui je suis, Séraphine. La vengeance et la haine toutes nues. Le péché personnifié. Ne me prenez jamais pour le héros de l'histoire, car j'aurai toujours le rôle du méchant.

Et, sur ces mots, il s'empara de ses lèvres, forçant sa langue dans la bouche de la jeune femme et l'embrassant jusqu'à ce qu'elle en perde le souffle.

Ce n'est que bien après qu'elle s'aperçut qu'elle avait des taches de sang sur sa robe.

## 9

*Un jour, un magicien arriva sur les terres du roi sans cœur. Il prétendait pouvoir réaliser toutes sortes de miracles et de merveilles, comme changer le plomb en or, l'encre en vin ou la laideur en beauté.  
Mais ceux qui voulurent payer pour profiter de ses dons ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était un charlatan.*

Ses lèvres étaient aussi douces qu'une figue mûre, sa bouche une caverne des délices. Mais ses yeux, ses beaux yeux noirs n'avaient exprimé que l'horreur et le dégoût.

Val repensait à la scène de la veille tandis qu'il buvait, le lendemain matin, un thé de Chine en contemplant son jardin. Le soleil qui brillait sur les parterres donnait une impression de chaleur mais, dans son for intérieur, il n'éprouvait qu'un froid glacial.

Il aurait pu expliquer à Séraphine qu'une lame bien effilée était préférable à un nœud coulant. Qu'une mort administrée en quelques secondes était un sort autrement plus enviable qu'une exécution en place publique, sous les rires et les quolibets de la foule.

Mais sans doute aurait-elle jugé son explication hypocrite.

Un valet déposa un paquet de lettres à côté de lui et s'éclipsa.

Les domestiques prenaient garde à ne pas l'approcher de trop près. Tous étaient au courant du sort de Cal. Val avait placé un poignard dans la main du valet et expliqué que celui-ci avait tenté de l'assassiner, et qu'il s'était donc légitimement défendu. Il n'en demeurait pas moins que les domestiques le regardaient désormais avec circonspection.

Mme Crumb avait accepté de souscrire à cette histoire de légitime défense, non sans un embarras perceptible. De toute évidence, sa petite sainte n'aimait pas déformer la vérité : cela dérégla sa balance personnelle entre le bien et le mal.

Cependant, Val ne doutait pas un seul instant qu'elle fût sous son charme. Ne l'avait-elle pas soigné jour et nuit ? N'avait-elle pas accepté l'intrusion de sa langue dans sa bouche ? Val lui accorderait un délai – disons, une journée – avant de la réinviter à s'occuper de lui. Et alors il ne la lâcherait plus, lui murmurant des paroles scandaleuses à l'oreille pour l'inciter à dévoiler sa vraie nature, qu'elle cachait avec soin sous ses jupes ternes et son affreuse charlotte.

Patience.

Val était tout à fait capable de se montrer patient, si les circonstances l'exigeaient. Et, en l'occurrence, le jeu en valait la chandelle.

Sa gouvernante lui tomberait dans les bras. Même en connaissant, à présent, sa vraie nature.

Elle avait seulement besoin d'un peu de temps.

Cette question réglée dans son esprit, Val s'intéressa à son courrier, le feuilletant sans grand intérêt, jusqu'à ce qu'une écriture féminine retienne son attention. Il s'empara de la lettre et

l'ouvrit avec son couteau à beurre.

Val lut la courte missive et la relut avec la même incrédulité. Elle était signée Hippolyta Royle, laquelle l'informait qu'elle n'avait nullement l'intention de le recevoir, ni aujourd'hui, ni demain, ni un quelconque autre jour.

Il glissa la lettre dans la poche de sa veste et se leva de table pour quitter la salle à manger. Dans son empressement, il surprit les deux valets derrière la porte, qui se dispersèrent comme des oies effarouchées. Puis il monta l'escalier quatre à quatre et arriva dans sa chambre tout essoufflé – la faute au poison de Cal, dont les effets n'étaient pas encore tous dissipés. Une soubrette lavait les vitres. Elle s'effraya en le voyant entrer et Val la congédia d'un geste de la main. Il ouvrit le compartiment secret ménagé dans la tête de lit.

Vide.

Oh.

Oh, Séraphine...

Val sourit, tandis que son membre se gonflait dans ses culottes. Tout à coup, la journée semblait resplendir.

Sa gouvernante l'avait dupé.

— Séraphine.

Le murmure venait de son rêve, et Bridget s'efforça d'y rester sourde. Elle ne voulait pas se réveiller déjà. Il était encore trop tôt pour se lever.

Elle entendit un petit rire et sentit quelque chose lui effleurer la joue.

— Je ne me serais pas douté que ma si efficace gouvernante était une grosse dormeuse.

Bridget eut un mauvais pressentiment, même dans son rêve – qu'elle s'obligea à chasser de toutes ses forces.

Mais elle finit par entrouvrir les paupières. Pour découvrir deux yeux bleus braqués sur elle.

— Ah, vous voilà enfin réveillée.

Bridget sursauta et regarda autour d'elle avec angoisse. Elle se trouvait bel et bien dans sa chambre. Et dans son lit. Pip était là aussi. Il agitait la queue pour saluer Val – *le traître*.

— Que... Que faites-vous dans ma chambre ?

Il eut un sourire démoniaque.

— Je suis venu vous réveiller, tout simplement. Portez-vous donc toujours cette horreur sur la tête ? Seriez-vous chauve ? Je me pose la question.

— Je... Quoi ?

Bridget leva la main vers son crâne. Elle s'inquiétait que Val ait pu bouger son bonnet pendant qu'elle dormait, mais non, il tenait toujours fermement en place, comme lorsqu'elle l'avait attaché juste avant de se coucher.

— Quelle heure est-il ?

Le duc tendit l'oreille, comme s'il consultait quelque horloge que lui seul pouvait entendre.

— Un peu plus de trois heures et demie, je pense, répondit-il avec un sourire angélique. Dépêchez-vous de vous lever. Nous partons à quatre heures.

Il s'éloigna vers la porte.

Bridget se dressa dans son lit.

— Nous partons où ?

Il était déjà sorti, mais il repassa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Ainsdale Castle. Mon domaine à la campagne.

Et il disparut.

Bridget resta quelques instants à fixer la porte. Son cerveau n'était pas habitué à fonctionner si tôt, encore moins sans qu'elle ait bu deux ou trois tasses de thé. Mais elle jouissait quand même d'assez de discernement pour juger la situation anormale. La plupart des domaines de campagne possédaient une gouvernante. Ainsdale Castle devait disposer d'un personnel spécifique. Dans ce cas, pourquoi Val l'emmenait-il avec lui ? Pour son seul amusement ou pour une autre raison, plus inquiétante ?

Après tout, deux jours plus tôt, Bridget l'avait vu égorger de sang-froid un valet. Certes, Cal avait tenté de supprimer son maître d'une manière particulièrement vicieuse et horrible. Mais, après son crime, le duc avait embrassé Bridget comme elle n'avait encore jamais été embrassée de sa vie. Sa langue sentait le vin et le péché et, cependant, la jeune femme avait eu envie de s'abandonner dans ses bras en gémissant. Elle espérait bien ne pas l'avoir fait... mais elle n'était pas certaine. En tout cas, depuis, elle s'était ingéniée à l'éviter.

L'annonce du duc la troublait donc beaucoup. Elle avait grand besoin d'une tasse de thé pour s'éclaircir les idées.

— Dépêchez-vous, Séraphine ! lui cria-t-il depuis les cuisines, comme s'il pouvait la voir atermoyer dans son lit.

Bridget soupira et commença de s'habiller. Puis elle tira un sac de sous son lit et y glissa quelques effets et objets de nécessité. Son bagage terminé, elle s'intéressa à Pip.

Assis sur le lit, le terrier suivait ses gestes avec curiosité.

— Bon, murmura-t-elle, résignée.

La jeune femme prit le sac dans une main, claqua des doigts à l'intention de Pip pour qu'il la suive, et gagna les cuisines.

Le duc avait réveillé plusieurs autres domestiques. La cuisinière supervisait le remplissage de paniers-repas, tandis que des soubrettes empilaient diverses boîtes et que des valets faisaient la navette avec le dehors, chargés de tout le matériel que le duc jugeait nécessaire pour un voyage.

Il se retourna à l'arrivée de Bridget et lui témoigna son impatience d'un geste de la main.

— Venez, venez, madame Crumb. Le temps presse.

— Mais... fit Bridget, baissant les yeux sur le terrier.

Le duc roula des yeux.

— Oh, prenez ce bâtard avec vous, si vous y tenez. Mais venez.

La seconde d'après, Bridget se retrouva dans le jardin, plongé dans l'obscurité, car le jour n'était bien sûr pas encore levé. Ils prirent le chemin de la grille, le terrier trotinant joyeusement à leurs côtés et ne s'arrêtant que pour arroser un buisson. Quand ils furent dans la ruelle, Bridget s'aperçut que le duc avait fait préparer deux voitures. Seulement deux. En général, les aristocrates voyageaient avec trois voitures, ou plus. La jeune femme se dirigea vers la seconde, se demandant si elle réussirait à se rendormir malgré les chaos de la route. Mais Val lui prit le bras.

— Non, celle-ci, dit-il, l'entraînant vers la première voiture – la sienne. Vous montez avec moi.

Bridget le regarda sans un mot. Il voulait que sa *gouvernante* voyage avec lui ?

Mehmed se trouvait déjà à l'intérieur du véhicule, assis sur l'une des luxueuses banquettes en cuir rouge. Il sourit à Bridget.

— Madame Crumb ! Nous partons pour un château anglais !

— C'est ce que j'ai cru comprendre, se contenta de répondre Bridget.

Elle voulut s'asseoir près de Mehmed, mais le duc la guida fermement vers la banquette opposée, puis il s'installa sans façon à côté d'elle. Ses cuisses frôlaient les jupes de la jeune femme.

Pip grimpa à son tour et se coucha sur la banquette de Mehmed.

Un valet referma la portière.

— Allons-y ! ordonna le duc, frappant le plafond du véhicule avec sa canne de marche. En route pour le Grand Nord et ses périls !

— Hourra ! cria Mehmed.

Pip aboya.

Et l'attelage s'ébranla.

— Je ne sais pas ce que je donnerais pour une tasse de thé, gémit Bridget pour elle-même.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? répliqua le duc. Mehmed, sors le thé, s'il te plaît.

— Oui, duc.

Mehmed bondit de son siège. Il fit également descendre Pip et, soulevant une moitié de banquette, il révéla un compartiment duquel il sortit une grande boîte rectangulaire en bois poli, qu'il déposa sur la moitié de banquette restée en place pour l'ouvrir en deux parties, comme un livre. À droite se trouvait une bouteille en céramique, soigneusement bouchée et calée pour ne pas bouger durant le trajet. À gauche, des tasses, des cuillers et un sucrier.

Mehmed s'occupa de remplir les tasses de Bridget et de Val, avec des mouvements gracieux qui semblaient défier les secousses de la voiture. Le thé était divinement chaud. Et ce n'était pas tout. Mehmed tira également du compartiment un petit pot de lait, des œufs durs déjà écalés, des tranches de jambon si fines qu'elles en étaient presque transparentes, du fromage, du pain frais, une petite tarte à la framboise et des pommes à la chair craquante. Le tout servi sur des assiettes en porcelaine de Chine.

Enfin, sur un signe de Val, Mehmed sortit une autre boîte du compartiment, qu'il ouvrit avec un geste théâtral.

L'intérieur était rempli de livres.

— Oh ! s'exclama Bridget.

Val lui sourit.

— J'ai toujours aimé voyager avec de la lecture. Mais je vous en prie, faites votre choix.

Alors que par les vitres de la portière Bridget pouvait maintenant voir le soleil se lever, elle décida que voyager avec un duc ne manquait pas de charme.

En fin d'après-midi, Val observait, les paupières à moitié closes, la campagne automnale défiler derrière les vitres de sa portière. Ils avançaient bon train, ce qui le rassurait. Val avait pris la précaution de faire partir deux autres convois de Hermes House, analogues au leur et, bien sûr, dans des directions opposées. Mais ses ennemis ne se laisseraient pas leurrer éternellement.

Il esquissa un sourire.

Le jeu n'en serait que plus amusant.

La voiture roula sur une bosse, et la tête de Mme Crumb tomba sur son épaule. La jeune femme, Mehmed et le chien s'étaient tous trois endormis environ une demi-heure plus tôt. Au

début, sa gouvernante se tenait à bonne distance de Val. Mais, dans son sommeil, elle avait insensiblement migré de l'autre extrémité de la banquette vers lui.

Val était impatient de connaître sa réaction quand elle découvrirait la contre-attaque qu'il avait concoctée dans leur petite partie d'échecs. Nul doute que ses beaux yeux noirs flamboieraient de colère et d'indignation. Irait-elle jusqu'à s'en prendre physiquement à lui ?

Val l'espérait en secret.

Il contempla la jeune femme endormie. Ses mains reposaient dans son giron, doigts légèrement écartés, comme des fleurs à moitié écloses. Des petites mains, habituées à effectuer de multiples tâches. Ses pouces étaient presque potelés. Val posa sa propre main par-dessus, pour comparer. Ses doigts élégants paraissaient gigantesques, et cependant il préférait ceux de la jeune femme.

Elle portait son horrible charlotte, qui cachait entièrement ses cheveux, et il avait une envie féroce de la lui arracher.

Mais ce serait la troubler dans son sommeil.

Val soupesa quelques instants ce dilemme, avant de décider qu'il ne souhaitait pas la réveiller. Il trouvait trop... agréable de la voir s'abandonner ainsi, en confiance, sur son épaule.

S'il écoutait attentivement, il pouvait l'entendre respirer.

D'abord, inspirer.

Ensuite, expirer.

Une des roues de la voiture rencontra un nid-de-poule. Le soubresaut du véhicule fit basculer la jeune femme en avant, et Val dut la retenir par le bras pour qu'elle ne tombe pas sur le plancher.

— Que... ?

— Tout va bien, assura-t-il.

Mehmed et le chien dormaient toujours, le terrier lové dans le cercle des bras du garçon.

— Oh, murmura-t-elle avec un mouvement pour s'éloigner de Val.

Il n'était pas question qu'il la laisse faire.

— Attention, dit-il, passant un bras sur ses épaules. La route est un peu rude, par ici.

— Je ne pense pas que...

— Si vous regardez par la vitre, vous verrez des vaches bleues.

Elle lui lança un regard si éloquent que Val aurait pu s'en offenser, à supposer qu'il fût un homme habitué à dire la vérité. Ce qui, bien sûr, n'était pas le cas.

— Pardon ?

Il lui sourit.

— La région est célèbre à cause de ces vaches. Je suppose qu'elles sont l'œuvre d'un fermier qui se sera amusé à divers essais de reproduction. Cependant, certains prétendent que leur couleur tient davantage du pourpre que...

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule.

— ... que du bleu, termina-t-il, imperturbable, avant d'ajouter : Interrompez-vous souvent vos employeurs ?

— Uniquement ceux qui essaient de me raconter un tissu de balivernes, marmonna-t-elle.

Comme Val observait ses traits, il vit l'instant précis où elle mesura ce qu'elle disait – et, plus important encore, à qui elle le disait. Ses yeux trahirent un court instant d'appréhension, puis son expression se figea totalement.

— Je m'excuse, Votre Grâce.

Val n'avait jamais déploré son titre nobiliaire – et pourquoi l'aurait-il fait, alors que ce titre lui conférait fortune et déférence, toutes choses fort agréables et auxquelles il s'était depuis longtemps habitué ? Mais, pour la première fois de son existence, Valentine Napier, duc de Montgomery, aurait aimé, au moins l'espace de quelques minutes, être un citoyen ordinaire.

Pour quelques minutes *seulement*.

Car dans ce cas – par exemple s'il s'était appelé Jack –, il aurait adoré savoir ce qu'elle lui aurait répliqué.

Elle fit un autre mouvement, comme si elle cherchait toujours à lui échapper.

Val lui serra plus fort le bras.

— Parlez-moi un peu de vos origines.

Elle fronça les sourcils d'un air suspicieux.

— La dernière fois que je vous ai parlé de ma famille, vous avez trouvé cela assommant.

Val esquissa un geste vague de la main.

— Disons que mon intérêt s'est ravivé.

Elle soupira et parut se résigner à ce qu'il la tienne par le bras. Tant mieux.

— J'ai grandi dans le nord de l'Angleterre, presque à la frontière avec l'Écosse. Mon... père était un paysan qui possédait quelques arpents de terre et un troupeau de moutons.

— Comment avez-vous appris à lire et à écrire ?

— Ma mère me donnait des leçons le soir. Ou, plus exactement, à mes frères et sœur, qui sont tous plus âgés que moi. Mais j'en profitais aussi.

— Sont-ils beaucoup plus âgés que vous ?

Elle parut hésiter – ce qui intrigua Val – avant de hausser les épaules.

— Ian vient d'avoir quarante ans. Moira fêtera ses trente-huit ans le mois prochain, et Tom en a trente-six.

— Vous-même, quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

Il sourit.

— Donc, vous êtes une fantaisie tardive de vos parents.

Elle détourna le regard.

— Je suppose.

— Hmm.

Val posa le coude sur le rebord de la vitre et appuya sa joue contre sa paume, pour mieux observer la jeune femme.

— Votre enfance fut-elle bucolique ? Décrivez-la-moi.

— Le paysage était vallonné de collines recouvertes de bruyère. Le temps était le plus souvent froid et venteux.

— Vous détestiez ce pays, décida Val.

— Non, pas du tout ! C'était très agréable de s'asseoir devant le feu, le soir, pendant que le vent soufflait dehors, pour écouter Mam' me raconter des histoires ou me chanter de vieilles ballades.

Val pencha la tête.

— Ah bon, elle vous chantait des chansons ?

— Oui.

Sa question avait paru la surprendre, et elle le regarda bizarrement avant d'ajouter :

— Personne ne vous a donc jamais chanté quoi que ce soit, quand vous étiez enfant ?

Val songea aux refrains à boire que son père entonnait parfois, mais ce n'était certainement pas ce à quoi elle faisait allusion.

— Non.

— Ah. J'imagine que les duchesses ne chantent rien à leurs enfants.

— Non, en effet, répliqua-t-il avec un sourire. Et encore moins aux enfants qu'elles détestent cordialement.

Elle parut d'abord choquée par sa remarque, avant de s'éclaircir la voix.

— En tout cas, c'était réellement agréable. Et j'aimais aussi beaucoup me promener à travers les collines. Je croisais toutes sortes d'oiseaux qui nichaient dans les bruyères, et même des lièvres... Vous êtes sûr que ça vous intéresse ?

— Pour tout vous avouer, ça ne m'intéressait pas vraiment au moment où je vous l'ai demandé, mais maintenant si. Continuez.

Elle fit un peu la moue, mais elle s'assit plus confortablement à son côté.

— Quand j'ai été un peu plus grande, vers douze ans, j'ai commencé à travailler pour une dame du voisinage. Elle s'appelait Mme Cromby, mais la maison me manquait terriblement. Je pleurais tous les soirs, jusqu'à ce que ce soit mon jour de congé et que je puisse retourner auprès de Mam'.

Val fronça les sourcils.

— Pourquoi vos parents vous avaient-ils envoyée chez cette Mme Cromby, si cela vous rendait si malheureuse ?

Elle lui jeta un regard.

— Parce que j'avais besoin d'apprendre un métier, évidemment ! Et c'était une excellente situation. Mme Cromby était très stricte, mais j'ai beaucoup appris auprès d'elle et de sa gouvernante, Mme Little. Comment tenir des livres de comptes, comment polir le cuivre ou l'argenterie, conserver le fromage, reconnaître les bons morceaux de viande et savoir marchander chez le boucher. Comment savoir si un poisson est frais et à quelle période acheter des fruits de mer. Comment ôter des taches de vin sur du linge. Et bien d'autres choses encore.

Elle reprit son souffle. Val l'observait toujours, de plus en plus fasciné.

— Tout cela me paraît terriblement ennuyeux.

— Mais, sans toutes ces connaissances, vous vivriez dans la saleté et le désordre.

— Hmm.

Elle était parfaitement confiante dans ses capacités professionnelles, et cette assurance lui conférait un charme particulier. Les femmes du rang de Val ne travaillaient pas et n'avaient de compétences en rien – excepté la broderie, la musique et la danse. Sa sœur peignait des miniatures, mais Ève était une excentrique. Val connaissait bien quelques ladies expertes en fellations, mais cela ne pouvait pas être considéré comme un *travail*. Sauf, bien sûr, dans le cas d'une prostituée, mais les ladies en question ne vendaient pas leurs compétences. Du moins, pas contre des espèces sonnantes et rébuchantes.

Il s'aperçut que Mme Crumb le regardait de façon singulière.

— Oui ?

— Parfois, je me demande à quoi vous pouvez bien penser, avoua-t-elle.

Après une courte hésitation, Val jugea préférable de ne pas lui confier ses pensées les plus récentes.

— Racontez-moi pourquoi vous êtes venue à Londres.

Son expression se ferma de nouveau. Et elle détourna le regard.

Étrange.

— Pour la même raison que tous les autres domestiques qui viennent tenter leur chance dans la capitale : dans l'espoir de trouver du travail. À mon arrivée, j'avais déjà occupé plusieurs emplois, mais je voulais devenir gouvernante et aucun poste n'était disponible dans ma région. Alors je suis partie pour Londres.

Val avait l'intuition qu'elle omettait quelque chose dans son récit.

— En outre, Mam' était morte, ajouta-t-elle. Plus rien ne me retenait dans le Nord.

Plus rien ? Pas même son père, ses frères et sa sœur ? Ou les collines couvertes de bruyère ? Val s'interrogeait de plus en plus.

— Où est passé le livre que je lisais ? demanda-t-elle, regardant autour d'elle.

— Je l'ai rangé ici, dit-il, s'emparant des *Voyages de Marco Polo* qu'il avait posé sur la banquette à côté de lui, pour qu'il ne tombe pas pendant qu'elle dormait.

« Un choix intéressant, au demeurant, approuva-t-il.

— Vous voulez dire, pour une gouvernante ? marmonna la jeune femme, récupérant le livre de ses mains.

Elle était décidément très orgueilleuse.

— Pour n'importe qui, répliqua-t-il d'une voix presque tendre.

Elle caressa avec son pouce la reliure de cuir rouge de l'ouvrage.

— Êtes-vous déjà allé en Chine ?

— Non, mais j'aimerais m'y rendre.

L'attelage ralentissait et, regardant par la fenêtre de sa portière, Val constata qu'ils approchaient d'une auberge.

Mme Crumb se redressa sur son siège et s'écarta de lui – à son grand regret.

— Est-ce ici que nous passerons la nuit ?

— Non, nous ferons halte uniquement pour dîner et changer de chevaux, répondit Val, tandis que Mehmed et le chien se réveillaient.

— Mais alors, où nous arrêterons-nous pour dormir ?

— Nulle part. Nous voyagerons tout d'une traite. Cette nuit et encore la nuit prochaine, et même la suivante.

L'attelage s'immobilisa.

— *Quoi ?*

Il s'amusa de son étonnement. Val avait décidé qu'ils gagneraient le Yorkshire le plus rapidement possible, changeant de chevaux aussi souvent qu'il le faudrait, sans se soucier du coût.

— Si tout se passe bien, nous arriverons à Ainsdale Castle dans trois jours.

Ainsdale Castle.

L'endroit où il était né et où il avait grandi.

L'endroit, aussi, où il avait perdu son cœur aussi bien que son âme.

C'est pourquoi Val préférait parfois l'appeler *Death Castle* – le château de la Mort.

## 10

*Le magicien fut finalement déferé devant le roi sans cœur, qui ne leva même pas les yeux de son dîner pour ordonner qu'il fût fouetté et banni. Mais le magicien n'était pas seul, car il avait une fille qui voyageait toujours avec lui. Elle s'appelait Prue et, quand elle se jeta aux pieds du roi, implorant pitié pour son père, le roi se décida à la regarder. Et même à la regarder de près.*

Trois jours plus tard, il était près de minuit quand l'attelage s'engagea dans une longue allée conduisant à un château dont la lune dessinait la silhouette. Bridget, qui regardait par la vitre, ne put s'empêcher de frissonner. Une tour en particulier, plus haute que les autres, semblait menaçante dans la nuit.

La jeune femme laissa retomber le rideau de la fenêtre.

Il ne lui avait pas échappé que Val, d'ordinaire si bavard, était devenu étrangement calme et silencieux maintenant qu'ils approchaient de la maison de son enfance. Dans son coin, il ressemblait désormais presque à une statue, tant il était immobile.

— Imposant, n'est-ce pas ? dit-il, croisant le regard de Bridget. Mon ancêtre en a pris possession il y a des siècles, en envahissant les terres du propriétaire originel, qu'il embrocha au passage, avant de supprimer son héritier et de violer sa veuve sur une table de banquet, pour finir par l'épouser.

Comme Bridget le regardait avec horreur, il haussa les épaules.

— Le château venait de sa famille à elle, expliqua-t-il. Je suppose que mon ancêtre a voulu rendre son forfait légal.

— C'est quoi, embrocher ? demanda Mehmed.

— Percer avec une épée, répondit Val, se gardant, pour une fois, d'employer un vocabulaire trop fleuri.

L'attelage s'immobilisa.

L'un des valets descendit le marchepied et ouvrit la portière.

Pip descendit le premier, bondissant littéralement dehors pour disparaître dans le noir, Mehmed sur ses talons.

Une série d'aboiements se fit bientôt entendre, auxquels Pip s'efforça de répondre de son mieux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bridget à Val.

— Des chiens de chasse. Mon père en possédait une meute et, apparemment, elle a été maintenue.

Bridget fronça les sourcils.

— Vous n'étiez pas au courant ?

Val haussa les épaules.

— Je ne suis pas revenu à Ainsdale Castle depuis que j'ai quitté l'Angleterre, l'année de mes dix-neuf ans, pour parcourir le monde. En tout, cela fait onze ans que je n'ai pas remis les pieds dans ce château.

Il regardait d'un œil morose la portière grande ouverte.

Il n'avait pas expliqué à Bridget pourquoi ils étaient partis aussi précipitamment de Londres, mais la jeune femme en avait déduit qu'il craignait que ses ennemis ne cherchent à l'atteindre. À voir sa réaction maintenant qu'ils étaient arrivés, elle songea que cette crainte avait dû être très forte, pour qu'il se décide à revenir ici.

— Si nous descendions ? proposa-t-elle.

Val parut reprendre ses esprits.

— Oui, vous avez raison.

Il fit signe à Bridget de le précéder et la jeune femme laissa Bob, le valet, l'aider à descendre du véhicule. La deuxième voiture s'était arrêtée juste derrière la leur, et Bridget ne put s'empêcher de la regarder avec curiosité. Hier soir, elle avait remarqué que les domestiques qui l'occupaient lui étaient tous inconnus. Et ce matin, lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour changer de chevaux, elle avait voulu s'approcher du véhicule, mais l'un de ces domestiques lui avait bloqué le passage.

Bridget lui avait trouvé une mine patibulaire.

— Voilà la demeure de mes ancêtres, marmonna Val.

Bridget se retourna. Il contemplait Ainsdale Castle avec ce qui ressemblait à du franc dégoût.

— Pourquoi êtes-vous venu ici, si vous détestez cet endroit ?

Il lui sourit gentiment.

— Oh, Séraphine. Certaines choses ne peuvent être ni détruites, ni brûlées, ni enterrées. Il faut apprendre à composer avec. D'autant que l'avenir n'est pas écrit. Qui sait si ce château ne me sera pas utile un jour ?

Et, sans attendre de réponse, il gravit le perron qui se terminait par une grande porte à double battant. Les valets semblaient éprouver quelques difficultés à réveiller le personnel des lieux.

Bridget le suivit sans se presser, laissant son regard errer autour d'elle. Les branches de grands arbres se profilèrent sur la lune. Toutes les fenêtres du château étaient éteintes. Manifestement, personne n'avait été prévenu de leur arrivée.

Pip rejoignit la jeune femme. Sa langue pendait joyeusement hors de sa gueule.

Mehmed semblait beaucoup moins enthousiaste.

— Les châteaux anglais sont des glaciers.

— Je suis sûr qu'il y aura un bon feu à l'intérieur, le rassura Bridget.

Du moins, elle l'espérait.

L'un des battants finit par s'ouvrir dans un grincement, révélant un homme grand et mince qui s'était manifestement habillé à la hâte. Il avait enfilé pantalon et veste sur sa chemise de nuit, et il portait encore son bonnet. Derrière lui, une femme d'âge mûr, aux cheveux grisonnants, serrait un châle jeté sur sa chemise de nuit.

— Votre Grâce ! s'exclama l'homme, reconnaissant Val. Nous ne vous attendions pas.

— Les gens m'attendent rarement, répliqua le duc. Mais me voilà, fatigué, le ventre vide et par un froid de canard. Si vous me laissiez entrer ?

Ces derniers mots avaient été prononcés avec ce qu'il fallait d'ironie, mais l'homme, sans

doute un majordome, piqua un fard.

— Bien sûr, Votre Grâce. Entrez donc.

Le visage de la femme s'était fermé.

— Les lits ne sont pas faits, marmonna-t-elle. Et il ne reste plus de viande ni de pain frais dans la cuisine. Je me demande comment nous allons nourrir tout ce monde.

Cependant le majordome, beaucoup plus jeune qu'elle, s'était effacé pour laisser passer Val, qui entra suivi de Mehmed et du chien.

Le duc continua son chemin à l'intérieur, mais quand ce fut au tour de Bridget de franchir la porte, elle s'arrêta pour sourire aux deux domestiques.

— Bonsoir. Je suis Mme Crumb.

L'homme s'inclina poliment.

— Je suis John Dwight, madame. Le majordome.

— Ravie de vous connaître, monsieur Dwight, répondit Bridget.

Et, se tournant vers la femme :

— À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis Mme Ives, la gouvernante, expliqua la femme. Et sa tante, précisa-t-elle, désignant le majordome d'un mouvement du menton.

— Merveilleux, dit Bridget avant d'indiquer Mehmed, qui contemplait le plafond peint. Voici Mehmed, le valet de chambre du duc. Ainsi que Bob, l'un de ses valets. En tout, nous sommes une douzaine. Qu'avez-vous comme vivres disponibles ?

La gouvernante se renfrogna un peu plus – si c'était possible.

— Juste de quoi nourrir le personnel du château.

— Et combien de personnes travaillent ici, actuellement ? questionna Bridget.

— Oh, l'effectif est squelettique, répliqua la gouvernante. Je ne sais pas comment Sa Grâce pourra s'en accommoder. Une demi-douzaine de soubrettes, quatre valets, la cuisinière et ses deux aides, moi et John. Bien sûr, je ne compte pas le personnel extérieur – palefreniers, jardiniers, etc.

— Vous avez effectué du très beau... commençait Bridget sur un ton conciliant, quand Val l'interrompit :

— Venez, madame Crumb, lui dit-il, se matérialisant soudain à son côté et lui prenant le bras. Vous n'êtes pas en fonction, ici.

Et il l'entraîna dans un corridor à peine éclairé, sans lui lâcher le bras. Des portraits étaient accrochés aux murs, représentant des hommes hautains ou des femmes en robes à collerette.

— Alors, pourquoi m'avez-vous emmenée avec vous ? demanda la jeune femme, plutôt sèchement.

Et elle ajouta avant qu'il ait pu répondre :

— Je m'enquerais de votre souper, *Votre Grâce*. Je pensais que vous seriez soucieux de votre confort.

— Je suis toujours très soucieux de mon confort, rétorqua Val, alors qu'ils arrivaient au pied d'un grand escalier de pierre.

Il s'immobilisa et lui caressa furtivement la joue.

— Si je vous ai emmenée avec moi, c'est que je vous *apprécie* beaucoup.

Bridget en perdait sa capacité de raisonnement. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'ils semblaient respirer le même air.

Val esquissa un sourire et lui étreignit la main.

— Mais, reprit-il, commençant à monter l'escalier sans lâcher la main de Bridget, je ne vais pas attendre que Mme Ives aille réveiller la cuisinière au milieu de la nuit pour régaler mon palais. Au lieu de cela, je vais tranquillement me retirer dans ma chambre et profiter des victuailles que Mme Bram nous a préparées pour notre voyage. Il en reste encore plein. Je lui avais demandé de se montrer généreuse, car je subodorais pareil accueil.

Il frissonna tout à coup.

— Dieu du ciel, cette maison est encore plus glaciale que dans mon souvenir.

Ils atteignirent le premier étage. Les portes de la chambre ducale étaient déjà grandes ouvertes. À leur entrée, une soubrette en vêtement de nuit, agenouillée devant la cheminée, allumait un feu, pendant qu'une autre servante s'occupait du lit, soulevant un nuage de poussière, et qu'une troisième apportait de l'eau chaude.

Mehmed et Pip s'étaient plantés près de la cheminée pour regarder s'activer la soubrette.

Bridget renifla délicatement. Elle perçut une odeur de moisi et de renfermé.

Val se montra beaucoup moins enclin à la discrétion. Il renifla un grand coup.

— Ah, l'exquise puanteur de mes ancêtres ! Voilà qui me rappelle bien des souvenirs – mais pas toujours plaisants. Maintenant laissez-nous, petits farfadets, et retournez dans vos lits. J'aurai surtout besoin de vous demain matin.

Les servantes se figèrent. Celle agenouillée devant la cheminée repoussa une mèche de cheveux tombée sur son front d'un revers de main et demanda :

— Pardon, Votre Grâce ?

— Fichez-moi le camp, répliqua Val sans prendre de gants.

Bridget le fusilla du regard, avant de gratifier les servantes d'un sourire.

— Merci ! lança-t-elle alors qu'elles sortaient avec des bâillements.

Elle attendit que la porte se fût refermée pour faire face à Val.

— Vous n'aviez pas besoin d'être grossier !

— Non, en effet, admit-il, fouillant dans un panier à provisions, mais je paie leurs gages et je suis duc, ce qui me dispense d'être poli. Vous voulez une pomme ?

Et il lui tendit une pomme – le fruit défendu – avec un sourire à la fois innocent et narquois.

Bridget plaqua les mains sur ses hanches.

— Si vous traitiez vos domestiques comme des êtres humains, capables de raisonner et d'avoir des émotions, vous seriez bien mieux servi.

Il se laissa choir dans un fauteuil, posant une jambe sur un accoudoir dans une posture nonchalante.

— Si un domestique me sert mal, je le congédie. Les autres voient ça et adaptent leur comportement en conséquence. Le résultat, c'est que j'ai la meilleure domesticité que l'argent puisse acheter.

Et il mordit à pleines dents dans une pomme rouge.

Bridget le rejoignit.

— C'est très mal, vous savez, de traiter les humains comme des choses qu'on peut vendre ou acheter.

Il s'esclaffa.

— Qu'est-ce qui est bien, et qu'est-ce qui est mal ?

— Aimerez-vous être traité de cette façon ?

Bridget n'aurait pas su dire pourquoi cette discussion, à une heure si tardive, après trois jours d'un voyage épuisant, lui importait à ce point.

Val pointa un doigt sur elle, l’anneau qu’il portait à son pouce scintillant à la lumière des flammes. Il semblait parfaitement confiant dans sa fortune et son rang social.

— Si quelqu’un me traitait ainsi, je lui couperais le nez et je le lui ferais manger.

Là-dessus, il mordit de nouveau dans sa pomme.

— Et aimeriez-vous que d’autres personnes *me* traitent de cette façon ? murmura-t-elle. Comme un objet auquel on commande, sans se soucier de ses sentiments ?

Il se raidit et la dévisagea.

Bridget soutint son regard, lui prit sa pomme des mains et mordit dedans avant de la lui rendre.

Puis elle quitta la pièce en mâchant sa bouchée.

Val se réveilla dans une chambre frisquette, et avec un chat assis au pied de son lit. Il avait le pelage roux, avec une sorte de flamme blanche sur la poitrine, et il se livrait tranquillement à sa toilette.

À un moment, le chat s’interrompit pour le regarder, et Val vit qu’il avait les yeux verts. Comme Pretty, son premier chat, le premier aussi auquel son père avait tordu le cou.

Val éternua.

Le chat bondit du lit et disparut comme un fantôme, avec une telle rapidité qu’il se demanda s’il n’avait pas rêvé sa présence.

Val se redressa dans le lit pour regarder l’endroit où l’animal était assis.

Il n’avait laissé aucune empreinte sur les couvertures.

C’était incroyable.

La chambre gardait, même à la lumière du jour, une atmosphère de décomposition.

Val se leva, s’habillant dans la couverture qu’il tira à lui, et se dirigea vers la fenêtre, la couverture traînant à moitié par terre derrière lui. La fenêtre donnait sur une cour intérieure, entièrement nue à l’exception d’un vieux chêne qui se dressait en son centre. Tout le décor était recouvert d’une fine couche de givre. Val se rappelait avoir vu des hommes portant des masques courir, danser et sauter autour de ce chêne, à la lumière de feux de joie.

Ces hommes masqués l’avaient terrifié, quand il était petit garçon. La première fois, il s’était enfui de son poste d’observation, en haut de la tour, pour courir se réfugier dans sa chambre – et même se cacher sous son lit. Sa nurse ne l’y avait retrouvé que le lendemain matin.

À présent, bien sûr, ces fêtards masqués ne lui inspiraient plus aucune crainte. Il avait appris, en grandissant, à tout relativiser. Et à savoir mesurer les risques et les bénéfices que l’on pouvait retirer d’une situation.

C’est dans cet état d’esprit qu’il avait écrit au duc de Dyemore, juste avant de quitter Londres. Pour l’instant, il ne savait pas si Dyemore serait suffisamment intéressé pour venir le rencontrer jusque dans le Yorkshire, mais Val serait vraiment surpris s’il n’avait pas de nouvelles du duc d’ici la semaine prochaine.

Un croassement lui fit lever les yeux et il vit passer une volée de corneilles au-dessus des remparts crénelés du château.

Il était né ici, entre ces murs, fruit d’une union aussi soigneusement préparée que la saillie d’un pur-sang arabe. Avec une mère richissime, dont la lignée remontait aux Normands, et un père qui possédait un titre prestigieux et d’immenses terres.

C’était là, aussi, qu’il avait été façonné, goutte après goutte, comme un cristal, jusqu’à ce

qu'il soit aussi translucide et coupant qu'un diamant.

Aussi dur, également.

Et voilà qu'il était revenu sur le domaine de ses ancêtres. Mais, cette fois, pour y prendre la place qui lui revenait de droit.

Val se détourna de la fenêtre et gagna la porte, l'ouvrant pour passer la tête dans le couloir.

À sa grande surprise, un valet, planté à côté, attendait manifestement qu'il se montre.

— Votre Grâce ?

— Apportez-moi de l'eau chaude en grande quantité, lui commanda Val. Et demandez à une servante de ranimer le feu. Je veux également du thé, du lait, du sucre, des œufs, du jambon, des saucisses, des harengs, du pain, du beurre et de la confiture. Ah, et aussi Mme Crumb.

Et, se souvenant de sa conversation d'hier soir avec sa gouvernante, il ajouta :

— S'il vous plaît.

— Je suis désolé, Votre Grâce, dit le valet qui semblait perdu. Qui cela ?

— Mme Crumb, répéta Val. La femme qui m'accompagnait hier soir. Environ de cette taille – il plaça sa main à hauteur de son menton –, avec un chapeau affreux. Vous la trouverez sûrement quelque part en train de donner des ordres à quelqu'un.

— Oh, fit le valet, comprenant soudain. *Elle.*

Bridget se réveilla plus tôt que d'habitude, à cause du froid qui régnait dans sa chambre et de l'odeur de moisi qui empestait sa couverture.

Cet inconfort lui inspirait des sentiments mitigés.

D'un côté, elle éprouvait de la compassion pour le personnel du château. Ce n'était jamais agréable d'avoir la charge d'une demeure campagnarde sans jamais être averti des caprices d'un propriétaire qui pouvait débarquer n'importe quand et même au beau milieu de la nuit. Les aristocrates avaient tendance à penser que les lits se faisaient tout seuls, que les garde-manger se remplissaient par magie et que les domestiques pouvaient débouler sur un claquement de doigts.

Mais d'un autre côté, la poussière, l'humidité et l'odeur de moisi dénotaient un laisser-aller manifeste. Pareille incompétence scandalisait sa conscience de gouvernante.

Bridget, toute frissonnante dans sa chemise de nuit, se leva du lit. Dans son mouvement, elle réveilla Pip qui, malgré son pelage, avait dû chercher refuge sous la couverture pour passer la nuit. L'animal chercha quelques instants une issue, avant de sortir sa tête sous un pan de couverture, ce que le fit ressembler à ces singes encapuchonnés qu'on voyait parfois sur des gravures médiévales.

Finalement, le terrier s'étira et s'assit sur le lit, pour regarder Bridget s'habiller.

La jeune femme enrageait de ne pas disposer d'eau pour se laver. Mais elle se vêtit comme à l'habitude, nouant solidement sa charlotte sous son menton, et termina sa toilette en attachant sa châtelaine à sa ceinture. Puis elle sortit avec le chien.

Bridget s'était vue attribuer une petite chambre au dernier étage – pas une chambre de domestique, mais pas davantage une chambre d'amis.

En fait, ni l'une ni l'autre.

Elle remonta le couloir, s'intéressant aux lambris recouvrant les murs, notant la poussière qui s'épandait partout. Le tapis de l'escalier aurait mérité d'être secoué, et la rampe manquait d'un énergique polissage à la cire.

La jeune femme s'arrêta sur le palier et remarqua des traces de suie laissées par les

chandelles sur les murs. Elle descendit ensuite la seconde moitié de l'escalier, dont la rampe cette fois était branlante – ce qui était dangereux. Il fallait convoquer un menuisier de toute urgence.

Le vestibule du rez-de-chaussée était éclairé par de grandes fenêtres gothiques, superbes, qui donnaient sur la cour intérieure du château. Mais leurs vitres étaient sales.

Bridget grimâça.

Elle emprunta un couloir de service et descendit une dernière volée de marches pour se rendre aux cuisines.

Le plafond voûté était noirci par la fumée. La cheminée, immense, occupait presque un mur entier – on aurait pu y faire rôtir un bœuf. Du reste, le château était si ancien qu'elle avait dû servir à cela autrefois. Une table, vénérable elle aussi par l'âge, trônait près de la cheminée. Autour d'elle était rassemblé à peu près tout le personnel du château, qui semblait témoigner d'un mélange de curiosité et de défiance. Un peu à l'écart se tenait, sur la défensive, le groupe de domestiques venu de Hermes House : Bob, Bill, Will et Sam. Il ne manquait que leur cocher, qui devait se trouver dans les écuries.

Bridget fit sortir Pip dehors par une porte de service, puis elle s'adressa aux serviteurs du château.

— Bonjour à tous. Je suis Mme Crumb. Où est Mme Ives ?

M. Dwight, le majordome, se leva de table. Les mouvements de sa pomme d'Adam témoignaient de sa nervosité.

— Ma tante est rentrée dans son cottage ce matin. Elle a dit qu'elle était trop vieille pour supporter des allées et venues en pleine nuit.

Il déglutit péniblement, comme s'il préférait avaler le reste des propos que lui avait tenus sa tante.

Quoi qu'il en soit, la situation en serait désormais facilitée.

— Qui est la blanchisseuse ? demanda Bridget à M. Dwight.

Une jeune femme toute mince, aux cheveux bruns plaqués sur le crâne, l'interrompit sèchement :

— Qui êtes-vous ?

Bridget s'obligea à afficher un sourire sur ses lèvres.

— Mme Crumb, comme je l'ai déjà expliqué. Et vous-même... ?

— Madge Smithers, répliqua la femme, croisant les bras sur sa poitrine. La cuisinière.

— Ah. Alors je suppose que vous avez hâte de vous mettre au travail pour préparer le petit déjeuner de Sa Grâce. Sachez qu'il aime beaucoup manger des œufs, le matin.

La cuisinière ne bougea pas de son siège. Du reste, personne ne bougea.

Bridget soupira à regret.

— Voyez-vous, ces prochains jours, le duc sera obligé de prendre des décisions concernant son personnel : qui pourra rester et qui devra trouver du travail ailleurs.

— C'est un démon, tout le monde ici est au courant de sa réputation, intervint un valet.

Il avait parlé fort, et ses paroles parurent résonner sous l'immense plafond de la cuisine.

Bridget étudia le domestique. Il ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt-cinq ans, ce qui voulait dire qu'il n'avait jamais dû pratiquer personnellement le duc.

— Comment vous appelez-vous ?

— Conners.

— Eh bien, Conners, si vous pensez que Sa Grâce est le diable incarné, pourquoi travaillez-vous ici ?

Conners s'esclaffa.

— Il n'y a pas beaucoup d'autres emplois, dans les parages.

Bridget hocha la tête.

— Dans ce cas, je suggère que vous réfléchissiez. Si vous méprisez réellement le duc, le mieux est que vous partiez. Et si vous souhaitez rester, admettez que vous avez passé un pacte avec le diable et traitez le duc de Montgomery avec le respect qui lui est dû.

Elle marqua une pause, pour que Conners enregistre bien ses propos. Elle comprenait tout à fait qu'on travaille par nécessité – c'était du reste son propre cas –, mais elle ne permettrait jamais que des domestiques parlent mal de leur maître.

Et encore moins qu'ils puissent se mutiner.

— Maintenant, reprit-elle en se tournant vers la cuisinière, si nous passions au petit déjeuner ?

Mme Smithers ne se précipita pas exactement sur sa tâche, mais elle n'en commença pas moins ses préparatifs, avec l'aide des deux filles de cuisine.

— Nous avons des femmes qui montent du village, répondit M. Dwight quand Bridget lui reposa la question de la blanchisseuse. Mais c'est ma tante qui les commandait. Je ne crois pas que...

— Connaissez-vous leurs noms ? demanda Bridget.

— Oui...

— Alors, dites-leur de venir aujourd'hui.

M. Dwight semblait perdu.

— Mais... ce n'est pas le jour de la lessive. Vous êtes sûre qu'il y a du linge à laver ?

— Oh que oui ! répliqua Bridget. En fait, expliquez aux blanchisseuses que nous aurons besoin d'elles pour une bonne semaine.

— Mais...

— Maintenant, abordons le chapitre des soubrettes, le coupa sèchement Bridget.

— Pardon ?

— Il en faudrait une douzaine de plus. Et aussi des valets. Sans parler des menuisiers, des tailleurs de pierre... Vous allez prévenir les villageois que nous recrutons des travailleurs de toute sorte. Cet après-midi, nous nous livrerons aux entretiens d'embauche dans le grand vestibule, pour ne pas gêner Mme Smithers dans son travail. D'ici là, nous allons profiter, vous et moi, de la matinée pour parcourir tout le château et dresser la liste de ce qui doit être fait au plus vite. Mais d'abord, le thé.

M. Dwight lui semblait être un jeune homme parfaitement estimable. Mais peut-être un peu étourdi. Aussi confessa-t-elle, pour l'amadouer :

— Je ne peux pas commencer ma journée sans avoir bu au moins une tasse de thé.

Il écarquilla les yeux.

— Du... thé ?

L'une des brutes de la seconde voiture pénétra au même instant dans la cuisine, par une porte dont Bridget n'avait pas encore repéré l'existence.

— Elle veut son petit déjeuner.

— Qui cela ?

Tout le monde se figea à la question de Bridget.

La jeune femme plissa les yeux et s'adressa directement à l'homme. Il était trapu et portait des cicatrices au visage.

— *Qui* veut son petit déjeuner ?

— Mêlez-vous de vos affaires.

— C'est une lady, expliqua la soubrette qui s'était occupée, hier soir, d'allumer le feu dans la chambre de Val. Elle est enfermée dans les oubliettes.

Bridget traversa la cuisine pour franchir la porte par laquelle la brute était entrée.

— Hé là ! cria quelqu'un dans son dos.

La porte ouvrait sur un étroit corridor. Bridget l'emprunta à grands pas, ignorant les portes qui devaient donner sur des réserves, et continua son chemin jusqu'à une arche de pierre qui surplombait un escalier en spirale.

Elle le descendit.

Les murs étaient froids et suintaient l'humidité. L'escalier donnait sur une pièce voûtée et dallée, pourvu d'une petite cheminée. Trois portes en bois brut étaient ménagées dans les murs, chacune arborant un judas. Quatre paillasses étaient étalées sur le dallage, et une table et quatre chaises trônaient près de la cheminée.

Bridget était presque soulagée. Les *oubliettes* avaient résonné à ses oreilles comme un lieu horifique.

Trois hommes étaient assis à la table. Ils levèrent les yeux à l'arrivée de la jeune femme, mais aucun ne parut particulièrement s'alarmer.

— Arrêtez-la ! cria derrière elle le quatrième, qui la poursuivait depuis les cuisines.

Bridget carra les épaules.

— Où l'avez-vous enfermée ?

L'un des hommes soupira.

— Écoutez, mademoiselle...

— Madame Crumb ! Madame Crumb, c'est bien vous ?

Le quatrième homme voulut se saisir de Bridget. La jeune femme lui échappa et courut vers la porte du milieu, d'où semblait provenir la voix qui l'avait appelée. Elle regarda par le judas et reconnut Mlle Hippolyta Royle.

## 11

*Cependant, le roi sans cœur fit signe à ses gardes d'exécuter la sentence. C'est alors que le magicien prit la parole. « Sire, je peux vous prouver la véracité de mes pouvoirs magiques », dit-il. Le roi sans cœur fronça les sourcils – il les fronçait souvent – et demanda : « Comment cela ?  
— Je peux vous aider à retrouver un cœur », lui dit le magicien. À ces mots, tout le monde se figea, sauf Prue, qui marmonna entre ses dents : « Qu'est-ce qui vous prend, père ? »*

Val était étendu sur son lit poussiéreux, vêtu simplement d'une chemise et d'un peignoir, et il croquait dans une pomme, se demandant si le valet qu'il avait envoyé lui chercher son petit déjeuner et Mme Crumb ne s'était pas rompu le cou dans les escaliers, quand un archange surgit du ciel déversa sur lui toute son ire.

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée et sa gouvernante fit irruption dans la pièce, ses yeux lançant des éclairs, sa poitrine se soulevant rapidement sous son austère robe de laine noire.

Elle était magnifique.

— Ordonnez-leur de la relâcher ! intima Séraphine d'un ton impérieux. *Immédiatement !*

Elle le surplombait, les lèvres écumantes, tout son corps tremblant de rage. Val brûlait d'envie de l'attirer dans ses bras, de rouler sur elle et de la pilonner violemment.

— Dois-je comprendre que vous avez découvert Mlle Royle ? demanda-t-il, tenant prudemment sa pomme hors de portée.

Elle pointa un doigt en direction des oubliettes.

— Ces... Ces brutes que vous avez recrutées refusent de m'écouter et de la libérer. Pour quelle raison gardez-vous Mlle Royle prisonnière ? La haïssez-vous donc à ce point ?

— Non, répondit Val, très surpris. Pourquoi haïrais-je Mlle Royle ? Je veux l'épouser.

Elle le fixa quelques instants, comme si elle était à court d'arguments. Sa colère, en revanche, n'avait pas diminué d'un iota. Val n'aurait jamais imaginé que l'enlèvement de Mlle Royle la mettrait dans un tel état.

Mais il trouvait cela plutôt excitant.

— Hippolyta Royle vous déteste, dit-elle finalement. Et elle ne vous épousera certainement pas de son plein gré.

— Non, admit Val. Cependant, elle n'aura guère le choix, dès lors que sa réputation sera ruinée.

Elle écarquilla les yeux et blêmit.

— Vous avez l'intention de la violer ?

Val faillit tressaillir. Il se remémorait un visage d'enfant, blanc de frayeur.

— Je n'ai pas dit cela. Je trouve le viol et les violeurs répugnants. Mais un petit séjour d'une semaine dans mes oubliettes devrait me faciliter les choses, sans que Mlle Royle ait à subir mes assauts. À l'heure où nous parlons, toute la bonne société londonienne est déjà au courant de sa disparition. Quand les gens apprendront où elle est, et avec qui...

Haussant les épaules, il ajouta :

— Elle n'aura donc pas le choix. Et son père non plus. Je table sur une annonce de nos fiançailles d'ici quinze jours.

— Mais... si vous épousez une femme qui vous déteste et si vous ne comptez pas la violer, comment ferez-vous pour consommer votre mariage ?

Il ouvrit grands les bras, pour mettre en valeur son incroyable beauté.

— Elle ne me détestera pas éternellement. Une fois que nous serons mariés, je lui donne une semaine pour me tomber dans les bras. Un mois, tout au plus.

Là-dessus, il se remit à croquer sa pomme.

— Vous êtes l'homme le plus vaniteux de la Terre.

Il s'interrompit de mâcher.

— Ce n'est quand même pas aujourd'hui que vous vous en apercevez ?

Elle croisa son regard.

— Val, vous ne pouvez pas faire ça. Ce n'est pas bien.

Ses propos firent à Val l'effet d'un acide.

Il posa sa pomme, se leva du lit et la rejoignit, pieds nus, pour lui prendre le bras.

— Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ? Expliquez-moi, Séraphine. Qui fixe ces règles qu'apparemment tout le monde respecte ?

Elle sembla hésiter.

— La Bible...

Il s'esclaffa.

— Un texte poussiéreux, écrit par des hommes morts depuis des siècles. Ces imbéciles prétendent que se masturber est un péché. Vous n'avez pas de meilleure référence ?

Val sentait son membre palpiter. Il avait désiré la jeune femme à l'instant où elle était entrée dans sa chambre. Sa passion, ses certitudes l'excitaient.

— Les tribunaux...

— Un ramassis de vieux barbons convaincus de leur propre importance. Et vous appelez ça la justice ?

— Les lois que le Parlement...

— Oh, Séraphine ! ronronna Val, son nez tout près du visage de la jeune femme, pour s'enivrer de son parfum. À votre avis, qui siège au Parlement ? Qui vote les lois ? Qui dirige le gouvernement ?

Elle n'avait pas fait sa toilette, ce matin – Val l'aurait parié, et il se repaissait de son odeur de femme. Il lui lécha la joue, avant de lui mordiller la lèvre. Une fois. Deux fois. Et encore une fois avant qu'il ne s'écarte, au prix d'une grande volonté.

— C'est moi, Séraphine. Et les gens de mon espèce. Des ducs, des marquis, des comtes, des vicomtes. Des hommes qui possèdent terres, fortune et puissance, le plus souvent depuis des générations. C'est nous qui décidons ce qui est bien ou mal. C'est nous qui faisons pendre les voleurs de mouchoirs, mais qui gardons notre liberté après le viol d'une servante. C'est nous qui fixons le montant des impôts et le nombre de soldats qui seront envoyés à la guerre. Pour la bonne raison que nous sommes la classe dominante.

Elle le regardait sans un mot. Son ardente Séraphine ne pouvait rien répliquer à cela. Il ne lui restait plus qu'à admettre sa défaite.

Val se dirigea vers le panier à provisions pour en tirer une autre pomme, et peut-être un morceau de fromage, qu'il lui offrirait. Il savait se montrer généreux dans la victoire.

— C'est tout ?

— Hmm ?

Il se retourna, pour la trouver plantée juste derrière lui. Ce qu'elle pouvait se montrer sournoise !

Son regard était toujours noir, comme si elle n'avait pas réalisé qu'elle avait perdu.

— C'est votre seule explication ? Vous pouvez faire tout ce qui vous plaît, uniquement parce que vous êtes duc et que vous n'avez pas à vous soumettre aux règles du commun des mortels ?

— Mais oui.

— Non, répliqua-t-elle avec une fermeté totalement inattendue de la part d'une gouvernante. C'était à croire qu'elle se jugeait son égale.

— Non, répéta-t-elle. Je ne peux pas l'accepter. Votre philosophie imbécile et votre mépris pour autrui sont insupportables. Vous pouvez organiser un bal frivole en quinze jours si ça vous chante, vous pouvez scandaliser la bonne société sur un caprice, mais vous ne pouvez pas épouser une femme qui ne veut pas de vous. Ça, c'est mal.

Elle était si sûre d'elle-même. Val devait avouer qu'il était fasciné.

— Qui dit...

— Moi, je dis que c'est mal, le coupa-t-elle, plaquant sa paume sur le torse de Val.

C'était la première fois qu'elle le touchait volontairement – excepté lorsqu'il était malade – et, malgré l'épaisseur de sa chemise et de son peignoir, Val avait l'impression que sa main lui brûlait la peau.

— Je ne vous parle plus de la Bible, ni des juges, ni du Parlement. Mais, simplement, *moi* je vous dis que c'est mal. Libérez Hippolyta Royle, donnez-lui un attelage, une escorte et renvoyez-la chez elle. Faites-le maintenant, Val. Vous valez bien mieux que cela.

Val était comme hypnotisé par l'intensité de son regard. Il avait le sentiment de se tenir au bord d'un précipice.

Il prit la main qu'elle avait posée sur son torse pour la porter à ses lèvres.

— Non, ma tendre Séraphine, dit-il le plus gentiment possible. Je ne la libérerai pas, pour la bonne raison que vous vous méprenez à mon sujet. Je peux philosopher, même si vous jugez ma philosophie imbécile, mais ce n'est qu'une facette de ma personnalité. Tournez-moi, et je vous en montrerai une autre. Qui vous plaira encore moins.

Elle voulut s'écarter, mais il ne lâchait pas sa main.

— De quelle facette parlez-vous ?

Il sourit, peut-être un peu tristement.

— La facette d'un dominateur. Tout ce que je fais, tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, n'a jamais poursuivi qu'un seul objectif : consolider mon pouvoir, et même l'accroître. Regardez autour de vous. Je me contente de marcher sur les brisées de mes aïeux. Vous souvenez-vous de cette histoire que je vous ai racontée, à notre arrivée, sur la manière dont ce château est entré dans la famille ? La violence de mon ancêtre n'a rien d'un conte de fées. Et son sang coule aujourd'hui dans mes veines. Je suis né pour me comporter ainsi. Ne reprochez pas à la vipère de mordre : c'est dans sa nature même.

Les lèvres de la jeune femme tremblaient légèrement, mais son regard restait sec. Comme si

elle avait perdu tout espoir de le convaincre.

Val ne songeait certainement pas à le déplorer. Pas un seul instant, voulut-il se persuader.

— Le sang de cette femme violée par votre ancêtre coule *aussi* dans vos veines, il me semble ?

Oh, elle savait où frapper...

— Certes. Mais je ne pense pas qu'il l'ait emporté dans mon hérité. Elle était petite et avait les cheveux noirs.

Elle secoua la tête.

— Si je comprends bien, vous vous moquez éperdument de savoir ce qui est bien ou ce qui est mal ?

Il hésita – juste une fraction de seconde – parce que la question du bien et du mal l'avait toujours fasciné.

Mais, finalement, il lui sourit.

— Cela m'intéresse de manière purement abstraite. Je vais garder Mlle Royle ici, et je ferai d'elle mon épouse. Parce qu'elle est la plus belle et la plus riche héritière d'Angleterre. Je ne vois pas pourquoi je me priverais d'un tel trophée.

Le regard de sa chère gouvernante était toujours aussi noir.

— Vous vous fichez de mon avis.

Comme ce n'était pas une question, il ne répondit pas, mais il sentit monter une boule dans sa gorge et, si elle s'en était aperçue, elle aurait tenu sa réponse.

Mais elle se détournait, en tirant sur sa main pour la libérer, aussi ne remarqua-t-elle rien.

Val avait l'impression d'être glacé de l'intérieur.

— Désolé, madame Crumb, dit-il. J'ai pris ma décision, et aucun argument de votre part ne pourra me faire changer d'avis.

Elle sortit – emportant toute la chaleur de la pièce avec elle.

Ce soir-là, Bridget se fit la réflexion que certains trouveraient sans doute totalement inconsidéré de vouloir tenter le sauvetage de Mlle Royle avec très peu d'alliés, encore moins de fonds, et en étant une étrangère dans un pays inconnu.

Mais ceux-là n'étaient pas aveuglés par une rage indicible contre un homme d'une incroyable stupidité.

La colère était un excellent stimulant.

La jeune femme descendit l'escalier en spirale menant aux oubliettes sur la pointe des pieds. En théorie, les gardes étaient tous endormis, sous l'effet de la décoction qu'elle avait versée dans leur bière.

Cependant, la théorie était souvent loin de la pratique. Bridget espérait de tout cœur qu'elle n'avait pas trop abusé du liquide visqueux et noir qu'elle avait acheté à grands frais à Mme Smithers. Elle ne voulait quand même pas tuer l'un des sbires du duc.

Quoique cette perspective ne fût pas pour l'horrifier autant qu'elle l'aurait dû, à bien y penser.

Val commençait à exercer une très mauvaise influence sur son sens de la moralité.

Au moment d'atteindre les dernières marches, elle soupira de soulagement. Les quatre gardes s'étaient avachis sur la table et ils respiraient bruyamment.

Bridget récupéra les clés – calées sous le bras d'un garde – et courut à la porte du milieu.

— Psst ! Mademoiselle Royle !

Le visage de Mlle Royle apparut au judas.

— C'est vous, madame Crumb ?

— Oui, et je suis venue vous libérer, annonça-t-elle fièrement.

Bridget inséra la clé dans la serrure, qui tourna avec un horrible grincement. Elle grimaça. Les gardes auraient quand même pu huiler la serrure !

— Oh, merci ! souffla Mlle Royle, sortant de sa prison.

Elle ne payait vraiment pas de mine, avec sa chevelure défaits, des marques de poussière sur le nez et le front, et une couverture enroulée sur les épaules. Dessous, elle semblait ne porter qu'une chemise de nuit, comme si elle avait été enlevée dans son sommeil. Le gredin !

— Je vous ai apporté des vêtements... commençait Bridget quand Mlle Royle, écarquillant les yeux, s'empara soudain d'une pelle à charbon pour aller assommer l'un des gardes qui venait de se réveiller.

La pelle fit un bruit de cloche en s'écrasant sur le crâne de l'homme.

— Ah ! s'exclama Mlle Royle, avec un grand sourire pour Bridget. Vous ne pouvez pas savoir combien ça soulage, après ces derniers jours !

— Ils ne vous ont pas molestée, j'espère ? demanda Bridget, inquiète.

— Pas dans le sens où vous l'entendez, répliqua Mlle Royle, qui semblait disposée à frapper encore le garde si jamais il bougeait. Mais ils étaient grossiers et je parierais qu'ils ne s'étaient pas lavés depuis plusieurs semaines. Je puis vous assurer qu'être enfermée dans la même voiture qu'eux fut une expérience dégradante, madame Crumb.

— Je vous en prie, appelez-moi Bridget.

— C'est vrai ? fit Mlle Royle, balançant la pelle sur son épaule comme un soldat l'aurait fait de son mousquet. Dans ce cas, appelez-moi Hippolyta.

— Très bien, euh... Hippolyta. Nous devrions nous dépêcher. Comme je le disais tout à l'heure, je vous ai apporté des vêtements.

— Parfait.

Hippolyta enfila une culotte rapiécée, une vieille robe trop grande pour elle ayant appartenu à Mme Smithers, la cuisinière, et des souliers d'homme à boucles.

Bridget lui tendit la dernière pièce de vêtement :

— J'ai aussi un manteau, mais j'ai peur qu'il... manque d'élégance.

Le manteau, trop grand lui aussi, était d'un gris miteux, raccommodé avec des pièces de différentes couleurs, du vert foncé au rouge en passant par un bleu vif. En outre, il sentait fortement le cheval.

— Merci, dit Hippolyta, passant le manteau.

Et, souriant de nouveau, elle ajouta :

— Il est bien chaud !

Bridget hocha la tête et partit la première vers l'escalier. À cette heure tardive, la plupart des domestiques dormaient. En menant une enquête discrète, elle avait eu confirmation de ce qu'elle soupçonnait déjà : Val n'était guère apprécié dans la région, bien qu'il n'y eût pas remis les pieds depuis onze ans. Elle n'avait donc rencontré aucune difficulté à recruter quelques complices – au besoin, en les soudoyant un peu –, notamment pour monter la garde.

Elles traversèrent la cuisine pour sortir par une porte de service dans la cour intérieure. Le ciel était couvert, mais la lune apparut quelques instants et les branches noueuses du vieux chêne se dessinèrent sur son disque pâle.

— Les écuries sont de l'autre côté, expliqua Bridget, resserrant son manteau sur elle.

La nuit était fraîche et humide. De la pluie semblait s'annoncer, peut-être même de la neige. Bridget regrettait de ne pas avoir emporté son châte.

Les deux femmes sortirent par la grande grille et contournèrent les murailles du château pour atteindre les écuries. Celles-ci étaient désertes, mais un robuste poney les attendait devant la porte, comme promis.

— Je suis désolée, s'excusa Bridget. C'est la seule monture que j'aie pu trouver en si peu de temps.

Hippolyta semblait sceptique.

— Il pourra nous porter toutes les deux ?

Bridget grimaça.

— Je l'espère.

Hippolyta détacha le poney et le conduisit jusqu'à une pierre, dont elle se servit de marchepied pour enfourcher souplement l'animal. Bridget fut moins alerte, mais bientôt elles s'éloignèrent dans la nuit.

— Où allons-nous ? demanda Hippolyta qui dirigeait leur monture.

— Au village voisin.

Dieu du ciel ! Le poney n'avancait pas ! Bridget n'avait pas pensé que l'animal serait incapable d'aller vite, avec une double charge.

La jeune femme regarda derrière elle. Ainsdale Castle semblait encore beaucoup trop proche. Quelques fenêtres étaient allumées, cependant elle doutait fort que l'alarme ait déjà été donnée. Val devait veiller tranquillement dans sa chambre, vêtu de son peignoir pourpre, un verre de vin à la main, un livre dans l'autre.

Pour l'instant, il ne pouvait pas se douter que Bridget avait réduit ses plans à néant – ou, du moins, qu'elle les aurait réduits à néant dès qu'elle aurait mis Hippolyta à l'abri.

Pensiez-vous vraiment que la partie était terminée entre nous, simplement parce que vous l'aviez décidé ? songea-t-elle.

Bridget regarda de nouveau devant elle, tandis que le poney se frayait un chemin à travers la lande désolée. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que la chance soit de leur côté.

Une demi-heure plus tard, elles atteignaient le faite d'une petite colline et Bridget fut soulagée d'apercevoir quelques lumières au loin. Le vent collait ses jupes à ses chevilles et les nuages avaient complètement masqué la lune.

— C'est le village, dit-elle à Hippolyta. Il vous suffit de ne pas le perdre de vue et vous y serez bientôt. Vous vous arrêterez au premier cottage, celui avec une porte rouge. C'est là qu'habite Mme Ives, l'ancienne gouvernante du château. Elle n'aime pas beaucoup le duc et M. Dwight m'a assuré qu'elle vous cacherait pour la nuit. Demain matin, une diligence qui passe très tôt vous reconduira à Londres.

Bridget descendit du poney avec soulagement. Elle n'avait pas voulu l'avouer à Hippolyta, mais les fois où elle s'était livrée à l'équitation se comptaient sur les doigts d'une seule main.

— Ne retournez pas là-bas, l'implora Hippolyta. Cet homme est fou. Je ne me le pardonnerais jamais s'il vous faisait le moindre mal, Bridget.

Bridget frissonna – sans doute le résultat de l'excitation de cette aventure – mais elle se reprit très vite.

— Ne vous inquiétez pas. Le duc ne s'en prendra pas à moi.

Du moins, pas physiquement.

— En outre, ajouta-t-elle avec son sens pratique, je n'avais assez d'argent que pour payer un seul billet de diligence.

— Mais...

Depuis quelques minutes, des bruits d'aboiements se faisaient entendre au loin, mais à présent il était clair qu'ils se rapprochaient. La meute d'Ainsdale Castle les avait prises en chasse.

Si Bridget ne s'y était pas attendue, son sang se serait probablement glacé dans ses veines.

Mais, en l'occurrence, les aboiements la renforcèrent dans sa détermination.

— Allez-y !

Hippolyta engagea finalement le poney dans la descente en direction du village et l'animal partit au trot.

Juste au moment où les premières gouttes d'une pluie glacée tombaient du ciel.

Bridget remonta ses jupes sur ses mollets et courut dans la direction opposée. Il était crucial qu'elle éloigne le plus possible les chiens d'Hippolyta. Elle portait un manteau d'homme – en fait, un manteau de Val – sur sa robe et elle avait bourré ses poches de petits morceaux de bacon, qu'elle semait dans sa course.

Elle suivait un sentier, mais il faisait noir et la pluie commençait à rendre le sol glissant. La jeune femme prenait garde à ne pas se tordre une cheville, ou à tomber accidentellement dans les fourrés.

Les aboiements se rapprochaient toujours. De toute évidence, la meute d'Ainsdale Castle n'était pas seulement dressée à traquer du gibier animal. D'ordinaire, les bons chiens de chasse confiaient leur proie à leur maître, qui en disposait à sa guise. Mais, parfois, celui-ci abandonnait le gibier à sa meute... qui se chargeait de le déchiQUETER.

Tout à coup, le plan de Bridget ne lui paraissait plus aussi subtil.

Val n'irait quand même pas lâcher ses chiens contre elle ?

La jeune femme accéléra l'allure. Au diable le bacon : elle tenait maintenant ses jupes à deux mains, transpirant à grosses gouttes, respirant de plus en plus fort. Elle ressentait même un point de côté.

À présent, les aboiements étaient juste derrière elle et résonnaient dans la nuit comme une drôle de musique. Bridget fouilla dans ses poches pour se délester de tout le restant de bacon.

C'est alors qu'un gros chien noir la rattrapa, en même temps qu'un bruit de sabots couvrait le vacarme de la meute. Bridget se recroquevilla sur elle-même, sûre d'être piétinée. Mais deux bras musclés la saisirent et la hissèrent sur un cheval.

— Je vous tiens, Séraphine, dit le duc de Montgomery à son oreille. Vous avez vraiment cru que je ne viendrais pas vous chercher ?

Les chiens avaient été l'arme de prédilection de son père.

Val regardait avec un vague dégoût sa meute se disputer les morceaux de bacon que sa gouvernante avait jetés. Il s'était attendu que Séraphine projette une tentative d'évasion de Mlle Royle, mais pas aussi rapidement – ni avec autant d'audace.

Il serra la jeune femme contre lui et lança son cheval au galop. Elle poussa un petit cri d'effroi, qui le fit sourire. En tant que domestique, probablement n'était-elle pas habituée à monter.

À l'inverse, Val avait appris l'équitation dès l'âge de cinq ans. Son père avait dû penser qu'il valait mieux un héritier mort prématurément pour avoir chuté d'un cheval trop grand pour lui,

qu'un rejeton incapable de tenir en selle. Enfin, à supposer qu'il se soit effectivement intéressé à son éducation.

La jument galopait à travers la lande, sous la pluie, la prisonnière de Val enfermée dans le cercle de ses bras. Le danger était réel. L'animal pouvait se coincer un sabot dans un trou et désarçonner ses cavaliers, qui se briseraient le cou en tombant. Mais Val n'en avait cure.

Sa gouvernante l'avait provoqué comme jamais. Et elle venait de lui faire perdre sa fiancée pour la deuxième fois – la première fois, en l'empêchant de poursuivre son chantage contre Mlle Royle, et maintenant, en libérant la jeune héritière. C'était à croire que Séraphine nourrissait une dent contre le mariage. Mais, pire encore, elle s'était *elle aussi* enfuie.

Cela, c'était injustifiable. Et impardonnable.

Val pouvait admettre qu'elle lui crache dessus. Qu'elle lui fasse honte. Qu'elle le frappe, pourquoi pas. Mais certainement pas qu'elle lui tourne le dos. Elle ne pouvait pas abandonner comme cela leur partie d'échecs. C'était tout simplement impossible.

Quand il avait réalisé qu'elle était dehors, en pleine nuit, sous la pluie...

Val retint un juron.

La jeune femme était aussi immobile qu'un petit lapin pris dans les mâchoires d'un renard – seul son poulx devait battre à tout rompre. Val était heureux de sa réaction. Il était grand temps qu'elle apprenne qu'il était un homme dangereux et qu'elle se trouvait entièrement sous l'emprise de son pouvoir.

Et qu'il pouvait tout lui faire.

Tout.

Les lumières du château se rapprochaient et Val ralentit, presque à regret, l'allure de son cheval.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-elle, et c'étaient ses premières paroles depuis qu'il l'avait capturée.

— Ramener ma prise de guerre à la maison, répliqua-t-il d'un ton presque badin, alors qu'ils s'arrêtaient au bas du perron. Comme le faisaient mes ancêtres. La coutume était de jeter les prisonniers aux oubliettes et de s'amuser ensuite à les torturer. Mais je pense faire l'impasse sur cette deuxième partie du programme.

Un palefrenier, qui attendait visiblement leur retour, se précipita pour s'emparer des brides de la jument.

Val mit pied à terre, ses bottes écrasant une flaque de boue, puis il souleva Séraphine pour l'aider à descendre et il la garda dans ses bras, tel un bébé, pour gagner le perron.

La réaction de la jeune femme ne se fit pas attendre.

— Reposez-moi immédiatement ! siffla-t-elle, ses mains s'agitant devant elle.

— Non. Vous pourriez en profiter pour décamper.

Puis il sourit subitement, enchanté par l'idée qui venait de lui traverser l'esprit.

— Je me trompe, ou vous n'avez encore jamais été portée ainsi par un homme ?

— Non, en effet, répliqua-t-elle, le regard noir. Pourquoi l'aurais-je dû ?

— Hmm, fit Val qui n'entendait pas répondre à cela. Quoi qu'il en soit, détendez-vous, ajouta-t-il. Sinon, je pourrais avoir envie de vous laisser choir.

— Mon Dieu, gémit-elle alors que les portes du château s'ouvraient.

Le majordome, les voyant apparaître, en resta bouche bée.

— Bonsoir, lança Val, passant à côté de lui. Merci de faire monter dans ma chambre un dîner pour deux personnes.

Une fois à l'intérieur, la jeune femme se détendit légèrement dans ses bras, tandis que Val montait déjà l'escalier.

— Et Mlle Royle ? demanda-t-elle alors qu'ils approchaient de la porte de Val.

Il la regarda, intrigué.

— Comment cela ?

— Pourquoi êtes-vous ici, avec moi, au lieu de rechercher la femme que vous prétendez vouloir épouser ?

Il sourit – juste pour l'irriter – et poussa la porte de sa chambre d'un coup d'épaule.

— Seriez-vous jalouse ? C'est inutile. Mes hommes patrouillent la lande avec les chiens. Ils l'auront retrouvée d'ici demain matin.

Pip accourut à leur rencontre, aboyant comme un démon, et Mehmed, qui plaçait des vêtements secs près du tub, s'interrompit dans sa tâche.

— Madame Crumb ! Je suis bien content que le duc vous ait retrouvée. Nous nous inquiétions beaucoup, Pip et moi, que vous vous perdiez dans la lande.

— Je pensais que tu aurais davantage confiance dans mes capacités de limier, Mehmed, tu me vexes, murmura Val. Maintenant, descends voir dans les cuisines si notre dîner est en bonne voie, et emmène ce monstre avec toi.

Le jeune garçon sourit de toutes ses dents.

— Oui, duc !

Et il s'éclipsa avec le terrier.

Val déposa Séraphine devant la cheminée où flambait un grand feu, mais il ne la lâcha pas pour autant. D'abord, parce qu'il avait retenu la leçon et ensuite, parce qu'il aimait la tenir dans ses bras.

Elle regarda le tub, rempli d'eau chaude qui fumait.

— Je devrais sortir, si vous comptez prendre un bain.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il alors qu'il la débarrassait de son manteau de velours pourpre.

À lui seul, ce vêtement avait dû coûter plus cher que ce qu'elle gagnait en une année de salaire. Et maintenant, grâce à elle, il empestait le bacon !

Val jeta le manteau souillé dans un coin.

— Vous voudrez jouir de votre intimité, s'obstina-t-elle.

Il la regarda, amusé, puis il lui défit sa châtelaine, qu'il posa sur la table.

— Depuis quand ai-je besoin d'intimité ?

Elle détourna le regard.

— Alors, disons que je préfère vous laisser à votre intimité.

— Voilà qui est plus crédible. Mais si vous vouliez que je me plie à vos souhaits, il ne fallait pas vous enfuir dans la nuit. C'est ce qui s'appelle brûler ses vaisseaux, Séraphine.

Il sourit encore et retira le fichu qui couvrait le haut de sa robe.

La jeune femme baissa les yeux et contempla le contour de son bustier comme si elle le voyait pour la première fois. Ce qui n'était pas impossible. Peut-être s'habillait-elle dans le noir, ainsi que le faisaient les nonnes dans leurs couvents.

— Que faites-vous ?

Val soupira.

— J'avoue que je trouve votre naïveté déconcertante. Comment avez-vous pu arriver à l'âge estimable de vingt-six ans sans que personne ait tenté de vous séduire ? À moins que tant

d'innocence soit la preuve que vous êtes *réellement* innocente. Et, bizarrement, cette perspective a le don de m'exciter. Pourtant, la virginité ne m'a jamais beaucoup attiré. Peut-être est-ce l'influence des lieux. Dieu seul sait le nombre de vierges qui ont été déflorées entre ces murs par mes ancêtres. Ou alors, cela tient uniquement à vous.

— Je ne... commença-t-elle, avant de rougir.

Bon. La question était donc réglée. Sa Séraphine était vraiment vierge.

— En fait, reprit-il, je pense que ça tient à vous.

Et il tira sur la cordelette qui attachait son horrible charlotte sous son menton.

Elle voulut saisir son poignet, mais il fut plus rapide et il réussit – enfin – à lui arracher son maudit couvre-chef. À sa grande satisfaction. Elle l'avait peut-être privé d'une épouse qu'il avait mis près de six mois à circonvier – sans compter l'argent qu'il avait dépensé dans l'aventure – mais il lui avait enlevé son horrible chapeau.

Et, dessous...

— Oh, *Séraphine*, souffla-t-il, enchanté par ce qu'il découvrait.

Ses cheveux étaient aussi noirs que la nuit, aussi noirs que son âme à lui – à l'exception d'une mèche blanche, juste au-dessus de l'œil gauche. Mais elle avait torturé ses mèches pour les plaquer sur son crâne, et Val brûlait d'envie de les libérer.

— Non ! s'écria-t-elle, portant les mains à ses cheveux comme si elle avait deviné son intention.

Val lui écarta les mains en riant, avant d'ôter une épingle ici, une autre là, qu'il jeta par terre pendant qu'elle trépignait et se débattait comme une petite fille pour tenter d'échapper à ses doigts.

Il aurait sans doute pris pitié d'elle, s'il n'avait pas passé une heure sur la lande à se demander s'il n'allait pas la retrouver morte, le cou fracassé, au pied d'une falaise.

Sa chevelure se libéra d'un coup – une masse lourde et chatoyante qui lui tombait presque en bas du dos.

— Merveilleux, murmura-t-il, la soulevant à deux mains.

Elle avait un regard de bête traquée.

— Ils sont gras. J'ai besoin de les laver.

Val sourit. Pensait-elle le dissuader aussi facilement ?

— Pourquoi croyez-vous que j'aie fait préparer un bain ?

Elle jeta un regard au tub, avant de fixer Val, les yeux écarquillés.

Il hocha la tête.

— Oui, c'est pour vous. La lande est glaciale à cette époque de l'année, même lorsqu'il ne pleut pas. Terminons de vous déshabiller avant que l'eau refroidisse.

Et il attaqua les boutons de son bustier tandis qu'elle restait parfaitement immobile, sa poitrine se soulevant au rythme de sa respiration. Elle ressemblait à un petit animal sauvage pris au piège. Ou à un ange qui aurait consenti à se figer quelques instants. Val était convaincu qu'au moindre faux mouvement de sa part elle s'enfuirait, affolée.

Il lui sourit, alors que son membre érigé palpitait dans son pantalon. Ses cheveux sentaient la terre. Et elle. Il s'en voulait presque de remplacer son odeur naturelle par des parfums.

Mais elle était gelée. Il le sentait à ses doigts transis. Et Val était pressé de la réchauffer.

Il ne voulait pas priver son ange de son feu intérieur.

Le bustier céda, s'ouvrit en grand et glissa sur les bras de la jeune femme. Après quoi, Val la débarrassa de ses jupes et jupons. Ensuite, il s'agenouilla devant elle – lui, un duc et elle, une

gouvernante – pour ôter ses souliers boueux et ses bas de laine. Puis il se releva et entreprit de délayer son corset. La respiration de la jeune femme semblait s'être accélérée et il pouvait maintenant voir le haut de ses seins, à la rotondité parfaite, dépasser de son corset. Ils étaient d'un pâle ivoire qui contrastait avec le noir d'ébène de sa chevelure.

Le corset alla rejoindre les autres vêtements, sur le tapis. À présent, la jeune femme ne portait plus que sa camisole. L'étoffe en était si fine que Val pouvait voir ses tétons pointer à travers. Et c'était peut-être le spectacle le plus érotique auquel il lui ait été donné d'assister dans toute sa vie de débauché.

Il la tenait par le bras, au cas où, mais elle ne cherchait plus à s'enfuir. Elle avait relevé le menton et croisa son regard.

L'érection de Val en était presque douloureuse.

Peut-être devait-il réexaminer ses intentions, après tout. Car coucher avec un ange tombé du ciel, vierge de surcroît, ne relevait pas de l'ordinaire.

N'importe quel homme sortirait probablement changé d'une telle expérience.

Mais Val était trop affamé. Il chassa cette pensée de son esprit et retira sa camisole à la jeune femme.

Désormais, elle était entièrement nue devant lui. Un ventre blanc, de petits tétons roses couronnant des seins rebondis, un buisson de poils noirs au sommet des cuisses. Elle n'avait plus sa châtelaine, ni sa charlotte, ni aucune armure d'aucune sorte, et elle ne cherchait même pas à se couvrir.

Au contraire : elle carra les épaules en arrière et le regarda droit dans les yeux, d'un air de défi.

À cet instant précis, Val ressentit un pincement étrange dans la poitrine.

— Oh, Séraphine, dit-il, l'attirant dans ses bras. Comme j'ai envie de toi...

— Je m'appelle Bridget.

## 12

*Le roi sans cœur plissa les yeux. Nombre de médecins, de voyants et autres magiciens avaient déjà tenté de trouver son cœur, ou de lui en offrir un, mais tous avaient échoué.  
« Très bien, dit le roi, d'une voix qui inspira à ses courtisans un mouvement de recul. Si tu trouves mon cœur, je vous rendrai la liberté, à toi et à ta fille. Mais, dans le cas contraire, vos têtes seront accrochées aux grilles du château. »*

— Bridget ? répéta Val, consterné.

C'était la troisième ou quatrième fois qu'il prononçait son prénom, et il paraissait chaque fois un peu plus horrifié.

Bridget avait décidé de l'ignorer. Un bain, dans un vrai tub en cuivre, rempli d'une eau chaude qui lui arrivait aux épaules quand elle était assise dedans, était un luxe merveilleux. Et elle n'allait pas le gâcher simplement parce que Val semblait rencontrer un problème avec son prénom.

— *Bridget*, vous en êtes absolument sûre ? lui demanda-t-il.

Il avait ôté sa veste et pris une chaise pour s'asseoir à côté du tub, en manches de chemise et gilet bleu brodé d'or.

— Sûre et certaine, répondit la jeune femme.

Elle se coula un peu plus dans son bain. C'était le paradis. Elle comprenait, à présent, pourquoi Val commandait des bains aux heures les plus indues. Si elle l'avait pu, Bridget en prendrait au moins un par jour.

— Mais c'est un prénom irlandais, dit-il. Et vous m'avez expliqué que vous veniez du nord de l'Angleterre – presque l'Écosse ? Si...

Bridget enfonça la tête sous l'eau, si bien qu'elle n'entendit pas le reste de sa phrase.

Elle émergea alors qu'il disait :

— À moins que vous ne soyez irlandaise. Êtes-vous irlandaise ?

— Non, répondit Bridget, s'emparant d'un savon subtilement parfumé.

Mais, se souvenant tout à coup de son père, ce valet dont elle ne savait presque rien, elle précisa :

— Du moins, pas à ma connaissance.

— Ce n'est pas un prénom qui sonne bien. *Brid-get*. *Brid-get*. *Bridgetbridgetbridget*. On croirait entendre l'un de ces oiseaux insupportables qui nichent dans les fourrés et dont les pépiements répétitifs vous gâchent un pique-nique. *Bridgetbridgetbridget*.

Le savon embaumait la rose et sa texture était si crémeuse que Bridget le passa dans ses cheveux en gémissant presque de plaisir. Elle ferma les yeux pour mieux en savourer le parfum, pendant qu'elle se massait le cuir chevelu du bout des doigts.

Elle n'écoutait même plus Val.

C'était vraiment délicieux.

Quand elle rouvrit les yeux, elle s'aperçut que Val avait cessé ses jérémiades au sujet de son prénom. À présent, il la fixait du regard, s'attardant sur la ligne de flottaison de ses seins, dont le haut dépassait légèrement de la surface de l'eau.

Bridget sentit son pouls s'accélérer.

Puis il releva les yeux pour croiser son regard, et elle se souvint de ses paroles.

— *Comme j'ai envie de toi...*

Cette fois, le sang de la jeune femme cognait à ses tempes.

— Laissez-moi vous aider à rincer vos cheveux.

Sa voix était plus grave, presque rauque, et Bridget sentit un frisson lui vriller l'échine. Il se releva pour aller chercher un broc d'eau posé devant la cheminée. Bridget ne tourna pas la tête, mais elle l'entendit se placer derrière elle et songea que personne ne s'était jamais occupé de sa toilette avant – et certainement pas un gentleman.

— Redressez-vous un peu, dit-il, tout près de son oreille. Fermez les yeux et basculez la tête en arrière.

L'eau se déversa sur son cuir chevelu avec une agréable sensation de chaleur. Cependant, Bridget avait la chair de poule.

— Encore un peu, dit-il.

Et il vida le broc.

— Voilà.

La jeune femme égoutta ses cheveux avec ses doigts – qui tremblaient. Elle entendit Val reposer le broc, et elle ne savait plus quoi faire. La situation était par trop extraordinaire. Et totalement inédite.

Bridget s'éclaircit tant bien que mal la voix.

— Pourriez-vous me tendre une serviette, pour mes cheveux ?

— Laissez-moi faire.

Il enroula, d'une main experte, une serviette autour de sa tête, protégeant ses cheveux de l'eau.

— À présent, vous ressemblez à une sultane ottomane, dit-il.

Ses doigts s'attardèrent sur la nuque de la jeune femme.

Elle ferma les paupières. Ses tétons durcissaient et, pourtant, il l'avait à peine touchée !

Elle inspira un grand coup pour se détendre, et risqua un sourire.

— Y a-t-il une autre serviette, pour que je me sèche ?

Il se rassit.

— Vous ne vous êtes pas encore lavé le reste, Brid-get, dit-il, détachant chaque syllabe de son prénom.

Et ses yeux semblaient chercher à percer l'eau maintenant savonneuse du tub.

Val voulait la regarder – il la regardait déjà – comme si elle était une sorte de nymphe sensuelle, offerte à la concupiscence des humains.

Bridget avala sa salive. Elle était habituée à se laver avec un broc et une cuvette. Le faire dans un tub rempli d'eau serait évidemment beaucoup plus voluptueux. Et Val y avait pensé. Il avait tout prémédité. Pas seulement sa nudité, et ce qu'ils feraient ensuite dans son lit, mais ce moment de plaisir qu'elle prendrait à se nettoyer avec de l'eau chaude et du savon parfumé.

Croyait-il vraiment qu'on pouvait l'acheter avec si peu ?

Et, en même temps, c'était loin d'être insignifiant. Bridget servait des maîtres qui considéraient qu'un tub rempli d'eau chaude était la chose la plus naturelle du monde, parce qu'ils n'avaient jamais eu à porter les seaux d'eau l'un après l'autre dans un escalier.

De par sa position, Bridget connaissait le revers de ce luxe – c'est-à-dire tout le travail exténuant que cela nécessitait : faire chauffer l'eau, la porter, la verser dans le tub...

En outre, elle n'était pas en train de *se vendre*. Même si, vu de l'extérieur, on pouvait penser qu'il n'y avait rien d'autre qu'une histoire d'argent entre eux, Bridget savait – et lui aussi – que c'était beaucoup plus complexe que cela.

C'est pourquoi, forte de cette conclusion, elle étira ses bras au-dessus de sa tête, croisa son regard de satire...

Et lui sourit.

Il écarquilla les yeux.

— Oh, Séraphine. Tu es magnifique.

Le sourire de la jeune femme s'élargit. Elle s'empara d'une éponge, qu'elle frotta sur le savon, avant de se frictionner le cou.

Dieu que c'était agréable.

— Y a-t-il d'autre eau propre ? s'enquit-elle.

— Je peux en commander.

— S'il vous plaît.

Il partit vers la porte et l'ouvrit pour appeler un valet. Bridget se demanda furtivement ce que penseraient les autres domestiques, avant de hausser les épaules.

Val revint avec un plateau garni de nourriture.

— Je suis obligé de jouer les valets, dit-il, car je suis trop jaloux pour laisser entrer qui que ce soit.

Bridget était surprise de sa réaction. Lui-même n'avait jamais fait aucun mystère de sa propre nudité.

— Merci.

— De rien, répondit-il, se rasseyant.

Un renflement gonflait son pantalon au niveau de l'entrejambe. Bridget s'y attarda, fixant cette bosse d'un œil un peu stupide, avant de finalement relever la tête.

La lumière dansante du feu mettait en valeur la beauté de son visage, semblable à celle des princes de contes de fées.

— Continue, je t'en prie, dit-il avec un geste indolent de la main.

Bridget remouilla l'éponge, avant de la frotter sur le haut de sa gorge. Le parfum de rose l'enveloppait jusqu'à l'enivrer.

La respiration de Val s'était faite plus lourde, mais elle n'osait pas regarder dans sa direction.

L'eau savonneuse coulait entre ses seins et la jeune femme fit suivre le même chemin à son éponge, frictionnant légèrement chaque sein, puis les aisselles et enfin les bras.

Sa peau mouillée prenait des reflets dorés à la lueur du feu.

Quelqu'un frappa à la porte, et Val poussa un juron.

Il alla ouvrir tandis que Bridget souriait secrètement. Tenir le duc de Montgomery en haleine pendant qu'elle prenait son bain lui procurait une excitation entièrement nouvelle, qu'elle n'aurait jamais imaginé ressentir.

Quand il revint, il déposa un broc d'eau chaude au pied du tub, avant de se rasseoir. Bridget le vit grimacer et bouger les jambes, comme s'il avait besoin d'ajuster sa posture, ce qui la fit

sourire de plus belle – mais elle pencha la tête pour qu’il ne s’en aperçoive pas. Elle se sentait très polissonne, tout à coup, mais c’était la faute de Val. S’il n’avait pas cherché à l’entraîner dans son univers décadent, elle n’aurait jamais dévoilé la femme qui se cachait sous la gouvernante.

Elle rinça l’éponge, puis posa un pied sur le rebord du tub et se frictionna les orteils.

Bizarrement, c’est à ce moment-là qu’il laissa échapper un petit gémissement.

Bridget, surprise, tourna la tête vers lui. Mais ce fut une erreur.

Il la contemplait, les paupières mi-closes, en même temps qu’il se mordillait la lèvre inférieure et qu’une de ses mains...

... empoignait fermement la protubérance qui gonflait son pantalon.

Bridget sentit ses veines s’embraser.

— Oh, Séraphine, murmura-t-il. Tes petits orteils si délicats, l’arc de ta plante de pied, la courbe lascive de ta cheville Je suis prêt à t’abandonner mon titre et ma fortune si tu continues à me torturer avec cette éponge.

Il semblait parler sérieusement.

Bridget passa très lentement l’éponge sur sa cheville.

Il frissonna.

Bridget ne se souvenait pas d’avoir possédé autant de pouvoir sur quelqu’un.

Elle leva la jambe pour se laver l’arrière du genou. Il serra les dents et empoigna plus fort son membre.

Bridget replongea sa jambe dans le tub et posa son autre pied sur le rebord, lavant consciencieusement chaque orteil. La chaleur de l’eau et la fragrance entêtante du savon la rendaient un peu somnolente. Du moins, très détendue. Quand elle en eut terminé avec sa deuxième jambe, Val haletait presque sur sa chaise. Elle ferma les paupières et plongea l’éponge sous l’eau.

Elle se frictionna le ventre, puis entre les cuisses. Elle arqua ensuite les reins pour passer l’éponge sur son sexe, s’arrêtant quelques instants sur son clitoris. C’était un vrai plaisir de se laver ainsi...

Val poussa un hurlement et, bondissant de son siège, il la tira hors du tub, l’eau dégoulinant de partout.

Bridget lâcha son éponge, pendant que Val l’enroulait dans une immense serviette, avant de la porter jusqu’au lit.

— Séraphine. *Séraphine*. As-tu décidé de me rendre fou ? Aie pitié de moi, s’il te plaît, ô sirène des châtelaines et des chapeaux informes ! Laisse ma bouche affamée se repaître de ta peau si douce.

Il la déposa sur les draps lessivés de frais. Bridget aurait volontiers ri de son petit discours emphatique, si son regard n’avait pas trahi sa déraison. Il semblait bel et bien à moitié fou.

Envolés, les sourires désinvoltes. Envolés, les gestes indolents. Envolée, la gracieuse nonchalance.

Val se pencha sur elle. Il était toujours en chemise et gilet, mais ses muscles étaient tendus, comme si chacun de ses nerfs était à l’affût.

*Danger.*

Était-ce là le vrai duc de Montgomery ? Ne se révélait-il que lorsqu’il s’apprêtait à faire l’amour – l’aristocrate un rien cynique laissant alors la place à un homme uniquement mû par ses désirs les plus primitifs ?

Et était-il ainsi avec toutes les femmes ?

Bridget, fascinée, le regarda dérouler la serviette qui l'enveloppait, comme s'il voulait libérer un papillon de sa chrysalide.

— Mon Dieu, souffla-t-il. Mon Dieu.

Il fondit sur sa gorge. Bridget s'y attendait si peu qu'elle poussa un petit cri. Il lui léchait la peau à grands coups de langue et, l'effet de surprise passé, Bridget se mit à gémir sous ses caresses. Elle avait du mal à croire qu'il s'agissait du même homme qui portait des peignoirs pourpres ou des vestes de soie rose, tant son comportement semblait soudain animal. En tout cas, il ne ressemblait plus du tout à l'aristocrate affecté qu'elle connaissait.

Il lui mordilla le cou, descendit ensuite sur un sein qu'il lécha lui aussi et, tout à coup, il se mit à sucer le téton avec avidité.

Bridget l'empoigna par les cheveux, comme si elle craignait de chuter, alors même qu'elle était allongée sur un lit aussi vaste que solide.

Sa chevelure était incroyablement soyeuse au toucher.

Il lâcha son téton aussi soudainement qu'il l'avait capturé, afin de lui lécher le ventre, s'arrêtant quelques instants à hauteur de son nombril, avant de lui écarter les jambes et de grimper avec agilité sur le lit pour se positionner entre ses cuisses.

Bridget tressaillit.

— Je... Attendez !

Mais il avait déjà entrepris de lui lécher le sexe, avec une énergie qui laissait penser qu'il brûlait d'envie de la dévorer toute crue.

Bridget n'avait jamais...

Elle plaqua la main sur sa bouche pour étouffer le cri de jouissance qui montait dans sa gorge.

Val avait dû sentir son orgasme et, cependant, il continuait ses caresses impudiques. À présent, il décrivait de petits cercles avec sa langue autour de son clitoris, en même temps qu'il introduisait son pouce dans sa féminité, puis le ressortait, pour le réintroduire de plus belle.

Le plaisir de Bridget augmentait toujours, et elle avait l'impression...

Elle rouvrit les yeux, fixant le vide et s'abandonnant au bonheur inouï.

C'était à croire que Val pourrait faire cela toute sa vie. Comme s'il prenait lui-même plaisir à ces attouchements.

Comme s'il *aimait* lui donner du plaisir.

Cette idée chavira un peu plus la jeune femme. Elle ferma de nouveau les yeux et arqua les reins, tandis que Val lui suçait maintenant le clitoris et qu'elle s'agrippait, à deux mains, à sa chevelure.

Elle eut un deuxième orgasme et, cette fois, la vague de jouissance fut encore plus intense.

Dieu du ciel.

Bridget sentit que Val s'affairait avec ses propres vêtements, mais elle était encore trop sous le choc de l'extase pour réagir. Finalement, elle rouvrit les paupières juste à temps pour le voir dégrafer son pantalon. Son membre érigé se dressait fièrement et atteignait presque son nombril.

Val la saisit par les hanches et lui bascula les jambes en arrière. Puis, sans cérémonie, il la pénétra d'un seul coup de reins.

— Maintenant, dit-il d'une voix rauque, tu vas jouir *pour moi*.

C'était presque un ordre.

Il la pilonnait, le regard fiévreux, comme si elle était la dernière goutte d'eau dans un désert.

Ou comme si elle était son dernier espoir dans l'existence.

Son membre épais allait et venait en elle tandis qu'elle gisait, nue, cuisses écartées, telle une victime offerte en sacrifice à quelque dieu païen.

— Viens ! souffla-t-il, la pilonnant plus fort.

Bridget agitait la tête de droite et de gauche sur les draps. Tout son corps était parcouru de convulsions et elle avait l'impression que ses veines charriaient de la lave.

— Viens ! répéta-t-il d'un ton plus impérieux, lui empoignant solidement les hanches.

Bridget voulut insinuer une main entre ses cuisses, là où le pénis de Val la pénétrait, pour se caresser. Mais il repoussa sa main, la remplaçant par son pouce avec lequel il lui titilla le clitoris.

La jeune femme arqua violemment les reins et libéra un nouveau cri de jouissance.

Elle était incandescente.

Val donna encore quelques coups de reins, plus violents, puis tous ses muscles se tendirent et il poussa un rugissement de fauve, avant de s'écrouler, pantelant, sur elle.

Au moment de plonger dans le sommeil, Bridget l'entendit prononcer ces quelques mots :

— Tu es à moi.

Ce matin-là, Copernicus Shrugg portait une veste marron et un gilet bordeaux à col montant. Les deux vêtements étaient taillés dans des matières luxueuses, mais leur coupe était si austère et ils étaient si dénués d'ornements qu'ils imitaient parfaitement le style puritain. Sa perruque, en revanche, arborait sur le devant un rang de boucles sophistiquées qui encadraient sa tête de basset un peu triste.

Le regard de Hugh était irrésistiblement attiré par ces boucles.

— Je croyais l'affaire réglée, Votre Grâce, dit Shrugg.

Il se concentra pour servir le thé et ses épais sourcils rapprochés lui donnaient un air encore plus lugubre. Les deux hommes se trouvaient de nouveau dans le bureau de Shrugg, au palais St. James, mais cette fois, comme Hugh n'avait pas été convoqué en pleine nuit et de manière confidentielle, il était arrivé par la grande porte.

— Les choses ne se sont pas exactement passées comme vous l'auriez souhaité, mais vous avez fait de votre mieux et le roi est satisfait que ce soit terminé, ajouta-t-il.

Après un silence, Hugh lâcha :

— Mais l'est-ce vraiment ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Shrugg, lui tendant sa tasse.

Hugh remercia d'un signe de tête. Il s'adossa à son siège, tenant fermement dans sa grosse main la fragile tasse.

— Je me suis livré, très discrètement, à certaines investigations.

— Et ?

Hugh se passa la langue sur les dents.

— Avez-vous jeté un œil à la lettre ? Celle que Montgomery a rendue, en échange du pardon du roi ?

Shrugg parut tout à coup nerveux.

— Elle a été immédiatement détruite. Il ne fallait pas...

— Shrugg ! l'interrompit Hugh. Ne me prenez pas pour un idiot. Que contenait cette lettre ?

Shrugg fit signe à Hugh de se rapprocher.

— Elle était écrite de la main même du prince William, dit-il à voix basse. Il y était question

des Seigneurs du Chaos et de leur prochaine réunion. Elle parlait également de deux aristocrates particulièrement dissolus et d'un projet de profanation d'une église par des rites sataniques. Il y avait aussi... (Shrugg grimaça) ... un dessin assez explicite pour évoquer la défloration d'une vierge.

— Et ?

Shrugg haussa les sourcils.

— Et quoi ? Que voulez-vous dire, Votre Grâce ? Ça ne vous suffit donc pas ?

— N'y était-il pas question de l'initiation du prince William ?

— Non, pas que je sache. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que, selon mes sources, les nouveaux membres des Seigneurs du Chaos doivent se plier à une cérémonie d'initiation. Et ce rite les attache à jamais à la société secrète.

Shrugg secoua la tête.

— Je ne vois pas...

— Enfin, réfléchissez ! le coupa encore Hugh, qui s'impatientait. Quoi qu'il se passe lors de cette cérémonie, j'en conclus qu'un nouveau membre de la société n'osera jamais renier son appartenance. Or je suis sûr que Montgomery est parfaitement au fait de ces précisions, et qu'il doit même connaître le déroulement du rite en son entier. Ce qui lui permettrait de continuer à faire chanter le roi.

— Franchement, je ne vous suis pas, avoua Shrugg. Il nous a rendu la lettre – ce n'était qu'avec ce document qu'il pouvait nous faire chanter.

Hugh reposa sa tasse sur le bureau.

— Il détient forcément autre chose, assena-t-il. Montgomery garde toujours des pépites en réserve – comme la plupart des maîtres chanteurs, du reste. Reconnaissez que la lettre qu'il a bien voulu nous rendre n'est pas très explosive.

— Mais le dessin sur la défloration... marmonna Shrugg.

Hugh lui jeta un regard exaspéré.

— Si déflorer des vierges était un argument de chantage, toute l'aristocratie aurait dû mettre la main à la poche. Non, cette affaire a été très mal traitée depuis le début. C'est en partie ma faute. Je réalise à présent que je n'aurais pas dû tenter de cambrioler la demeure de Montgomery. Mais, à l'époque, j'avais le sentiment de ne pas avoir le choix. En tout cas, celui qui a donné l'ordre de l'empoisonner est un bel idiot.

Shrugg sursauta.

— *Quoi ?*

— Ah, vous n'étiez pas au courant ?

— Mais non !

— Montgomery a été à l'article de la mort pendant près de trois jours. Il s'en est fallu de peu qu'il y passe.

Le regard de Shrugg était devenu songeur.

— Ce doit être un coup de... commença-t-il, avant de se reprendre et de garder le silence.

Puis, secouant la tête, il ajouta :

— Vous savez comme moi que la diplomatie a ses détracteurs. Quelqu'un aura pensé résoudre le problème en coupant le mal à la racine – si j'ose dire.

— Bon, d'accord, mais imaginez qu'il ait réussi. La mort par empoisonnement de Montgomery n'aurait pas manqué de susciter l'intérêt sur sa personne – et, à travers lui, sur le prince William. Dieu seul sait où Montgomery conserve les documents qui lui servent pour ses

chantages. Supposez qu'il les ait confiés à un collaborateur, avec ordre de les divulguer à sa mort ? Le scandale nous aurait explosé à la figure.

Shrugg frissonna à cette perspective.

— Quand je pense à ce qui est arrivé au valet... soupira Hugh.

Shrugg haussa les sourcils.

— Pardon ?

— Le valet qui me servait d'informateur – et que quelqu'un a soudoyé pour qu'il empoisonne Montgomery. Il a disparu, et j'ai ma petite idée sur ce qu'il a pu devenir.

Shrugg paraissait consterné, ce qui ne manquait pas d'être amusant car, dans sa position, il avait dû voir bien des intrigues et des scandales.

— Quand même pas ! s'exclama-t-il. Montgomery est *duc*. Ce n'est pas un assassin.

Hugh haussa les épaules.

— Il est bien maître chanteur.

Shrugg avait blêmi.

— Bon sang...

— À mon avis, le valet gît au fond de la Tamise. Et il y restera, si son cadavre a été suffisamment lesté.

Il y eut un court silence, que Shrugg se décida finalement à briser d'une voix mal assurée.

— Que... Que suggérez-vous, Votre Grâce ?

Hugh arqua un sourcil. Il aurait pensé que c'était évident, mais peut-être pas pour un fonctionnaire tel que Shrugg.

Il se releva.

— Je vais m'occuper de Montgomery. Nous ne serons pas tranquilles tant qu'il n'aura pas cessé de nuire.

Il réfléchit un instant, avant d'ajouter :

— Et les Seigneurs du Chaos non plus.

Val se réveilla dans un lit glacé, vide, et avec le sentiment d'avoir accompli quelque chose d'entièrement stupide.

C'était une sensation bizarre – il lui arrivait très rarement de regretter un geste, ou une décision. Ce qui était fait était fait, alors pourquoi s'en préoccuper ? Mais, cette fois, il avait l'intuition que ses actes pourraient le hanter.

Où diable était-elle passée ?

Il contempla l'oreiller affaissé, à côté du sien. Il gardait le souvenir d'avoir dormi toute la nuit avec un corps chaud dans les bras et deux fesses rebondies pressées contre son bas-ventre.

Mais, à présent, il n'y avait plus que le vide. Et le froid.

C'était d'ailleurs ce froid qui l'avait réveillé. Et c'était sa faute à elle.

Il s'assit dans les draps et croisa les yeux verts du chat qui furetait au-dessus du plateau du dîner de la veille. L'animal serrait une aile de poulet entre ses mâchoires, mais aussitôt que Val lui cria dessus, il s'enfuit par la porte entrouverte.

La porte du dressing s'ouvrit, et Mehmed et le chien firent irruption dans la pièce. Le terrier se précipita sur le plateau pour dévorer ce qui restait de nourriture.

— Duc ! s'exclama Mehmed, qui tentait sans succès d'éloigner le chien du plateau. Vous vous sentez mal ?

— Non.

Val se passa la main dans les cheveux. Il se remémorait la fougue avec laquelle Séraphine lui avait empoigné les cheveux, hier soir, quand il lui léchait le sexe.

Il chassa ce souvenir et descendit du lit.

Il portait encore ses vêtements de la veille, ouverts et évidemment tout chiffonnés. Il reboutonna son pantalon.

— Appelle les valets. Dis-leur de vider le tub et de rapporter de l'eau chaude. Ainsi que du thé, des œufs... et tout le reste. Où est Mme Crumb ?

Mehmed haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, duc. Vous avez couché avec elle, hein ? Vous voulez en faire votre sultane ?

— Quoi ? fit Val.

Il regarda, ahuri, le jeune garçon ouvrir la porte pour s'entretenir avec un valet.

— Les ducs n'ont pas de sultanes, mais des duchesses, expliqua-t-il quand Mehmed revint vers lui. Et non, Mme Crumb ne sera pas ma duchesse. Je te rappelle qu'elle n'est qu'une gouvernante.

En dépit de cette mèche blanche dans ses cheveux, qui l'avait trahie. Oh, Séraphine, songea-t-il, quels secrets m'as-tu cachés ?

— Beaucoup de grandes sultanes étaient esclaves, à leur entrée dans le harem.

— Peut-être, mais les Anglais ne suivent pas les mêmes règles que les Ottomans, répliqua Val, qui se sentait devenir irritable. Sans compter que nous autres chrétiens ne pouvons avoir qu'une seule épouse.

— C'est dommage pour les chrétiens, acquiesça Mehmed. Si vous vous convertissiez à l'islam, vous pourriez épouser Mme Crumb et encore d'autres après elle.

Val grimaça.

— Merci, Mehmed, mais je n'ai pas envie qu'on touche à mon prépuce.

— Vous ne sentirez rien, assura Mehmed. En tout cas, moi je n'ai absolument rien senti quand on me l'a coupé.

Le chien profita de sa distraction momentanée pour s'emparer du dernier morceau de fromage qui restait sur le plateau.

— Tu étais un *bébé* ! rétorqua Val, avant de lancer en voyant des valets apporter de l'eau chaude : Ah, Dieu soit loué !

Le majordome, dont Val avait déjà oublié le nom, les suivait. Son expression était douloureuse.

— Votre Grâce...

— Quoi, encore ? s'emporta Val.

Pendant ce temps, une noria de valets vidait le tub de son eau froide pour la remplacer par l'eau chaude.

Le majordome se racla la gorge. Il avait peut-être une angine ?

— Le... euh... Le chef de meute m'a demandé de... euh, de vous dire...

Val fixa le majordome.

— Oui ?

L'autre se racla encore la gorge et toussa. Il était sans doute très malade.

— Je... euh... Il n'a pas pu la retrouver. La dame. Elle a disparu dans la lande, mais le chef de meute est trop lâche pour vous l'annoncer lui-même, Votre Grâce.

Val resta silencieux quelques instants, le temps d'encaisser la mauvaise nouvelle. Puis, tendant un bras rageur en direction de la porte, il cria :

— Dehors, tous ! Fichez-moi le camp, vermines que vous êtes ! Et que Dieu vous maudisse, bande d'incapables !

Ce fut la ruée générale vers la sortie. Après quoi, la chambre retomba dans le silence.

Mehmed, le seul à ne pas avoir bougé, regardait piteusement le tub et les brocs d'eau fumante abandonnés à ses pieds.

— Le bain n'est qu'à moitié plein, duc.

— Eh bien, finis de le remplir, répliqua Val.

Et il enfonça sa tête dans son oreiller pour ruminer la perfidie des femmes – et d'une femme en particulier.

## 13

*Prue gratifia son père d'un regard angoissé, mais le magicien énonça calmement : « Pour retrouver votre cœur, vous devrez accomplir trois épreuves. La première consistera à filer une certaine quantité de laine à la lumière de la lune.  
— Filer est le travail des femmes, lui répondit le roi.  
— Oui, acquiesça le magicien. Mais ma fille, Prue, vous aidera. »*

Lessiver des tonnes de linge de maison était une tâche épuisante, mais qui procurait de grandes satisfactions, songeait Bridget.

La buanderie occupait un local à l'extérieur des cuisines. Trois immenses lessiveuses bouillaient en même temps, chacune surveillée par une femme qui en remuait le contenu au moyen d'une énorme spatule en bois. Les autres femmes – une douzaine en tout, recrutées la veille par Bridget – essoraient le linge trempé ou le repassaient, encore à moitié humide, sur une longue table.

Elles travaillaient ainsi depuis six heures du matin.

Bridget souleva un coin de son tablier pour essuyer les gouttes de sueur qui perlaient sur son visage.

— Évidemment, je te trouve environnée de nuages de vapeur et de linge immaculé, souffla Val à son oreille, la faisant sursauter.

La jeune femme se retourna. Il était juste derrière elle, vêtu d'un costume bleu ardoise qui lui donnait un air presque sévère, en comparaison de ses tenues habituelles.

Dieu du ciel. Bridget l'avait laissé promener sa langue sur la partie la plus intime de son anatomie. Comment avait-elle pu en arriver là ? Mais elle avait eu l'impression d'être plongée dans une sorte de rêve sensuel. Le bain chaud, ses paroles, ses mains, *sa langue...*

Il sourit, et Bridget comprit qu'il avait suivi le cours de ses pensées.

Elle se détourna et s'enfuit presque de la buanderie.

La cour du château resplendissait sous le soleil, ce matin, mais la jeune femme, qui courait pour rejoindre les cuisines, nota distraitement que son entretien laissait à désirer.

— J'avais moi aussi envie de marcher un peu, dit-il dans son dos.

Le gredin ! Il n'était même pas essoufflé.

Il tendit le bras pour lui arracher sa charlotte.

Bridget s'immobilisa et le fusilla du regard, tout en portant la main à ses cheveux. Sa mèche blanche était maintenant exposée au regard de tout le monde. Val avait dû la remarquer, la veille au soir, mais il n'avait fait aucun commentaire. Peut-être n'avait-il pas compris ce qu'elle signifiait.

Après tout, les cheveux de sa mère étaient entièrement blancs, désormais.

Bizarrement, il sourit, découvrant ses dents parfaites, et agita la charlotte devant le nez de Bridget. Elle voulut la récupérer, mais il lui saisit le bras.

— Non. Tu m’as coûté une épouse. J’ai appris tout à l’heure que Mlle Royle a pu s’échapper. Tu me dois bien cette maudite charlotte, en compensation.

Bridget avala sa salive. Bien qu’elle fût heureuse que Mlle Royle ait pu embarquer dans la diligence, elle se demandait ce que Val attendait exactement d’elle.

Le jour s’était levé, et le conte de fées de la nuit dernière s’était dissipé. Elle était gouvernante et lui, duc. C’était impossible...

— Arrête de penser, c’est assommant, dit-il, se remettant à marcher et l’invitant à faire de même. Sais-tu que Mehmed m’a suggéré que je m’ampute de mon prépuce ?

— Que... Quoi ?

Bridget faillit encore s’arrêter, mais ils étaient arrivés devant l’une des portes du château et Val la poussa à l’intérieur.

— Que je m’ampute de mon prépuce, répéta-t-il plus fort, juste au moment où ils croisaient un menuisier venu travailler dans l’escalier.

Évidemment, Val ignora superbement le menuisier. Bridget, pour sa part, piqua un fard et l’homme laissa tomber son marteau.

— Tu ne sais pas ce qu’est un prépuce ? demanda-t-il alors qu’ils montaient l’escalier. C’est le...

— Je sais ce qu’est un prépuce, siffla Bridget. Pourquoi parlez-vous si fort ?

Il haussa les épaules.

— Je suis duc. Je ne vois pas pourquoi je parlerais à voix basse. D’autant que j’ai une jolie voix, qui résonne bien. J’aurais pensé que tout le monde serait ravi de l’entendre.

— Oh, par pitié...

— Puisque nous en sommes au chapitre des doléances, pourquoi n’étais-tu pas vierge ?

— Je n’ai jamais dit que je l’étais, rétorqua Bridget.

Ils avaient atteint le palier du premier étage. La jeune femme fut surprise de voir qu’au lieu de continuer en direction de sa chambre, il obliquait à gauche, dans un couloir.

— C’est ce que j’ai pu constater.

Bridget soupira. Elle se sentait un peu souillon, à côté d’un Val élégant comme à son habitude. Mais elle était par ailleurs enchantée qu’il soit venu la chercher jusque dans la buanderie. Il tenait donc un peu à elle.

— Quelle importance ?

— Aucune, en effet, admit-il. Du moins, pas pour moi. Cependant, reconnais que si on s’attend à quelque chose, et que ce quelque chose n’est pas au rendez-vous, il y a de quoi être déstabilisé.

— Tu aurais pu t’arrêter, si tu étais à ce point bouleversé, ironisa Bridget, se risquant à le tutoyer.

— Le problème, chère Brid-get, c’est que je crois que j’en aurais été incapable. Et c’est bien ce qui m’inquiète.

Il resta silencieux quelques instants tandis qu’ils s’engageaient dans un autre couloir, ce qui donna le temps à la jeune femme de méditer ses paroles et de se demander s’il s’agissait d’un compliment. Malheureusement, c’était très difficile à savoir – comme pour à peu près tout ce qui tombait de ses lèvres, du reste.

— Comment as-tu perdu ta virginité ? demanda-t-il soudain.

Bridget lui jeta un regard à la dérobée.

— Je croyais que ça n'avait pas d'importance pour toi ?

— Ça n'en a pas, assura-t-il avec véhémence. D'autant que l'hymen est un voile de chair si fin qu'une chevauchée un peu rude peut en avoir raison. Le prépuce, en revanche, est beaucoup plus consistant – et plus important pour moi. Ta virginité, ou plutôt ton absence de virginité, m'est indifférente. Si je t'ai posé cette question, c'est parce qu'il y a différentes façons de perdre sa virginité – et il en existe de très déplaisantes.

Il lui sourit, de son sourire de petit garçon, avant de demander :

— Dois-je tuer quelqu'un ?

Bridget avait conscience qu'il en était tout à fait capable.

Elle aurait dû être terrifiée de savoir que cet homme, sur un simple mot d'elle, pouvait aller dénicher un inconnu et le tuer.

Uniquement pour elle.

La jeune femme inspira un grand coup. Le visage de l'apprenti boucher, un peu boutonneux, s'imprima furtivement sur sa rétine. C'était il y a si longtemps.

— Non, tu n'auras pas besoin de tuer quelqu'un.

— Ah, tant mieux, dit-il. Qui, alors ?

— Comment cela ?

— Qui était-ce ?

Ils atteignaient une porte à la jonction de deux couloirs. Val l'ouvrit et fit signe à Bridget d'entrer.

— Je ne pense pas que ça te regarde, répondit-elle distraitement.

La porte donnait sur un escalier en colimaçon qui partait à l'assaut des hauteurs. Probablement se trouvaient-ils dans une des tours du château.

Bridget se retourna. Val fixait... ses chevilles ?

Il releva les yeux.

— Non, ça ne me regarde pas, en effet. Mais là n'est pas la question. Je veux savoir.

Bridget entreprit l'ascension.

— Aimerez-vous que je vous interroge sur toutes vos maîtresses, Votre Grâce ?

— Ah, nous voilà revenus aux « Votre Grâce » ? Mais, pour te répondre, ça ne me gênerait pas du tout de te parler de mes maîtresses. Le problème viendrait plutôt de l'ampleur de la liste. Car figure-toi que j'ai commencé à douze ans.

Bridget s'immobilisa pour se retourner de nouveau.

Val la suivait, les yeux levés vers elle, les deux mains tranquillement plaquées sur les parois de l'escalier. De petites meurtrières laissaient passer les rayons du soleil qui enveloppaient sa chevelure d'un halo lumineux.

Il avait l'air parfaitement angélique.

— À douze ans ? répéta-t-elle, stupéfaite.

Il sourit.

— Une servante. Elle avait dix-neuf ans, si mes souvenirs sont exacts. Et c'est elle qui m'avait fait des avances. Je pense qu'elle essayait d'avoir un bâtard Montgomery. En tout cas, elle savait divinement bien se servir de sa langue.

Bridget avait repris son ascension. Douze ans. Comment des parents pouvaient-ils permettre qu'un enfant subisse cela – même si, de toute évidence, il y avait pris grand plaisir ? C'était beaucoup trop jeune pour perdre son innocence.

La jeune femme sentit les larmes lui monter aux yeux alors qu'elle émergeait dans une salle circulaire.

Val avait-il jamais été innocent ?

Elle se dirigea vers une fenêtre, mais ses yeux ne voyaient rien.

Val se plaça juste derrière elle.

— J'avais pris l'habitude de les observer depuis cette tour.

Bridget s'essuya les yeux d'un revers de manche.

— Qui ?

— Mon père. Et les autres. Ils s'appelaient entre eux les Seigneurs du Chaos. Une société secrète. En fait, ils existent toujours, mais je ne l'ai appris que très récemment. Mon père était leur chef – leur Dionysos, comme ils l'appelaient. Chaque année, ils organisaient ici une grande bacchanale.

Bridget regarda par-dessus son épaule et vit qu'il ne souriait plus.

— Que faisaient-ils ?

Il haussa les épaules.

— Boire. Danser. Violer. (Il soupira.) La routine, en quelque sorte.

Bridget avala sa salive. Elle prenait garde à ne pas bouger, de peur de l'interrompre dans sa confession.

— J'étais supposé devenir le prochain Dionysos. Le titre se partageait, de façon héréditaire et à tour de rôle, entre les Montgomery et une autre famille. Mon héritage ne comportait donc pas qu'un titre ducal et la fortune qui y était attachée, mais aussi le commandement d'une bande d'idiots dégénérés qui aiment danser et forniquer au clair de lune. Mon initiation était programmée. Je me suis, moi aussi, fait tatouer le dauphin, emblème de la secte. Et puis, mon père a décidé de sacrifier Ève...

Il se décida à regarder Bridget, mais toute lumière avait déserté ses beaux yeux azur.

— Elle avait grandi ici. C'était la fille naturelle que mon père avait eue avec une servante, et ma cadette de cinq ans. Je m'arrangeais toujours pour la cacher le jour des bacchanales, parce que... parce que c'était mieux ainsi. Mais cette fameuse nuit où je devais être initié, je l'avais confiée à sa mère et...

Il secoua la tête et détourna le regard.

— C'était trop bête.

Bridget posa la main sur sa manche. Il la contempla tout en poursuivant son récit.

— J'avais pris place à la table du banquet quand je l'ai vue arriver, dans une robe de lady, beaucoup trop jolie pour une fillette de son âge, et j'ai tout de suite compris ce qui allait se passer. Mais j'étais assis juste à côté de mon père, et lorsque le chef de meute a lâché ses chiens dans la salle, je n'ai pas pu...

Il semblait éprouver du mal à respirer et ses mains se crispaient nerveusement.

Bridget fit ce qui lui sembla être le plus naturel : elle le prit dans ses bras et le serra très fort.

Il tremblait, comme s'il avait été de nouveau empoisonné, et la jeune femme se laissa glisser sur le sol, l'entraînant avec lui.

Il ne parut même pas s'apercevoir qu'ils étaient maintenant couchés sur les dalles glacées.

Dieu du ciel. Lâcher des chiens de chasse sur une enfant. Sa propre enfant...

— Elle... hoqueta-t-il dans les cheveux de Bridget. Quand je l'ai finalement retrouvée, un homme la déflorait avec ses doigts. Il y avait du sang. Et son visage... *son petit visage...*

Il frissonna de plus belle.

Bridget connaissait Ève Dinwoody. Elle était devenue une femme épanouie, qui s'apprêtait à se marier. Et elle était heureuse, quoi qu'il ait pu lui arriver par le passé.

Ils restèrent au moins cinq minutes étendus par terre, et Bridget commençait à se demander s'il ne s'était pas endormi.

Mais Val se redressa tout à coup pour s'asseoir.

Et il sourit à Bridget. Ses yeux ne portaient plus aucune trace de larmes.

— Tu peux être sûre que j'ai donné à ce type la leçon qu'il méritait. Et, le lendemain, j'ai emmené Ève hors d'Angleterre, pour qu'elle ne puisse pas retomber dans les griffes de mon père. C'était la première fois que je me rendais sur le continent, et je me suis aperçu que mon français scolaire laissait à désirer.

Il regarda autour de lui, avant d'ajouter :

— Je me suis toujours demandé si cette pièce ne ferait pas un beau solarium ?

Bridget était médusée. Son émotion avait-elle été entièrement fabriquée ? Pourtant, les tremblements, l'angoisse dans sa voix...

Il se releva et lui tendit la main pour l'aider à faire de même.

— Quel âge avais-tu, Val ?

— Hmm ? fit-il, absorbé par la vue d'un joint, entre deux pierres maçonnées, qui semblait se déliter. Quoi ?

— Quel âge avais-tu, à ton initiation chez les Seigneurs du Chaos ?

— Je n'ai jamais été initié. Comme je me suis enfui avec Ève, j'ai ruiné tous les projets de mon père. À mon retour en Angleterre, c'est à peine s'il m'adressait encore la parole. L'initiation est destinée à attacher les nouveaux membres à la secte, et elle est généralement sordide. Je suppose que mon père désirait que j'assiste au viol de ma sœur. Et, ensuite, il l'aurait supprimée.

Bridget ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Pouvait-on concevoir une telle dépravation ?

— Ah, et j'avais dix-sept ans, ajouta-t-il, son sourire retrouvé. Je commençais à peine à me raser.

Cette fois, Bridget ne put retenir ses larmes. Elles jaillirent littéralement de ses yeux, pour ruisseler sur ses joues. Dix-sept ans. Quels autres sévices ses parents lui avaient-ils infligés ?

Il écarquilla les yeux, de façon presque comique.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi pleures-tu ? À cause de ce que je t'ai dit ? Je t'ai menti. En réalité, j'ai commencé à me raser à quinze ans. Mais ça ne fait pas grande différence. De toute façon, il me faudrait une éternité pour que j'obtienne une barbe un peu fournie. Séraphine... *Bridget*. Ne pleure pas, s'il te plaît.

Mais Bridget ne pouvait s'arrêter.

Ces diables de parents avaient brisé Val. Ils avaient si bien torturé le petit garçon qu'il ne savait même plus comment faire face à son propre chagrin.

Pire encore : ils avaient tenté d'en faire l'un d'eux.

Val l'entoura de ses bras et la serra très fort, comme elle l'avait serré tout à l'heure. Les yeux humides, Bridget contempla le décor qui l'entourait. Val avait raison. La pièce ferait un très beau solarium. Des arches gothiques flanquaient les murs et encadraient les fenêtres, dont deux étaient garnies de vitraux. Le premier représentait un chevalier en armure, mais il avait enlevé son casque pour le coincer sous son bras, ce qui permettait d'admirer sa belle crinière blonde. En face, l'autre vitrail figurait une dame à la chevelure noire, qui pleurait.

Pleurerait-elle pour la même raison que Bridget ?

Val n'était pas habitué à devoir attendre ses maîtresses.

Il ne composait jamais avec quiconque, et encore moins avec ses maîtresses. Certes, quelques-unes s'étaient amusées à le provoquer sur le mode « Attrape-moi si tu peux », mais une fois qu'elles s'étaient retrouvées dans son lit, elles étaient devenues parfaitement dociles.

D'ordinaire, c'était toujours lui qui donnait le tempo. Et qui obligeait les autres à l'attendre.

Il trouvait donc bizarre d'avoir dû passer la journée à se languir, sursautant à la moindre porte qui se fermait ou à un bruit de talons de femme dans un couloir.

Et tout ça, pour des vétilles !

Il le lui signifia vertement quand elle daigna enfin le rejoindre, dans la soirée.

— Je ne vois pas pourquoi cela te préoccupe, répliqua Bridget, les yeux clos, la nuque reposant sur le bord du tub dans lequel elle s'était immergée. Je suis ta gouvernante. Mon devoir est de gouverner ta maisonnée.

Val lui jeta un regard courroucé. Physiquement, elle l'attirait toujours autant, mais pour le reste... Il avait de plus en plus de mal à supporter que sa gouvernante lui fasse la leçon.

— Bon sang ! Tu pourrais très bien recruter quelqu'un d'autre pour faire... (il eut un mouvement ample de la main)... *tout ça !*

— Non, rétorqua-t-elle, et elle ne semblait pas du tout émue par sa détresse. La grande lessive est pratiquement terminée et le ménage a été fait dans tout le rez-de-chaussée. Le menuisier finit les réparations dans l'escalier et j'ai convoqué des maçons pour qu'ils consolident certains encadrements de fenêtres. Avec tout ce travail accompli, la journée a été magnifique.

Val croisa les jambes dans son fauteuil.

— Pas pour moi.

Les restes de leur dîner traînaient à côté du tub. Val avait commencé par lui donner la becquée, avant qu'elle ne lui fasse remarquer – toujours son esprit pratique ! – qu'il répandait partout des miettes de tourte et qu'il était préférable qu'elle se nourrisse elle-même.

— Franchement, je ne vois pas pourquoi tu t'échines à nettoyer le château, dit-il. Je n'entends pas y passer ma vie.

— C'est mon travail. Et il se trouve que j'aime mon travail. Il m'apporte des satisfactions.

Pour Val, un tel argument tenait du non-sens. Il jeta les bras en l'air, même si la jeune femme gardait les yeux fermés et ne pouvait donc pas voir son geste. Sans doute cherchait-elle à le rendre fou de désir, ou fou tout court, en retardant toujours un peu plus le moment où elle se déciderait à tomber dans ses bras.

Si c'était le cas, son plan fonctionnait à merveille.

— Combien de temps le château est-il resté inhabité ? demanda-t-elle d'une voix assoupie.

Val plissa les yeux. Si elle s'endormait, épuisée par tout son labeur de la journée, il laisserait sa fureur exploser.

— Ma mère est morte il y a deux ans.

— Et tu n'as jamais songé à revenir ?

Il demeura silencieux.

Elle rouvrit les paupières.

— Tu ne voulais pas revoir ces lieux ? insista-t-elle.

Val leva les yeux au plafond et fut surpris de constater qu'il avait été nettoyé de sa poussière durant la journée – sans nul doute sur instruction de Bridget. Le bois, qui avait également été

ciré, prenait maintenant des tons de miel à la lumière du feu. Et le résultat était... chaleureux. Pourtant, il n'aurait jamais imaginé que la chambre de son père pût évoquer la moindre chaleur.

— Val ? murmura-t-elle.

— Hmm ?

Il reporta son regard sur les seins de la jeune femme qui flottaient à la surface de l'eau. Ses tétons étaient tout roses et il avait envie de les lécher.

— Val ?

Il se ressaisit. Ainsdale Castle. C'était de cela qu'ils discutaient.

— Oh, bien. Comme je te l'ai déjà expliqué, j'ai quitté l'Angleterre peu après la mort de mon père. C'était en 1730. Cela remonte par conséquent à près de douze ans.

— Tu n'as donc plus remis les pieds ici depuis...

Val hocha la tête.

— L'année de mes dix-neuf ans.

— Je vois.

Que voyait-elle ? De la violence, du désordre ? Ou simplement un cœur vidé de sa substance, privé de toute humanité ?

Mais, au fond, se préoccupait-il vraiment de savoir ce qu'elle pouvait penser ?

— Et ta mère ? demanda-t-elle, dans le silence de la pièce uniquement troublé par les crépitements du feu. Es-tu revenu pour son enterrement ?

— Non. Ni pour assister à son agonie, ni pour suivre son enterrement. Ma mère me détestait.

— Je... commença-t-elle, avant de cligner des yeux.

À cause de ce qu'il avait dit ? Ou de la vapeur qui montait de son bain ? Ou simplement parce qu'elle luttait pour ne pas s'endormir ? Val n'aurait su le dire. C'était comme essayer de comprendre le chant des oiseaux – qui était justement incompréhensible, et c'en était d'autant plus frustrant.

— Je suis désolée.

Val s'interrogeait. Était-ce ainsi que les gens communiquaient ? D'ordinaire, avec ses maîtresses, il se contentait de forniquer. Mais avec sa gouvernante, c'était différent. Il avait envie de lui parler.

— Moi pas. Je ne la portais pas non plus dans mon cœur. Elle ne cessait de me répéter que j'étais comme mon père, qu'elle détestait tout autant. (Il haussa les épaules.) Nous étions très semblables.

— Oh.

Elle le regarda un moment, ses yeux semblaient la brûler et il se demanda si elle n'allait pas recommencer à pleurer. Il espérait bien que non, car cela l'aurait un peu trop troublé à son goût.

— Sais-tu, dit-il pour dévier la conversation, qu'à Istanbul on fume le tabac dans des sortes de tuyaux qui passent par de l'eau ?

— Quoi ?

— Oui, reprit Val, hochant la tête énergiquement, ravi d'avoir capturé son attention. Les hommes, en turban et vêtements colorés, s'allongent sur de gros coussins et aspirent le tabac par d'énormes pipes. Ce sont généralement des ustensiles en bronze, décorés avec beaucoup d'élégance. Le tabac est placé sur un plateau où il se consume lentement et il est aspiré par le dessous, au moyen d'un tuyau qui traverse une réserve d'eau. Le fumeur est donc obligé de tirer assez fort pour inhaler la fumée.

Sa Séraphine le regardait avec un demi-sourire et, s'il n'avait pas eu le cœur vide, il en aurait

éprouvé du bonheur.

— J'aimerais bien voir cela, dit-elle. As-tu essayé ces pipes à eau ?

— Bien sûr. J'avais même adopté la tenue ottomane – pantalon bouffant et chemise flottante à rayures. Ça ne manque pas d'allure.

Et, devant son regard amusé, il ajouta :

— J'ai rapporté une panoplie complète en Angleterre. Ainsi qu'une pipe à eau. Je te les montrerai un jour.

— C'est vrai ? murmura-t-elle, et elle tourna la tête, si bien qu'il ne voyait plus maintenant que son profil.

— Oui. Peut-être aussi t'emmènerai-je là-bas – à Istanbul. Tu verras de tes propres yeux ces hommes barbus fumer leur pipe à eau, les dômes des mosquées et les minarets du haut desquels leurs prêtres invitent à la prière. Tu découvriras également les marchés aux épices et les cours intérieures des maisons, où chantent des fontaines.

Il se releva pour se placer derrière la jeune femme, avant d'enchaîner :

— Leurs sultans entretiennent des harems. Les femmes y vivent derrière des sortes de paravents qui leur permettent de voir sans être vues.

— Ça m'a l'air terrifiant.

Il haussa les épaules.

— C'est leur mode de vie, donc je suppose qu'ils ne le considèrent pas comme terrifiant. Parfois, j'arrivais à surprendre l'œil d'une femme qui cherchait à voir derrière ces paravents, dans la cour intérieure de mon hôte. Elle avait l'œil fardé de khôl et des voiles de soie lui couvraient le reste du visage.

Il s'agenouilla et, passant les mains par-dessus les épaules de la jeune femme, il les referma sur ses seins. Puis il entreprit de titiller ses tétons avec ses pouces.

— C'est tentant, reprit-il. Je peux comprendre pourquoi ces Ottomans cachent leurs épouses. Si j'en avais la possibilité, je te vêtirais entièrement de soie et je te mettrais dans un endroit où aucun autre homme ne pourrait te reluquer.

Elle tourna la tête pour le fusiller du regard.

— Ça ne me plairait pas du tout.

Il lui sourit mais, en son for intérieur, il était presque triste. Pourquoi désirait-il si fort cette femme ?

— Je sais, dit-il, approchant ses lèvres des siennes. Il n'empêche que c'est tentant.

Il s'empara de ses lèvres. Elles avaient encore un peu le goût du vin rouge qu'ils avaient partagé au dîner. Et son goût à elle. Bridget. Séraphine.

Sa Séraphine.

Val l'embrassait avec des grognements de gorge, tant il la désirait. Finalement, il la souleva par les aisselles pour la sortir du tub et l'enveloppa dans une serviette, répétant le même geste que le soir précédent, sauf que cette fois, au lieu de la porter sur le lit, il regagna son fauteuil et assit la jeune femme sur ses genoux.

Tout cela, sans cesser de l'embrasser.

S'il ne tenait qu'à lui, il serait capable de l'embrasser jusqu'à son dernier souffle.

La serviette qui drapait la jeune femme glissa sur ses hanches. Val s'en servit pour lui sécher les cheveux, qu'il démêla avec ses doigts.

— Ce n'est pas à toi de faire ça, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? J'aime tes cheveux. Si je pouvais, je les enroulerais autour de mon membre et

je tirerais jusqu'à ce que je jouisse.

— On dirait que tu parles de la crinière d'une jument.

Il s'esclaffa.

— Alors, j'aime la crinière d'une jument.

Il porta une mèche de cheveux de la jeune femme à ses lèvres.

Ils s'étaient imprégnés de l'odeur du savon et sentaient la rose.

— Comptes-tu te déshabiller, ce soir ? demanda-t-elle.

— Je ne crois pas. Il semblerait que je sois revenu à l'époque de mon adolescence, quand j'étais trop pressé de satisfaire mes désirs, et j'ai l'impression que si je perds du temps à me débarrasser de mes vêtements, je cours le risque de manquer quelque chose.

— C'est assez bizarre, comme réaction, quand on sait le nombre de fois où tu as paradé, entièrement nu, devant moi.

— Ah bon, tu as remarqué ? fit-il, ravi. N'étais-je pas magnifique ? Si tu veux, tu pourras admirer mon corps *après*.

Là-dessus, il referma les lèvres sur un téton, car il n'avait pas menti sur l'urgence de son désir.

Elle gémit de plaisir, les jambes écartées sur ses cuisses, le chevauchant. Val avait envie de la boire, de l'inhaler. Et surtout, de la garder.

Peut-être pour toujours.

Il aurait voulu lui lécher encore le sexe, pour la faire crier de plaisir, mais c'était impossible dans cette position et il se jura une chose : plus de bains avant le lit – ils mettaient trop ses nerfs à l'épreuve.

À défaut de ses lèvres, il plongea la main entre les cuisses de la jeune femme, en même temps qu'il continuait de lui sucer un téton.

Elle gémit de plus belle.

De sa main libre, Val dégrafa son pantalon pour libérer son membre gorgé de désir.

Puis il souleva légèrement la jeune femme par les fesses et l'empala.

Elle rouvrit les yeux. La voie était plus étroite, ce soir : elle n'avait pas encore joui.

Val donna quelques coups de reins. Il avait l'impression de se sentir chez lui.

Dieu que c'était bon ! Il pourrait rester ainsi imbriqué toute la nuit.

Elle déglutit.

Puis elle se mit à bouger.

Elle commença par s'accroupir légèrement.

Très bien...

Puis elle se redressa.

Et elle recommença. Plus vite. Plus fort.

Elle était magnifique, dans sa manière de le chevaucher. Val aurait voulu trouver les mots pour la décrire – et les lui chuchoter – mais ne trouvait pas les termes adéquats.

Alors, à la place, il l'embrassa à pleine bouche.

Et il la regarda jouir avec une telle intensité qu'elle donna l'impression de s'embraser de l'intérieur.

Mais quand il s'embrasa à son tour et déversa sa semence en elle, malgré tout le plaisir qu'il put ressentir, ses pensées, à cet instant, furent très noires.

Sa Séraphine était convaincue qu'il cachait sa vraie nature et qu'il était en réalité un homme bon, capable de rédemption.

Elle se trompait.

Le jour, inévitable, où elle découvrirait qu'il n'abritait qu'un vide glacé, elle réagirait en conséquence.

Elle le quitterait.

## 14

*Ce soir-là, le roi sans cœur et Prue se rendirent dans les jardins du château. Prue avait emporté avec elle un fuseau, de la laine, et elle montra au roi comment filer.*

*« Vous n’êtes pas très bonne à cet exercice, lui dit le roi, juste au moment où il cassait son fil.*

*— Vous non plus ! » rétorqua Prue sans réfléchir.*

*Après cet échange, le roi ne dit presque plus rien, sauf pour jurer lorsqu’il se piquait et, au petit matin, Prue était bien contente d’être toujours vivante.*

Le duc de Montgomery dormait avec grâce et élégance. Comme tout ce qu’il faisait.

Même dans son sommeil, il restait incroyablement beau, songeait Bridget qui le contemplait, le lendemain matin.

Il était allongé sur les draps fraîchement lavés, un bras recourbé sur son visage, ses cheveux blonds éparpillés sur l’oreiller. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes mais il ne ronflait pas – les dieux ne ronflent jamais. Les couvertures étaient repoussées jusqu’à ses cuisses et son autre main reposait sur son ventre plat. Son torse était solidement musclé et les quelques poils qui bouclaient entre ses pectoraux renforçaient sa virilité. Son membre, long et épais, reposait contre une de ses cuisses, qu’il avait un peu repliée. Le prépuce – son précieux prépuce, songea Bridget avec amusement – était un peu retroussé, révélant l’extrémité de son gland.

Il était vraiment parfait.

Bridget accorda un dernier regard – concupiscent – à son pénis, avant de s’éloigner vers la porte et de quitter la chambre.

Elle s’étonnait qu’un tel homme puisse être son amant – tout en sachant pertinemment que leur liaison ne durerait sans doute que quelques semaines. Même à supposer qu’il n’ait pas été duc, mais valet ou majordome – quelqu’un de son rang social ou occupant une position semblable à la sienne –, leur histoire aurait tout de même été étrange. Car il était particulièrement bel homme, alors qu’elle...

Bridget se trouvait ordinaire. Du reste, elle n’avait jamais tourné la tête à aucun homme. Certes, elle n’était pas non plus disgraciée par la nature – ses traits étaient réguliers, par exemple – mais elle savait qu’elle n’était pas le genre de femme avec qui les hommes aimaient flirter. Que les hommes reluquaient dans la rue. Elle avait bien eu quelques admirateurs par le passé, mais certainement pas une multitude.

En fait, elle n’avait rien de remarquable et pouvait passer parfaitement inaperçue.

Tout le contraire, en somme, du duc de Montgomery.

Peut-être était-ce sa normalité qui l’avait attiré. Val était assez excentrique pour se laisser fasciner – au moins un temps – par du prosaïque.

Évidemment, cette idée n'avait rien de réjouissant, mais Bridget était habituée à affronter l'existence avec pragmatisme. Elle avait conscience qu'ils n'étaient pas faits pour former un couple de longue durée – ce serait comme vouloir apparier un pur-sang avec un cheval de trait.

Et elle ? Qu'est-ce qui l'attirait, chez Val ? Oh, elle pouvait se bercer d'illusions. Prétendre qu'elle ne cherchait qu'à l'encourager à différencier le bien du mal et à le remettre sur le droit chemin.

Mais c'étaient des explications puérides. Bien sûr, elle serait ravie de l'aider à révéler la meilleure part de lui-même, sauf que ce n'était pas la seule chose en jeu.

La vérité était simple. Pour la première fois de sa vie, Bridget se faisait plaisir. Jusqu'à oublier les convenances, la raison et même la moralité.

Elle faisait l'amour avec Val parce qu'elle en avait envie. Parce qu'il représentait tout ce dont elle avait été privée – et dont elle s'était privée : l'humour, l'esprit, les livres, l'aventure. Le désir et la sensualité. La soie, les bains chauds et les lits moelleux.

Il incarnait le péché, cependant elle était prête à payer le prix pour l'y rejoindre quelque temps.

Mais si ce prix était un enfant ?

Après tout, ce ne serait pas si grave.

Bridget était elle-même une bâtarde. Si Val lui faisait un enfant, elle le garderait, quand bien même cela lui compliquerait l'existence. Au moins, elle ne serait plus seule au monde.

Avant d'entrer dans la cuisine, la jeune femme vérifia, comme à l'accoutumée, que sa tenue était en ordre – à l'exception de sa charlotte, que Val avait gardée. À présent, tout le personnel devait se douter qu'elle couchait avec le duc, mais elle n'irait certainement pas l'afficher et il n'était pas non plus question qu'elle permette à des rumeurs d'affecter son autorité.

Elle poussa la porte.

— Bonjour.

— Bonjour, grommela Mme Smithers, qui pétrissait de la pâte.

Même si Bridget n'avait pas les mêmes rapports avec la cuisinière d'Ainsdale Castle qu'avec Mme Bram, Mme Smithers se montrait plus accommodante – malgré ses manières taciturnes – qu'à son arrivée au château.

Ce qu'elle prouva immédiatement en s'adressant à une fille de cuisine :

— Cesse de dormir, Ann, et sers une tasse de thé à Mme Crumb.

Bridget accepta de bon cœur la tasse de thé et s'assit à la grande table, en face de M. Dwight.

— Bonjour, madame Crumb, la salua chaleureusement le majordome.

Bridget avait remarqué qu'il se levait toujours très tôt.

— Comptez-vous attaquer le premier étage, aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Je pense que oui, monsieur Dwight, répondit-elle, plantant sa cuiller dans le bol de porridge posé devant elle.

Elle devait admettre que Mme Smithers concoctait un excellent porridge.

— J'ai cru comprendre que beaucoup de chambres n'ont pas été ouvertes depuis des années ? ajouta-t-elle.

— Ma tante m'a raconté qu'elles étaient déjà fermées avant que Sa Grâce ne tombe malade.

Bridget hocha la tête. C'était une mesure d'économie qu'elle comprenait parfaitement – pourquoi continuer à chauffer et entretenir des pièces qui n'étaient pas utilisées ? Mais le risque était de voir s'y développer la vermine, si elles n'étaient pas au moins aérées de temps à autre.

La porte de la cuisine se rouvrit et Mehmed fit irruption, Pip sur ses talons. Le terrier vint

saluer Bridget en posant ses pattes de devant sur ses genoux.

Après avoir terminé son porridge, la jeune femme décida de sortir dans la cour, avec Mehmed et le chien.

— Je reviens dans cinq minutes, annonça-t-elle à M. Dwight.

Une fois dehors, Pip courut arroser le vieux chêne.

— Il fait vraiment froid, ici, dit Mehmed d'un air maussade, les deux bras serrés sur sa poitrine. Je crois que je vais geler sur pied, cet hiver. Le duc dit que le ciel se transforme en glace et qu'elle retombe en minuscules morceaux sur terre.

— Le duc aime dramatiser, murmura Bridget qui regardait Pip gambader dans la cour.

À un moment, elle leva les yeux vers la grande tour dressée en sentinelle au-dessus du château, et elle se remémora ce que Val lui avait raconté des spectacles auxquels il avait assisté. Ces murs avaient été le théâtre de débauches et de cruautés qui dépassaient l'imagination et pourtant, il n'en restait aucune trace sur leurs pierres. Le château était demeuré parfaitement inviolable.

Si elle était la gouvernante des lieux, Bridget entreprendrait un potager dans cette cour, tout près de la porte des cuisines. Des herbes aromatiques, des salades, des petits pois, des carottes, des radis... chaque parterre bien séparé de ses voisins. Elle recruterait aussi des jardiniers pour qu'ils plantent des roses et des iris le long des murs d'enceinte, ainsi que des arbres fruitiers – poiriers, pommiers et pruniers.

Oui, elle ferait tout cela si elle était la gouvernante d'Ainsdale Castle...

— Madame Crumb !

L'interpellation joyeuse de Mehmed tira Bridget de sa rêverie. Le jeune garçon se tenait à côté de Pip.

— Madame Crumb, j'ai oublié de vous dire : hier, j'ai appris à Pip à s'asseoir.

Bridget haussa les sourcils, car le terrier n'était pas du tout assis.

— C'est vrai ?

— Regardez !

Mehmed leva les mains en l'air et s'adressa au chien :

— Pip !

Le terrier aboya.

— Assis ! lui cria Mehmed en abaissant ses mains.

Le chien aboya furieusement, tourna trois fois autour de Mehmed...

Et s'assit juste devant lui.

— Oh ! s'exclama Bridget, plaquant la main sur sa bouche. C'est extraordinaire !

Mehmed rayonnait.

— Maintenant, Pip sait s'asseoir, se rengorgea-t-il, alors que le chien s'était déjà relevé pour reprendre sa promenade.

— C'est très bien, Mehmed. Mais je dois aller travailler, à présent. Vas-tu monter t'occuper du duc ?

Mehmed fit la moue.

— Il ne va pas se lever tout de suite. Il m'a dit de ne pas le réveiller avant midi. Les ducs peuvent dormir toute la journée, s'ils le désirent. Mais il était très triste, hier, de ne pas vous voir.

Bridget ne répondit pas, cependant son cœur battit un peu plus vite.

— Voudrais-tu m'aider à nettoyer les chambres fermées ? proposa-t-elle, repartant vers la porte des cuisines.

— Euh... oui, acquiesça Mehmed sans enthousiasme.

— Ou alors, tu pourrais aller voir avec Pip s'il n'y a pas quelque chose à faire dans les écuries.

— Oh, oui ! s'exclama-t-il, retrouvant aussitôt le sourire. Viens, Pip ! Viens !

Et ils coururent tous les deux en direction de la porte qui conduisait aux écuries.

— Prends garde qu'il ne se fasse pas piétiner par les chevaux ! lui cria Bridget.

Mehmed lui répondit d'un signe de la main et disparut.

Bridget soupira et retourna dans les cuisines. Elle devait rassembler ses troupes.

La matinée s'écoula à briquer trois des chambres de l'aile ouest – à l'opposé de la chambre de Val. C'était un travail salissant, et Bridget regrettait sa charlotte.

Elle soupçonnait Val de l'avoir jetée au feu.

Alors qu'elle supervisait le nettoyage de la troisième chambre, qui avait manifestement servi de débarras car elle était encombrée de pièces de mobilier dépareillées, deux valets déplacèrent une console en acajou posée contre un mur, révélant un objet recouvert d'un drap.

Bridget souleva le drap tout poussiéreux.

Et se figea.

Le drap cachait un portrait grandeur nature d'un petit garçon. Un très joli petit garçon blond, qui devait avoir sept ou huit ans, vêtu d'un costume bleu, d'une chemise à jabot de dentelle et de souliers à boucles ornées de diamants. Sa pose était très formelle – un pied en avant, la main opposée plaquée sur la hanche, une cape de velours rose bordée d'hermine drapée sur une épaule et un bras. Son autre main tenait une petite dague au manche incrusté de pierreries.

Le décor était celui d'une salle de réception, à en juger par les tentures et le luxueux mobilier qui encadraient le garçon. Bridget avait déjà vu des portraits d'enfants dans d'autres demeures. À l'inverse de ces tableaux, le garçon représenté ici n'avait ni animal de compagnie, ni jouets autour de lui.

Il se tenait, seul, dans un monde d'adulte.

Et ses beaux yeux bleu azur étaient tristes.

— Elle me détestait déjà, à cette époque.

Bridget se retourna. Val contemplait son portrait d'un œil maussade.

— Je pensais qu'elle avait brûlé ce tableau il y a longtemps. Je me souviens parfaitement d'avoir posé pour le peintre. Je ne supportais pas d'être immobile, mais mon père tenait à ce portrait. Elle me disait que si je bougeais, elle me couperait les oreilles.

Il sourit à Bridget, comme s'il partageait une plaisanterie avec elle, avant de poursuivre :

— Évidemment, j'étais trop petit pour comprendre qu'elle ne le ferait pas. Mon père l'aurait tuée si elle avait porté la main sur son héritier. Alors, j'ai posé sagement. Le peintre a mis trois semaines pour terminer son travail.

Bridget avait envie de pleurer. Se déciderait-il à prononcer le mot « mère » ?

Elle regarda autour d'elle et fut heureuse de constater que les autres domestiques avaient déserté la pièce.

— Pourquoi te détestait-elle autant ?

Il haussa les épaules.

— Je suis le fils de mon père. Je lui ressemble trait pour trait. Et comme elle le détestait, je suppose que c'était pour elle une raison suffisante.

— Mais tu n'es *pas* ton père !

— Crois-tu ? Il m'a forgé à son image, pourtant.

Bridget lui prit impulsivement les mains.

— Ce n'est pas parce que tu lui ressembles que tu es le même homme que lui. *Et tu ne l'es pas.*

Il fronça les sourcils, comme s'il méditait l'argument – mais sans y adhérer.

Si la vieille duchesse avait été encore vivante, Bridget lui aurait dit sa façon de penser.

Elle s'éclaircit la voix.

— J'ai envie de l'accrocher à un mur. Peut-être dans la salle à manger ?

— Quoi ? fit-il, contemplant le tableau. Oh, si tu y tiens. Le peintre était réputé et mon père a dû le payer très cher.

Il balaya la pièce du regard, avant d'ajouter :

— Je me demande pourquoi elle l'avait entreposé ici. C'était une femme tellement vindicative. Elle détestait mon père. Elle détestait ce château. Elle me détestait. Tu aurais dû l'entendre crier contre moi, quand j'ai décidé de partir. J'étais le diable, mon père tout craché, le...

Il fut interrompu par un miaulement très faible et, en même temps, parfaitement audible.

Val se figea et reporta son regard sur Bridget.

La jeune femme fronça les sourcils et chercha autour d'elle.

— Où... ?

Le miaulement se répéta.

— Tu entends ça ? siffla Val.

Bridget lui fit signe de se taire. La pièce contenait notamment deux grandes tables, anciennes et usées, plusieurs caisses, et ce qui ressemblait à d'autres tableaux abrités sous des draps.

Un nouveau miaulement.

Bridget, se repérant à l'oreille, s'approcha d'une grande armoire en bois sculpté. Elle voulut ouvrir les deux portes, mais elles étaient verrouillées.

— Laisse-moi faire, lui dit Val, qui avait tiré sa dague.

— Non ! se récria Bridget.

Mais il avait déjà introduit la lame de sa dague dans l'interstice séparant les deux portes, et il brisa le loquet qui les verrouillait.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça ! protesta la jeune femme.

— Je pensais que tu voulais regarder à l'intérieur, dit-il. Et j'ai rarement vu une armoire aussi laide. Ma mère devait l'avoir dans sa chambre. Veux-tu jeter un œil, ou pas ?

— Oui.

Mais quand elle ouvrit les portes, Bridget ne trouva que de la poussière et un vieux nid de souris abandonné.

Les miaulements reprurent, plus proches.

Bridget passa la tête dans l'armoire. Elle aurait juré que le chat – ou le chaton, tellement le miaulement était faible – se trouvait juste devant elle, et pourtant elle ne voyait rien.

Elle se redressa et se tourna vers Val. Il semblait s'amuser de la scène.

— Ce doit être un chat fantôme.

La jeune femme fit la moue.

— Je ne crois pas aux fantômes.

— Que tu es conventionnelle !

Il l'embrassa sur le bout du nez et, pendant que Bridget revenait de sa surprise, il tripota le côté de l'armoire.

Tout à coup, l'une des planches lui resta dans les mains.

Bridget se pencha à nouveau pour regarder.

Une chatte au pelage fauve et aux yeux verts la regardait, les yeux écarquillés. Des chatons de toutes les couleurs lui tétaient avidement les mamelles. La chatte avait trouvé refuge dans un minuscule espace qui était manifestement un compartiment secret de l'armoire.

— Mais comment est-elle arrivée là ? demanda Bridget, enchantée.

Les chatons n'étaient pas nés depuis longtemps, car leur poil était encore pelucheux. Et ils étaient tous adorables.

— Par magie, suggéra Val, avant d'ajouter plus prosaïquement : À moins que l'arrière de l'armoire ne soit verrouillé.

Bridget s'esclaffa.

— Comment allons-nous les appeler ?

La question provoqua chez Val un mouvement de recul.

— On ne les appellera pas. De toute façon, ils ne sont pas à nous.

La jeune femme tourna les yeux vers lui. Elle se souvenait de ce que son père avait fait subir à ses chats lorsqu'il était enfant.

— Non, c'est vrai. Mais...

— Alors, laisse-les tranquilles, dit-il, partant vers la porte. D'ailleurs, pourquoi voudrais-tu leur imposer un nom ? C'est un peu cavalier, si tu veux mon avis. Personne ne demande jamais leur avis aux chats, pour savoir s'ils apprécient d'être baptisés.

Bridget reporta brièvement son attention sur la mère qui ronronnait, les paupières mi-closes, avant de lui rappeler :

— Pourtant, tu adorais les chats quand tu étais petit.

Il parut outragé.

— Qui t'a dit ça ?

— Toi. Lorsque tu délirais sous l'effet du poison. Tu ne t'en souviens pas ?

Il secoua la tête.

— Non. Et j'ai appris qu'il est plus facile d'oublier certaines choses que de s'en souvenir, alors je m'y emploie régulièrement. Parfois, quand je suis présenté à une nouvelle personne, j'oublie immédiatement son nom, en manière d'entraînement. L'oubli peut se révéler merveilleusement pratique.

Bridget ne savait pas si elle devait rire ou pleurer. Son degré d'oubli était sans doute à la mesure de ce qu'il avait enduré dans son enfance.

Elle inspira un grand coup.

— Eh bien, tu m'as dit que tu avais eu quatre chats. Pretty, Marmelade, Opale et...

— Tigre, dit-il en la rejoignant. Tigre, que j'ai tué moi-même, pour priver mon père du plaisir de le faire. Es-tu certaine de vouloir me suivre sur ce chemin, Séraphine ?

— Je m'appelle Bridget, lui rappela-t-elle sans ciller.

Val lui prit le bras et le serra si fort qu'il lui fit presque mal.

— Non. Pour l'instant, tu es Séraphine l'ardente et moi, l'impie duc de Montgomery. Et si tu veux savoir, si tu veux vraiment savoir, avec ton âme de sainte, il y en a eu beaucoup plus que Pretty, Marmelade, Opale et Tigre. Des douzaines de chats. Mon père les déposait pendant la nuit, alors qu'ils n'étaient encore que des chatons, sur mon oreiller. Pour que je me réveille en les découvrant blottis contre ma tête. Je leur ai donné un nom à tous. Tous. Et il attendait que je les aime au point de les considérer comme des amis pour les tuer.

Il abandonna son front contre celui de Bridget et ferma les yeux – ses yeux qui restaient secs.

— Jusqu'à ce que je sois assez grand pour comprendre qu'il faut tuer ce qu'on aime, afin que personne ne puisse s'en servir contre vous et vous faire du mal, reprit-il.

Et il ajouta d'un ton posé :

— Voilà ce que j'ai appris, Séraphine. Qu'il est préférable de ne *jamais* aimer.

Bridget posa délicatement la main sur son torse. Puis elle la fit remonter jusqu'à son visage.

— Oui, je vois, dit-elle.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur les lèvres, afin de lui rappeler que c'était elle qui se trouvait face à lui, et non son père.

Val prit son visage dans ses mains et la contempla.

Son regard semblait un peu apaisé.

Puis il tourna les yeux vers l'armoire, et il se mit à rire.

Bridget, interloquée, suivit son regard.

Tout ce qu'elle vit, c'est que la chatte avait abandonné sa portée. Les chatons dormaient, ou exploraient leur domaine sur leurs petites pattes mal assurées.

— Qu'y a-t-il ?

— Regarde ! dit-il. Regarde. La garce !

Et il partit d'un grand éclat de rire, inextinguible, comme s'il était possédé.

Bridget se pencha pour examiner à nouveau l'intérieur de l'armoire.

Elle remarqua quelque chose de blanc sous les chatons. Elle tendit le bras et sortit une boîte oblongue, en ivoire sculpté. Elle semblait très ancienne et très précieuse.

— C'est ça qui te fait rire ? demanda-t-elle à Val.

Elle voulut ouvrir la boîte, mais le couvercle semblait coincé.

— Non, non, fit Val, se postant à côté d'elle. Tu ne connais décidément rien aux Montgomery et à leurs intrigues.

Il lui prit la boîte des mains, la retourna et enfonça son ongle dans une fente. Une sorte de poignée surgit sur le côté du coffret, et Val la tourna pour ouvrir le couvercle.

Bridget regarda par-dessus son épaule.

La boîte contenait une lettre cachetée.

— Elle ne souriait jamais, dit-il, les yeux rivés sur la lettre. Même pas le jour où je suis parti. Elle était assise dans son lit, Cal à côté d'elle, et je l'ai vue mettre cette lettre dans cette boîte. Elle me jurait qu'elle la rendrait publique si jamais je rentrais en Angleterre avant sa mort. Je n'ai pas voulu la croire, mais j'étais sans doute idiot. Son venin était réel. On doit lui rendre cette grâce. Onze ans plus tard, il m'empoisonne encore la vie, alors qu'elle est morte et enterrée. Bravo, madame. Bravo !

Il contempla la lettre quelques secondes supplémentaires, puis il tendit la boîte à Bridget.

— Prends-la. Elle renferme toute la noirceur de mon âme.

Bridget regardait la boîte en ivoire avec des yeux ronds.

— Mais... je ne peux pas !

— Pourquoi donc ?

— Parce que...

Parce qu'elle ne voulait pas posséder une arme susceptible de le détruire.

— Que dit cette lettre ?

Il haussa les épaules.

— Je l'ignore.

— Mais tu viens de dire que ta mère te poursuit depuis sa tombe avec cette lettre ! rétorqua la jeune femme, exaspérée.

— C'est vrai. Mais la vérité, c'est que je ne l'ai pas lue. Elle n'a jamais été décachetée.

Bridget plissa les yeux.

— Tu dois bien avoir une petite idée de son contenu ?

— Si c'est ce à quoi je pense, il y a matière à me pendre.

Bridget retint sa respiration. Il avait dit « il y a matière » et non pas « il y aurait sans doute matière ». Il était donc sûr de son fait. Or, très peu de crimes valaient la peine capitale à un duc.

Et il lui demandait d'être dépositaire des preuves de son forfait !

Bridget voulait lui répondre de brûler la lettre. Cependant, son sens moral l'emporta. S'il avait commis un acte réellement terrible...

— Ah, je retrouve l'abbesse farouche, murmura-t-il.

Et il glissa la boîte dans ses mains.

## 15

*Prue et le roi sans cœur rapportèrent leur panier de fil, pour le montrer au père de la jeune femme.*

*Le magicien contempla le fil grumeleux et s'exclama : « Quel beau travail, Votre Majesté ! »*

*Le roi et Prue échangèrent un regard, puis le roi arqua un sourcil incrédule.*

*Le magicien s'éclaircit la voix. « Maintenant, il vous faut tisser une belle étoffe au clair de lune. »*

*Le roi pesta encore, tandis que Prue se contentait de soupirer.*

C'était un pur caprice. Peut-être un caprice fatal, mais les caprices l'étaient souvent – en tout cas, les siens.

Val regarda son archange prendre la boîte qui contenait le poison distillé par sa mère avec un trouble manifeste. Il voyait bien que Séraphine n'était guère enchantée à l'idée de posséder la preuve de ses péchés – un péché en particulier, même si elle ignorait sa teneur. Cependant, elle serra bravement le coffret contre sa poitrine.

Il n'en attendait pas moins de son abbesse.

D'une certaine manière, il trouvait satisfaction à savoir qu'elle détenait son sort entre ses mains de gouvernante si pragmatique. Que si, un jour, il la poussait à bout, ou si elle se réveillait un matin et voulait le rejeter, elle aurait les moyens de se débarrasser de lui. C'était une façon de rétablir l'équilibre. Après tout, elle avait une conscience, contrairement à lui.

Et puis, Achille avait toujours son talon, son point faible.

— Viens, lui dit-il gentiment. Je t'ai cherchée dans toute la maison pour t'extirper de ta poussière et des toiles d'araignée et te proposer une pause. Que dirais-tu de partager mon déjeuner ?

Elle rougit.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— À cause des autres domestiques.

— Je te rassure, il n'est pas question que je prive les autres domestiques de déjeuner.

Elle rougit un peu plus.

— Mais si je suis avec toi...

Val était un peu déconcerté par sa réaction.

— Tu sais, je parlais seulement de déjeuner. Mais nous pouvons le prendre dans ma chambre, si c'est ce que tu...

— *Non*, le coupa-t-elle avec ce qui pouvait ressembler à de l'emphase.

Et, roulant des yeux, elle ajouta :

— Allons déjeuner.

Il sourit.

— Splendide !

Elle lui retourna un sourire un peu timide, qui l'enchantait.

— Je suis couverte de poussière. Je vais d'abord faire un brin de toilette. Retrouvons-nous tout à l'heure dans la salle à manger.

Il s'inclina cérémonieusement.

— J'ai hâte de ta présence.

Elle paraissait perdre ses moyens, et Val fut un instant tenté de la pousser contre l'une des tables pour...

— Non ! dit-elle fermement, se reculant. Pas au milieu de la journée !

Quel puritanisme ! Qui aurait pu se douter que les classes laborieuses étaient si guindées quand il s'agissait de la bagatelle ?

Val médita cette question tout en se dirigeant vers la salle à manger. Il avait toujours pensé que les domestiques se donnaient du bon temps à n'importe quelle heure, derrière les portes des cuisines. Du moins, quand leur emploi du temps le leur permettait. Cette idée lui avait sans doute été soufflée par certains pamphlétaires, qui prétendaient dans les journaux que les classes sociales inférieures étaient trop portées sur le sexe – et trop fertiles. Et voilà que sa gouvernante lui refusait ses faveurs, simplement parce qu'on était au milieu de la journée.

Val ne voyait pas bien le problème. À cause de la lumière ? C'était peu probable. N'était-il pas préférable de voir la personne avec qui l'on couchait ? À cause de l'absence de lit ? Pas davantage : la veille au soir, elle l'avait chevauché sur un fauteuil. Et elle y avait pris grand plaisir.

Du moins, Val l'avait cru.

Il s'arrêta au milieu de l'escalier, troublé par une pensée pénible. Et si Bridget n'y avait pas pris de plaisir ?

Non. Elle n'avait pas pu simuler à ce point.

Et puis, il était Valentine Napier, duc de Montgomery. Il n'existait pas de meilleur amant que lui à la surface de la Terre.

Rassuré, il poursuivit sa descente.

Le majordome – dont il n'arrivait décidément pas à se rappeler le nom – l'accueillit au bas des marches.

— Le duc de Dyemore souhaite vous voir, Votre Grâce. Il attend dans la bibliothèque.

Ah. Les réalités le rattrapaient. Dyemore devait séjourner dans sa propriété de campagne, voisine de celle des Montgomery. Cependant, il débarquait plus tôt que Val ne l'avait imaginé. Il devait bouillir d'impatience.

Les affaires étaient les affaires.

— Demandez-lui s'il souhaite partager mon déjeuner, répondit-il au majordome.

Il entra dans la salle à manger, qui avait été briquée du sol au plafond et paraissait beaucoup moins lugubre qu'auparavant. Mais il était vrai, également, que Val y gardait surtout des souvenirs de bacchanales se terminant chaque fois par des viols.

La pièce avait autrefois servi de grand vestibule, ce qui expliquait sa hauteur sous plafond et aussi qu'il subsistait des blasons peints sur les frises en haut des murs. La table était très longue et presque noire. Des portraits d'ancêtres ornaient les murs. Le père de Val y figurait lui-même en bonne place, près de la cheminée, dans une tenue d'apparat en soie bleu saphir.

Val s'assit et contempla quelques instants le tableau. Il se demandait s'il n'allait pas le brûler, maintenant qu'il était le maître des lieux.

— Montgomery ! salua Dyemore de sa voix chevrotante de vieil homme, en pénétrant dans la pièce. Vous avez l'air en pleine forme. On m'avait raconté que vous étiez tombé malade, après votre bal.

Val se leva pour accueillir son hôte.

— Laissez donc les rumeurs aux matrones et à ceux qui n'ont rien dans la tête. Sauf, bien sûr, lorsqu'elles peuvent être vérifiées.

— Certes. Mais je tenais l'information d'une de vos domestiques.

— Vraiment ? fit Val avec un sourire, tandis qu'il se rasseyait. Dites-moi son nom, que je la jette à la rue.

Dyemore s'esclaffa.

— Vous me rappelez votre père.

— J'en conclus que ma mère n'avait pas tort de nous comparer, répliqua Val d'un ton badin, avant de servir un verre de vin à son invité.

La porte de la salle à manger se rouvrit. Bridget entra, et Val comprit immédiatement son erreur.

La jeune femme portait son éternelle robe de laine noire et son éternel tablier blanc, parfaitement pudiques. Néanmoins, Dyemore venait de faire allusion aux ragots colportés par les domestiques. Savait-il qui avait soigné Val durant sa « maladie » ?

Val s'obligea à sourire, maudissant intérieurement sa stupidité.

— N'est-ce pas la ravissante Mme Crumb ? demanda Dyemore, examinant Séraphine comme si elle était un mets offert à sa dégustation.

Val songea un instant à l'égorger avec son couteau de table. Rien ne serait plus facile. Mais ensuite, il faudrait se débarrasser du corps, etc.

— C'est effectivement ma gouvernante, et Mme Crumb va se joindre à nous pour déjeuner, répondit-il, tendant la main vers la jeune femme.

À son crédit, elle resta de marbre – ce qui, au fond, n'était guère étonnant de sa part – et se porta, la tête haute, à côté de Val. Elle évita sa main et s'assit.

Il se fit la réflexion qu'il avait connu des princesses possédant moins d'aplomb.

— Je te présente Léonard de Chartres, duc de Dyemore, un vieil ami de mon père, lui dit-il.

Elle écarquilla très légèrement les yeux – une fraction de seconde – pour montrer qu'elle avait saisi l'implication, mais sinon elle ne manifesta aucune émotion particulière.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, Votre Grâce.

— Le plaisir est pour moi, répliqua Dyemore, qui semblait aussi amusé que s'il conversait avec un chat doué de parole.

Et, se tournant vers Val, il lui lança :

— C'est la nouveauté du moment, Montgomery ? Votre père aussi aimait entretenir des aventures un peu scandaleuses. Je me souviens que pendant tout un hiver – en 1712, ou 1713 – il avait fréquenté cette petite...

Heureusement, Dyemore fut interrompu par l'arrivée du déjeuner. Le majordome précédait trois valets apportant du saumon, du bœuf et un assortiment de légumes.

— Je n'ai jamais beaucoup apprécié le poisson, expliqua Dyemore un peu plus tard, de la sauce de viande perlant aux commissures de ses lèvres. Le bœuf est davantage un plat d'homme.

— Certainement, acquiesça Val, avant de planter sa fourchette dans son saumon.

— Maintenant, passons aux choses sérieuses, dit Dyemore. Il est grand temps que nous procédions à votre initiation.

Le couteau de Bridget heurta son assiette. Elle jeta à Val un regard noir, et celui-ci se demanda si elle réussirait à terminer le repas sans exploser comme un pétard.

— M'initier ? répondit-il à Dyemore. Est-ce vraiment nécessaire ? Je pensais qu'en tant que représentant d'une des familles fondatrices...

— Les règles sont sacrées, le coupa Dyemore avec une solennité presque comique, quand on savait de quoi ils discutaient. Et le plus tôt sera le mieux. Je commence à me faire vieux, vous savez !

— Votre fils ne brigait-il pas votre succession ? demanda Val.

— Raphaël ? grimaça Dyemore. Il n'est pas... approprié pour le poste.

— Ah bon ?

C'était une information intéressante. Val se souvenait vaguement d'un garçon de son âge. Raphaël était-il handicapé physique ou mentalement déficient ? Mais, dans ce cas, il en aurait entendu parler.

— Non, vous conviendrez beaucoup mieux, continua Dyemore. Vous êtes jeune, vigoureux, et bel homme.

Il avait prononcé ces derniers mots en plissant légèrement les yeux.

Mais Val ne partageait pas du tout ses inclinations. Il s'obligea à sourire.

— Quand ?

Dyemore haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Au printemps.

Val secoua la tête.

— C'est trop loin. Je veux occuper mon siège plus rapidement.

Dyemore parut ravi.

— Dans ce cas, nous devrions pouvoir trouver un arrangement. Nous savons nous montrer plus... conciliants, depuis l'époque de votre père.

— Où tenez-vous vos réunions, désormais ?

Dyemore secoua l'index.

— Non, non, non. Vous savez bien que je ne peux pas vous le révéler tant que vous n'aurez pas été initié.

Et, s'adossant à son siège pour contempler Val d'un œil presque lascif, il ajouta :

— Je vois bien que vous êtes pressé de nous rejoindre, mon garçon, mais soyez patient.

Val sourit encore et but son vin sans rien ajouter. Il préférait laisser Dyemore croire qu'il ne désirait rejoindre les Seigneurs du Chaos que pour partager leurs débauches sexuelles.

Le repas s'acheva dans une atmosphère mitigée, Dyemore enchaînant les allusions peu subtiles aux perversions du père de Val, à la haine que lui vouait sa mère, et ainsi de suite. Très honnêtement, Val n'aurait pas détesté que son invité s'étrangle avec une bouchée de viande, mais Dyemore sortit indemne du déjeuner et il finit par le raccompagner à la sortie.

C'est alors que l'imprévisible se produisit.

Val aurait pu blâmer le vin, ou sa préoccupation pour Séraphine dont il avait senti, tout au long du repas, l'attitude désapprobatrice. Mais la vérité, c'est qu'il céda à sa propre stupidité.

Dyemore était à la porte, sa canne et son chapeau à la main, quand Bridget se détourna de Val.

Il la retint par la main.

Juste cela. Sans même avoir prémédité son geste. Simplement, il ne souhaitait pas qu'elle retourne à son ménage, alors qu'il désirait avoir une conversation tranquille avec elle avant, pourquoi pas, une petite partie de jambes en l'air.

Un geste en apparence anodin, mais terriblement parlant. Il pouvait sans peine justifier la présence de sa gouvernante à table par quelque perversion d'ordre sexuel – l'envie, par exemple, de se vautrer dans la luxure avec les classes sociales inférieures. Mais tenir la main d'une femme avait une tout autre signification, même pour un vieux roué amoral comme Dyemore.

Cela impliquait de l'affection.

En d'autres termes, une faiblesse.

Val vit le regard de Dyemore s'attarder sur sa main qui tenait celle de Bridget. Puis le vieil homme esquissa un sourire satisfait, et Val ressentit quelque chose d'entièrement nouveau dans sa poitrine vide et glacée.

Cela ressemblait... à de la peur.

*Il faut tuer ce qu'on aime, afin que personne ne puisse s'en servir contre vous et vous faire du mal*, se rappela Val.

Par chance, il n'aimait pas Bridget.

— Pourquoi ? demanda Bridget dès que Val eut refermé la porte de sa chambre.

Elle était si bouleversée qu'elle tremblait.

— Quelle idée t'a piqué de déjeuner avec le duc de Dyemore et de réclamer d'être initié chez les Seigneurs du Chaos ? Es-tu donc si pervers, Val ? Aimes-tu à ce point coucher avec des femmes de toute sorte ?

— En fait, répliqua-t-il, il s'agit le plus souvent de garçons – très, très jeunes – et de petites filles.

Bridget resta d'abord muette de saisissement, avant de lâcher sèchement :

— Donc, tu veux violer des petits garçons et...

— Non ! Je t'ai déjà dit ce que je pensais du viol et des violeurs. Je ne ferais évidemment pas cela à un enfant.

Bridget inspira un grand coup pour chasser les images – et les mots – de ce pénible déjeuner et de leur invité répugnant, qui l'avaient mise très en colère.

Val se tenait à quelques mètres d'elle, vêtu d'un costume bleu marine brodé de rouge et d'un gilet couleur terre cuite. L'ensemble paraissait presque terne en comparaison de ses tenues coutumières. Il fixait Bridget comme si elle venait d'un lointain pays étranger et qu'il la rencontrait pour la première fois.

En fait, il la regardait souvent ainsi, songea la jeune femme, et ce constat lui inspirait une certaine tristesse.

— Pourquoi veux-tu te joindre aux Seigneurs du Chaos ? demanda-t-elle.

— Parce qu'ils partagent un vice commun, répondit-il sans hésiter. Et que ce sont des hommes occupant une place privilégiée dans la société.

La jeune femme hochait la tête.

— Tu comptes les faire chanter.

— Oui, dit-il avec un grand sourire. Imagine un peu le profit que je pourrai en retirer ! Non seulement auprès des Seigneurs, mais également de leurs familles.

Il écarta grands les bras, pour simuler une vaste toile d'araignée dans laquelle tous les fils se

connecteraient entre eux.

— En outre, ils ont pour principe de s'entraider secrètement dans tous les domaines – affaires, mariages, Parlement, postes dans l'armée ou la marine. Bref, partout. Les Seigneurs du Chaos irriguent toute la société.

Il avait un sourire de chérubin, alors que Bridget essayait de cacher l'horreur qu'elle ressentait.

— Comment peuvent-ils se reconnaître entre eux, puisqu'ils portent un masque lors de leurs réunions ?

— Les tatouages. Si l'un des Seigneurs montre son dauphin à l'un des autres membres de la secte, ce dernier doit lui rendre n'importe quel service qui sera exigé.

Bridget fronça les sourcils.

— Mais ton tatouage est sur la fesse gauche.

Il haussa les épaules.

— Je n'avais pas l'intention d'en faire usage. Il n'était pas question que je me retrouve débiteur de l'un de ces gredins.

Pour la première fois durant cette conversation, Bridget retrouvait enfin le dégoût qu'il avait affiché l'autre jour envers les Seigneurs du Chaos.

— Pourtant, tu veux te joindre à eux. T'asseoir à côté d'hommes qui... molestent des enfants.

Val la regarda gravement. Son sourire s'était envolé.

— J'étais déjà assis à côté d'un tel homme au déjeuner.

Bridget avala sa salive à grand-peine. Elle sentait la bile lui monter dans la gorge.

— Oui, c'est vrai.

— On ne peut pas leur échapper, Séraphine. Je te l'ai dit : ils sont partout.

— Mais rien ne t'oblige à les rejoindre, Val, insista la jeune femme. Rien ne t'oblige à être l'un d'eux.

— Je ne suis pas l'un d'eux. J'essaie simplement de t'expliquer...

— Accepter ton initiation revient à être l'un d'entre eux. Au final, le résultat est le même.

Val fronça les sourcils. Il semblait sincèrement dérouté.

— Tu crois ?

— Oui.

Bridget le rejoignit et posa les mains sur son visage tout en scrutant ses yeux, dans l'espoir de lui communiquer un peu d'humanité. Elle lui avait été retirée dès l'enfance, mais cela n'empêchait pas la jeune femme de tenter sa chance.

— Ne rejoins pas les Seigneurs du Chaos. S'il te plaît.

— Mais les opportunités de chantage... Le pouvoir...

— Tu possèdes déjà bien assez de pouvoir comme cela, assura-t-elle. N'oublie pas que tu es le duc de Montgomery.

— Non, Séraphine, répliqua-t-il d'une voix presque triste. Il n'y a jamais assez de pouvoir, même pour le duc de Montgomery.

— Pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi aurais-tu besoin de davantage de pouvoir ?

Il ferma brièvement les yeux.

— Tu ne comprends pas !

— Alors, explique-moi !

Il rouvrit les yeux et lui saisit violemment le bras.

— Ne vois-tu pas qu'ils sont tout autour de nous ? Des loups, des chacals, des prédateurs, les mâchoires grandes ouvertes ? Ils sont si près, Bridget, que tu peux sentir leur haleine fétide. Si nous ne possédons aucun pouvoir, ils nous emporteront, toi, Ève ou moi, et ils nous arracheront la peau sur les os pour nous réduire à l'état de squelettes.

Et, l'attirant soudain à lui, il lui chuchota à l'oreille :

— Je ne suis pas fou, Séraphine. Je sais de quoi ils sont capables. C'est pour cela qu'il me faut du pouvoir. C'est l'unique moyen de survivre.

Il tremblait et, même si Bridget ne le comprenait pas entièrement, elle était émue pour lui.

Alors, elle l'embrassa, cet homme aussi flamboyant qu'extravagant, qui refusait de donner des noms aux chats et qui lui faisait assez confiance pour lui remettre un coffret susceptible de l'envoyer à la potence.

Tout en l'embrassant, Bridget se répétait qu'elle ne devait pas tomber amoureuse de lui.

Mais c'était sans doute trop tard – beaucoup trop tard.

Elle dénoua le ruban qui retenait ses cheveux, libérant la luxuriance de ses boucles blondes incroyablement soyeuses au toucher.

Il émit un grondement de gorge, qui se réverbéra dans celle de Bridget, en même temps qu'il commençait d'ôter les épingles de sa coiffure.

Bridget les sentit tomber une à une, jusqu'à ce que la masse de sa chevelure cascade sur les bras de Val. Puis il l'embrassa avec plus de fougue, sa langue – qui avait le goût du vin rouge – s'enfonçant dans la bouche de la jeune femme.

Quand il la souleva dans ses bras, la pièce chavira quelques instants devant ses yeux avant qu'elle ne se retrouve sur le lit.

— Cette fois, je te veux tout nu, dit-elle.

Il hocha la tête avec solennité.

— Bien sûr.

Mais un sourire ourla ses lèvres à l'instant où il déboutonna le col de sa chemise.

Bridget s'assit pour le regarder se débarrasser de sa veste bleu marine et la lancer sur une chaise, avant de se défaire de ses chaussures. Puis le gilet rejoignit bientôt la veste.

Après quoi, il se pencha pour retirer ses bas et il enchaîna avec sa chemise, commençant par dégrafer les boutons de manchette avant d'attaquer ceux du devant. Il s'arrêta, regarda Bridget et, plaçant les mains derrière sa nuque, fit passer d'un mouvement fluide sa chemise par-dessus sa tête.

Les muscles de ses épaules brillaient sous les rayons du soleil filtrant par la fenêtre. On aurait dit un dieu venu folâtrer avec elle dans l'après-midi.

Il la regarda de nouveau tandis qu'il déboutonnait son pantalon, le laissant tomber à ses pieds sans plus de formalités.

À présent, il ne portait plus que ses sous-vêtements – en soie, remarqua Bridget avec un certain amusement.

Finalement, il s'en débarrassa aussi.

Bridget l'avait déjà vu nu, bien sûr : il semblait prendre un malin plaisir à exhiber sa nudité. Mais il n'était pas encore son amant, à l'époque.

Et... elle ne tenait pas autant à lui.

Il était vraiment beau. Naturellement beau. Son membre pointait vers le ciel, gorgé de désir, prêt à la pénétrer.

Combien de fois avait-il été ainsi admiré par ses maîtresses ? Combien de fois avait-il posé

dans le plus simple appareil ?

En réalité, Bridget était convaincue qu'elle aurait été séduite même s'il n'avait pas été aussi beau. Du moins voulait-elle le croire. Cette petite ligne blanche sur son genou, par exemple : était-ce une cicatrice ? Mais ce soupçon d'imperfection le rendait plus humain.

Et terriblement érotique.

C'était là l'intimité ultime – se voir mutuellement nus. Cependant, Bridget se demandait si ses précédentes maîtresses avaient regardé Val autrement que comme... une belle chose, absolument parfaite. Avaient-elles vu l'homme derrière le physique ?

Sauraient-elles l'aimer autant quand son ventre plat commencerait à s'affaisser ? Quand ses cheveux blonds pâliraient ? Quand des ridules apparaîtraient au coin de ses yeux azur ?

Pour sa part, Bridget était convaincue qu'elle l'aimerait encore davantage.

Cependant, elle n'aurait jamais le privilège de le voir vieillir.

Elle se mordit la lèvre pour retenir les larmes que lui inspirait cette idée.

— Séraphine ? demanda-t-il. Où es-tu partie ?

— Nulle part. Aide-moi à me déshabiller, s'il te plaît.

Il s'exécuta bien volontiers, l'incitant à se relever pour la débarrasser avec efficacité de tous ses vêtements, en moins de temps qu'elle n'en aurait pris elle-même.

Elle préféra ne pas penser à toute l'expérience qu'il avait dû accumuler au fil des années.

Quand elle se retrouva nue devant lui, elle lui prit les mains et l'invita à la rejoindre sur le lit, s'allongeant sur le côté pour qu'il puisse lui faire face.

— Je te trouve d'une humeur bizarre, dit-il en la contemplant.

— Ah bon ? Connaîtrais-tu toutes mes humeurs ?

Il esquissa un sourire.

— Seulement celles que tu daignes me montrer.

Sans répondre, elle traça, du bout du doigt, le contour de ses lèvres.

— Si tu possédais tout le pouvoir du monde, qu'en ferais-tu, Val ?

— Je te l'ai déjà dit, répliqua-t-il, lui embrassant le doigt. Nul ne possède jamais assez de pouvoir.

— S'il te plaît, dis-moi. Fais-moi plaisir.

— Je suppose que je voyagerais à travers le vaste monde et que j'apprendrais à parler plusieurs langues. Ce qui me permettrait d'intriguer dans toutes les cours royales.

Bridget s'esclaffa.

— Et toi, demanda-t-il, que ferais-tu si tu n'étais pas gouvernante ? Si tu pouvais être n'importe qui d'autre ?

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé la question. Et j'aime bien être gouvernante.

— Fais-moi plaisir, dit-il en écho aux paroles de Bridget.

— Peut-être serais-je marin, pour faire voile vers la Chine, l'Inde ou les terres inconnues d'Afrique.

— C'est vrai ?

Il paraissait enchanté.

— Hmm, murmura-t-elle, approchant ses lèvres des siennes. Peut-être aussi ferais-je voile pour Istanbul, afin de voir de mes propres yeux ces Ottomans fumer leurs pipes à eau.

Elle l'embrassa tendrement, la pointe de ses seins effleurant ses pectoraux. Elle désirait se rappeler ce moment plus que n'importe quel autre de son existence.

Leur baiser se fit langoureux. Bridget gémit un peu et se colla à lui. Val lui souleva une

cuisse pour la poser sur ses jambes.

Bridget sentit l'extrémité de son membre frôler son intimité. Elle cambra les reins.

Val l'attira plus fermement contre lui pour la pénétrer, tandis qu'ils continuaient de s'embrasser.

Puis il se retira légèrement, plongeant le regard dans ses yeux, avant de donner un coup de reins.

— Dur. Doux. Mâle...

— Femelle, murmura-t-elle, enfonçant ses ongles dans les muscles de son dos.

Il esquissa un sourire.

— Obscurité. Lumière. Mal...

— Bien.

Elle lui mordilla le cou.

— Froid. Chaud. Désespoir...

— Espoir.

Bridget roula sur le côté et, se servant du poids de son corps comme d'un levier, elle poussa Val sur le dos et grimpa sur lui, afin de s'empaler complètement sur son membre.

Elle se redressa dans cette posture de triomphe, et plaqua les deux mains sur son torse musclé.

— Ah ! fit-il en rejetant la tête en arrière.

Bridget fit glisser ses mains le long de son torse, pour s'arrêter au niveau de ses hanches. Puis elle commença à le chevaucher. D'abord, très doucement.

C'était tout simplement délicieux de pouvoir admirer Val à la lumière du jour et de voir en même temps ses seins se balancer alors qu'elle sentait la chaleur monter entre ses cuisses.

Pour l'instant, il se contentait de la contempler, les paupières mi-closes, sans bouger. Mais Bridget se doutait bien qu'à un moment il ne pourrait pas en supporter davantage et reprendrait la conduite des opérations.

Elle se pencha un peu en avant, de façon à frotter son clitoris contre le pubis de son amant alors qu'elle le chevauchait maintenant de plus en plus vite. Le plaisir qu'elle en ressentit lui arracha un gémissement. Elle ferma les yeux.

Val lui fit écho.

Bridget rouvrit les yeux et lui sourit.

— Laid, dit-il.

— Beau.

Elle s'esclaffa. Elle était tout près de jouir.

— Amer.

— Doux.

Comme elle l'avait deviné, il finit par se soulever et, encerclant Bridget dans ses bras, il roula sur elle pour la pilonner violemment. Ses cheveux blonds retombaient sur ses yeux mais son regard, tout à coup, semblait hanté.

— Mort.

Bridget succombait sous ses assauts et des étoiles miroitaient sur sa rétine, mais elle s'obligea à soutenir son regard.

— Vie.

Val bascula soudain la tête sur les épaules de la jeune femme, comme s'il avait été frappé et qu'il souffrait. Il gémit, sans cesser de pilonner Bridget, mais plus doucement.

Et tout à coup, il rouvrit les paupières et cria :

— *Séraphine !*

— Val, Valentine, répondit Bridget alors qu'elle le sentait déverser sa semence en elle.

## 16

*Ce soir-là, Prue et le roi sans cœur redescendirent au jardin, où un métier à tisser était en voie d'installation. Le roi s'emporta contre la lenteur des ouvriers, mais Prue le calma. « Ils ne travailleront pas plus vite en étant réprimandés. »*

*Enfin, le roi remercia les ouvriers quand ils eurent terminé. Puis ils tissèrent et tissèrent encore, bien qu'aucun d'eux ne fût très bon à cet exercice. De temps à autre, Prue se penchait vers le roi pour resserrer sa trame. Et le roi grommelait un remerciement.*

Ils repartirent pour Londres le lendemain matin. Non pas que Val fût impatient de retrouver l'agitation de la capitale. Mais le regard de Dyemore, quand il l'avait vu tenir la main de Bridget, l'avait décidé. Depuis, Val était nerveux et avait jugé utile de mettre le plus de distance possible entre Séraphine et ce vieux roué de Dyemore. De toute façon, puisque la raison initiale de son séjour à Ainsdale – Mlle Royle – lui avait littéralement filé entre les mains, il n'avait plus aucun motif pour rester.

Et puis, Val avait d'autres raisons de rentrer. Il voulait savoir comment ses affaires progressaient et connaître les derniers ragots qui circulaient dans les salons londoniens. Il désirait aussi confirmer quelque chose.

C'est pourquoi, quatre jours plus tard, il débarqua en plein après-midi dans le salon de lady Amelia Caire.

— Bonjour, milady, dit-il, balayant l'air avec son tricorne festonné d'un galon doré en même temps qu'il s'inclinait. Pardonnez cette intrusion un peu cavalière, j'ai l'espoir que votre compassion aura pitié de mes mauvaises manières et que vous m'accorderez une audience.

Lady Caire esquissa un sourire glacé.

— Votre Grâce. Voilà une surprise pour le moins inattendue.

Val prit un siège, car s'il devait attendre une invitation à s'asseoir, il risquait fort de rester debout toute la durée de l'entrevue.

— On me dit souvent cela. Mais je vous pose la question : une surprise peut-elle être attendue ?

— Hmm, fit lady Caire dont le sourire – même glacé – avait disparu. Je me demande bien pourquoi vous venez me voir.

Val avait jeté son dévolu sur un sofa aussi élégant qu'inconfortable. Il ne désapprouvait pas le contraste, car le style devait toujours l'emporter sur la fonctionnalité – quoique, personnellement, il préférât les deux.

— Vraiment ? Il me semble pourtant que nous avons une connaissance en commun.

Lady Caire était une très belle femme. Un petit nez étroit pourvu de narines délicates, des lèvres sensuelles et des yeux en amande. Avec les années, quelques ridules s'étaient creusées à

leurs coins, donnant plus d'autorité à ses traits.

Ses cheveux avaient la blancheur de la neige.

Elle ne ressemblait en rien à sa fille. Même si les cheveux de Séraphine blanchiraient aussi d'ici quelques années, elle resterait égale à elle-même : un ange incandescent. Peut-être même serait-elle encore plus séduisante.

Val aurait aimé voir cela.

La femme qui avait donné le jour à Séraphine arqua un sourcil.

— Je suis désolée, mais nous n'avons pas de connaissance commune.

— Mais si, insista Val avec un sourire. Mais celle-ci est un peu particulière. Très particulière, même.

Il sortit des lettres de sa poche et les plaça sur la table basse.

Lady Caire posa son regard sur les lettres.

Au printemps dernier, Val s'en était servi pour obliger lady Caire à faire entrer sa sœur dans un comité de femmes de l'aristocratie, aussi savait-elle pertinemment ce qu'elles contenaient. Toutefois, il ne pouvait qu'admirer son aplomb. Elle ne fit aucun geste en direction des lettres et son expression demeura impénétrable.

Elle se contenta de reporter son regard sur lui.

Quelle femme fascinante ! Elle restait imperturbable alors qu'elle avait conscience qu'il tenait toutes les cartes dans sa main. Si elle ne ressemblait pas à sa fille, du moins étaient-elles comparables par leur courage.

Un bruit de pas rompit leur défi silencieux, puis la porte du salon s'ouvrit.

Un homme de belle stature entra, les cheveux aussi blancs que ceux de sa mère.

Son regard d'aigle alla de Val à lady Caire.

— Mère ?

Elle tournait le dos à son fils et faisait face à Val. Ses yeux exprimèrent tout à coup une supplique muette.

Val sourit et se leva.

— Lord Caire, je présume ?

Caire ne bougea pas d'un pouce.

— Et vous êtes... ?

Val salua de nouveau avec effusion. Il avait toujours été très bon à ce petit jeu.

— Valentine Napier, duc de Montgomery. Votre serviteur.

Caire inclina la tête.

— Votre Grâce.

Il avait plissé les yeux, comme si ce nom ne lui était pas inconnu et qu'il essayait de le situer. Parfait.

La porte se rouvrit à la volée, et une fillette fit irruption dans la pièce.

— Grand-mère ! Grand-mère ! cria-t-elle. Nous avons été à la foire et j'ai vu un chien en robe qui dansait sur ses pattes arrière. Je pourrais avoir un chien ?

La petite diablesse s'immobilisa net contre son père et plaça un doigt dans sa bouche en découvrant Val.

— Vous êtes qui ?

— Je suis le duc de Montgomery, répondit Val. Et vous-même ?

La fillette sortit son doigt de sa bouche avec un petit bruit mouillé.

— Mlle Annalise Huntington.

— Enchanté, fit Val, alors qu'une femme brune entra à la suite de l'enfant.

Elle n'était pas particulièrement belle, mais elle arborait une allure de madone.

Lady Caire se leva. Les lettres avaient miraculeusement disparu de la table – sans doute pour se glisser dans ses manches.

— Comme vous pouvez le constater, Votre Grâce, la famille de mon fils vient d'arriver, et quoique votre visite fût très intéressante...

Cependant, le ballet des entrées n'était pas terminé. Des pas féminins, rapides, volontaires, résonnèrent dans le couloir.

Val retint son souffle.

Elle entra, l'expression déterminée et visiblement prête à tout.

Mais sans doute pas à la réception qui l'attendait.

Car Séraphine avait eu la mauvaise idée d'ôter son chapeau, entre le vestibule et le salon.

Et lord Caire n'était pas un imbécile.

Il dévisagea longuement Séraphine et, sans la quitter des yeux, il demanda :

— Mère, qui est cette femme ?

Bridget avait découvert où Val s'était rendu parce que Mehmed lui avait posé une étrange question, une demi-heure plus tôt :

— Je ne comprends pas comment une dame peut s'appeler lady Caire. Je croyais que c'était le nom d'une ville d'Égypte ?

Bridget n'avait pas mis plus de dix secondes pour saisir de quoi il s'agissait. Val s'apprêtait à intervenir là où il ne devait pas.

Elle avait littéralement couru jusqu'ici.

Et, tout au long du chemin, elle s'était demandé pourquoi il voulait encore faire chanter sa mère, même après qu'ils étaient devenus amants. Elle se sentait à la fois blessée et très en colère. Comment osait-il la trahir ainsi ?

Dans sa hâte, elle n'avait pas eu le temps d'échafauder un plan. Elle était tellement anxieuse d'arriver à temps pour empêcher Val de commettre une vilénie, qu'elle n'avait pas réfléchi à la manière de s'y prendre.

Cinq personnes tournèrent la tête à son entrée. Val, qui affichait un sourire d'anticipation ; lady Caire, froide et sur le qui-vive ; une femme brune avec une curieuse expression ; une charmante petite fille avec un doigt dans sa bouche, et l'autre main appuyée sur le genou d'un homme de grande taille.

Un homme qui avait les cheveux si blancs qu'ils semblaient être d'argent.

Bien sûr, Bridget comprit immédiatement qui il était. Il avait les mêmes cheveux que sa mère et une prestance aristocratique...

Du reste, c'était un aristocrate. Un baron.

Il la fixait de ses yeux bleus – du même bleu que ceux de Val et, cependant, tellement différent.

Et il demanda :

— Mère, qui est cette femme ?

Oh.

Bridget, le feu aux joues, n'osait même pas regarder en direction de lady Caire.

Elle esquissa une révérence.

— Je m'appelle Bridget Crumb, monsieur.

— Bridget Crumb, répéta lord Caire, qui fixait sa mère blanche.

Bridget se maudissait d'avoir enlevé son chapeau avant d'entrer.

Val croisa son regard et arqua un sourcil amusé.

Bridget lui fit les gros yeux, avant de se hâter de se recomposer une attitude.

— Eh bien, dit-elle, je dois partir.

— Oh, mais tu viens juste d'arriver, intervint ce gredin de Val. Et tu sembles très agitée. Je ne peux pas laisser ma gouvernante courir à travers Londres dans cet état.

— Votre gouvernante ? releva lord Caire, se tournant vers lui.

— Oui, et plus que cela, répondit Val.

Il prit la main de la jeune femme et lui embrassa la jointure des doigts.

Bridget en resta muette de saisissement. À quoi jouait-il ?

— Si nous partions ensemble ? suggéra-t-il, l'enlaçant par la taille pour la coller contre lui d'une manière presque indécente.

Bridget essaya de se libérer, malheureusement il la tenait si fermement qu'elle n'avait pratiquement plus aucune liberté de mouvement.

La fillette choisit ce moment pour retirer son doigt de sa bouche et le pointer sur Val :

— Je vous aime pas.

Val baissa les yeux sur elle.

— Non, bien sûr. Je crois que personne dans cette pièce ne m'aime, mais les autres ne semblent pas éprouver la moindre gêne à ce que j'entraîne Séraphine dans ma débauche. À ton avis, crois-tu qu'ils manifesteraient la même indifférence si je t'emmenais aussi avec moi ?

— Val ! se récria Bridget, horrifiée.

Tandis que la fillette se mettait à pleurer.

La femme brune se précipita pour la prendre dans ses bras, non sans avoir d'abord lancé à Val un regard noir.

— Partons, s'il te plaît, murmura Bridget, s'accrochant à son bras.

Pour l'instant, la scène tenait de la farce, de la comédie ridicule, mais elle pouvait sombrer à tout instant dans la tragédie, et Bridget avait soudain très peur.

— S'il te plaît, répéta-t-elle.

Cependant, il restait planté là comme un roc, à fixer lord Caire avec un sourire ironique.

— Mère ? insista celui-ci.

Cette fois, Bridget ne put se retenir de regarder en direction de lady Caire.

Sa mère la dévisageait et ses yeux semblaient trahir un mélange de nostalgie et de regret. Bridget n'en revenait pas.

Puis elle ferma les paupières et dit :

— C'est ma fille.

Tout le monde dans la pièce se figea. Même la fillette.

Lady Caire rouvrit ses yeux saphir et s'adressa à son fils :

— C'est ta sœur, Lazarus.

Il hocha la tête, presque calmement.

Avant de pivoter et de décocher un coup de poing dans la mâchoire de Val.

Dix minutes plus tard, dans sa voiture, Val se massait précautionneusement la mâchoire.

Malgré la douleur, il se félicitait d'avoir passé un après-midi très instructif – et très amusant.

— Heureusement que je sais encaisser les coups, dit-il. Sinon, Caire m'aurait brisé la mâchoire.

La femme assise en face de lui – elle avait refusé absolument de prendre place à son côté – gardait un silence obstiné.

Val la contempla quelques instants. Les joues de sa chère Séraphine avaient pris des couleurs et sa poitrine se soulevait rapidement.

Il devait marcher sur des œufs.

Le problème, c'est que Val n'avait jamais su marcher sur des œufs.

— Ça aurait été une tragédie si j'avais été défiguré, reprit-il. D'innombrables femmes l'auraient très mal vécu. Et aussi beaucoup d'hommes, je puis te l'assurer. Et as-tu remarqué avec quelle célérité se meut ton frère ? Peu de gentlemen de sa stature peuvent contourner un canapé aussi rapidement. Je ferais bien de me montrer prudent, demain matin, si je ne veux pas perdre un œil, ou mon nez, ou...

— Tais-toi, le coupa Bridget d'un ton sec. Tu ne te battras pas en duel avec lord Caire.

— Mais si ! assura-t-il. Tu sais bien que nous autres aristocrates, nous prenons ces choses très au sérieux. Ah, non, c'est vrai que tu l'ignores, ta mère ayant forniqué... avec qui, au fait ? Un palefrenier ? Un rétameur ambulante ? Un valet ?

Comme la jeune femme avait légèrement tressailli à ce dernier mot, il s'exclama :

— Ah ! Un valet. Franchement, ce n'est pas très original de sa part. Presque toutes les ladies titrées veulent se taper un valet. J'aurais pensé qu'elle se montrerait moins conventionnelle.

— Pourquoi es-tu si abominable avec elle ?

— Pourquoi ne l'es-tu pas ? rétorqua Val.

Il avait de plus en plus de mal à contenir la colère qui couvait en lui depuis plusieurs jours. En fait, depuis l'instant où il avait découvert la mèche blanche de Séraphine et compris sur-le-champ – *sur-le-champ* – ce qu'elle signifiait.

— Je peux te dire ce qu'elle a fait, reprit-il. Dès qu'elle a commencé à prendre du ventre, elle est partie s'isoler dans un cottage reculé où elle a accouché en secret, comme une chatte. Puis elle t'a confiée au premier fermier venu, pour pouvoir retourner à son existence comme si de rien n'était.

Les yeux noirs de Séraphine devinrent incandescents.

— Ça... Ça ne s'est pas passé comme ça.

Val croisa les jambes et afficha une expression intéressée.

— Ah non ? Alors, raconte-moi.

Elle redressa le menton, fière comme à son habitude. Sans qu'elle s'en rendît compte, à cet instant elle ressemblait plus que jamais à sa mère.

— Ma mère d'adoption était une femme merveilleuse. Et son mari n'était pas... méchant.

Val éprouvait de réelles difficultés à juguler sa colère.

— Voilà une défense enthousiaste ! ironisa-t-il. Te frappait-il ?

— Non ! Je t'ai dit qu'il n'était pas méchant.

Val attendit la suite.

— Il me traitait de parasite. Mais Mam' m'aimait beaucoup. Lady Caire avait pris soin de choisir une bonne famille pour m'élever. Et elle me rendait visite.

— Tiens donc ? ironisa encore Val. Combien de fois, en tout ?

Ses narines frémirent.

— Quatre, si je me souviens bien. Elle n'aurait pas pu faire beaucoup plus, de crainte d'éveiller les soupçons.

Val applaudit par dérision.

— Quelle générosité ! Et tu as pris ton premier poste à douze ans !

— Je voulais travailler.

— Tu *voulais* travailler ?

Il se pencha vers elle et, cette fois, il ne pouvait même plus garder son sourire ironique.

— Ne me mens pas, Séraphine. Préférais-tu vraiment travailler à douze ans, plutôt que d'étudier ? Elle aurait pu te confier à une famille de son rang, ou juste un peu en dessous. Cela s'est déjà vu. Tu aurais été éduquée comme une lady. Tu aurais porté de la soie et du brocart, et pas ces affreuses robes en laine noire. Tu aurais passé tes soirées à danser, au lieu de récurer le parquet d'aristocrates indolents et stupides. Elle t'a privée de l'existence à laquelle tu avais droit.

La jeune femme resta muette quelques instants, la respiration lourde, comme si c'était elle qui avait récité cette litanie atroce.

Puis elle ferma les yeux – de lassitude ?

— Et si j'avais... si j'avais été cette lady en soie, fréquentant les bals... je ne t'aurais jamais rencontré, Val.

Elle rouvrit les yeux pour ajouter :

— Tu en as bien conscience, n'est-ce pas ?

— Oh, oui. Et c'est sûrement son plus grand crime.

Elle secoua la tête.

— Les « si », les « mais » et les « ce qui aurait pu être » ne m'intéressent pas. Je suis qui je suis. Pour toi, c'est sans doute difficile à comprendre, mais j'aime mon existence. J'aime être gouvernante. Je ne reproche rien à lady Caire et ce n'est pas à toi de le faire, Val.

— Je ne peux pas m'en empêcher, avoua-t-il honnêtement.

— *S'il te plaît*. Ne te bats pas en duel contre lord Caire.

Il sourit – mais sans plus aucune dérision.

— Si. C'est bien mon intention.

Elle inspira un grand coup. Son visage avait pâli.

— Je donnerai la boîte en ivoire au duc de Kyle.

Val frissonna à cette perspective, mais il secoua gentiment la tête.

— Oh, Séraphine...

— Je le ferai, assura-t-elle, le regardant droit dans les yeux. Je ne le souhaite pas, mais je n'hésiterai pas une seconde s'il faut en passer par là. Annule le duel et je n'aurai pas besoin d'y recourir.

Val soupira. C'était vraiment une femme exceptionnelle. Il aurait pu parcourir le monde à sa recherche, sans jamais la trouver. Qui aurait pu penser qu'une telle merveille se cachait sous son toit ?

— Je n'annulerai pas le duel, parce que tu ne me trahiras pas.

Ses yeux s'embruèrent et ce spectacle glaça Val, comme si tout à coup sa poitrine n'était plus ce vide caverneux incapable de la moindre émotion.

— Ne m'oblige pas à en arriver là, Val. Je ne veux pas te voir te battre en duel avec le fils de lady Caire.

— Ton frère, corrigea Val.

— Lord Caire.

— Ton frère.

— Franchement, quelle différence ?

— Il y en a pourtant une, et de taille. Et je te le prouverai demain, dussé-je le tuer si nécessaire.

## 17

*Au petit matin, le magicien découvrit une étoffe informe. « Et maintenant, Majesté, vous devez broder cette étoffe à...*

*— À la lumière de la lune, le coupa le roi sans cœur. Oui, je sais. Mais, après deux nuits sans dormir, je me sens toujours le même. Où est mon cœur ?*

*— Plus près que vous ne le pensez », répondit le magicien, ses traits empreints d'un air de sagesse.*

*Prue roula des yeux.*

Elle essaya de le raisonner. Elle cria et tempêta. Elle implora.

Rien n'y fit.

Oh, il était charmant, assurément. Et bel homme. Mais il était aussi têtu qu'une mule et il s'obstinait à suivre l'étrange chemin qu'il s'était choisi.

À présent, il était déterminé à tuer lord Caire en duel – lequel était effectivement le frère de Bridget, même si elle avait du mal à l'appeler ainsi.

Alors, après des heures et des heures de vaines palabres et supplications, au point qu'elle en était presque aphone, Bridget opta pour la seule issue qui lui restait.

La nuit était déjà tombée mais elle remontait une rue très éclairée de Londres, sous un vent qui menaçait d'emporter son chapeau et qui lui brûlait les yeux à la faire pleurer.

Du moins voulait-elle se persuader que ses larmes n'avaient pas d'autre cause que le vent.

Certes, elle avait bien conscience que Val faisait cela *pour elle*, ce qui constituait, de son point de vue très personnel, une preuve de loyauté et peut-être même d'affection. Pour Val, tuer son frère revenait sans doute plus ou moins à lui tendre un bouquet de fleurs.

Cette idée malgré tout la fit rire, même si son rire était amer. Elle s'essuya les joues d'un revers de main alors qu'elle approchait de St. James Square.

Même à cette heure tardive, les rues de Londres demeuraient animées, aussi Bridget s'engagea-t-elle sur la place en jetant des coups d'œil précautionneux alentour. La place était vaguement éclairée par des lanternes accrochées aux devantures des échoppes qui la bordaient, mais elle n'apercevait pas son rendez-vous. Et s'il n'avait pas reçu son message ? Ou alors, peut-être ne se trouvait-il pas à Londres ce soir ?

— Madame Crumb !

Bridget sursauta, tant elle était nerveuse, et se retourna.

Elle avait presque oublié combien le duc de Kyle était imposant physiquement. Il émergea de la pénombre, et la jeune femme se demanda comment il avait pu arriver si près d'elle sans qu'elle s'en aperçoive.

— Bonsoir, Votre Grâce. Merci d'avoir accepté de me rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il, par pure politesse, sans ajouter un mot de plus.

Bridget inspira un grand coup pour se donner du courage.

— Val... enfin, le duc de Montgomery a été défié aujourd'hui en duel par lord Caire.

— Vraiment ?

Son ton n'exprimait rien d'autre que de la curiosité, et Bridget lui en sut gré. Le duel en Angleterre était illégal et puni de bannissement à vie.

— J'ai essayé de le convaincre de s'excuser auprès de lord Caire ou de... de refuser le duel, mais Sa Grâce est déterminée à se battre avec lui demain matin.

Le duc s'éclaircit la voix.

— Les duels, dès lors qu'ils sont lancés, sont plus ou moins obligatoires. C'est une question d'honneur, comprenez-vous.

— Tous les hommes seraient-ils idiots ?

Il semblait comprendre sa réaction.

— Est-ce la raison pour laquelle vous m'avez donné rendez-vous ici, madame Crumb ?

Bridget tâta le sac qu'elle tenait à la main. À présent qu'elle était parvenue à l'instant critique, elle s'aperçut qu'elle tremblait.

— En fait, j'ai quelque chose pour vous. Si vous le montrez au duc de Montgomery, il sera obligé de renoncer au duel.

Et elle sortit la boîte en ivoire du sac.

Kyle s'était figé. Cependant, Bridget avait du mal à lire son expression, à cause de la pénombre.

— Promettez-moi, Votre Grâce, de ne pas vous servir du contenu de cette boîte contre le duc de Montgomery. C'est une grande marque de confiance que je vous accorde car, voyez-vous, je...

Elle ferma les yeux et avala sa salive, avant de conclure :

— Je tiens beaucoup à lui.

— Madame Crumb, répliqua-t-il gravement, qu'est-ce qui vous fait penser que j'accepterais de me charger de cette tâche à votre place ?

— Dès lors que vous l'aurez forcé à renoncer au duel, vous pourrez échanger cette boîte contre toutes les lettres susceptibles de faire chanter le roi. Le contenu de cette boîte est très important pour le duc de Montgomery et...

Bridget se mordit la lèvre, pour ne pas pleurer.

— Je pense que vous m'aidez parce que vous êtes quelqu'un de bien, Votre Grâce. Vous agirez au mieux et vous tiendrez votre parole à mon égard.

Il y eut un court silence.

Puis Kyle prit la boîte.

— C'est un bon marché, madame Crumb.

Bridget joignit ses mains comme pour une prière.

— Je sais seulement que le duel est prévu demain matin, mais j'ignore où et quand exactement.

— Ne vous inquiétez pas, je trouverai l'endroit et l'heure.

Il s'éloignait déjà, mais il se retourna et revint sur ses pas pour la saluer.

— Prenez soin de vous, madame. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quoi que ce soit de désagréable.

Et là-dessus, il disparut dans la nuit.

Bridget se dépêcha de rentrer à Hermes House. Elle se sentait vide de l'intérieur, comme s'il

lui manquait quelque chose.

Et elle se demandait si ce n'était pas ce que ressentait souvent Val.

Un attelage passa près d'elle, éclaboussant de boue l'ourlet de sa robe. Elle ne cessait de se répéter qu'il était encore temps de revenir en arrière et de courir rattraper Kyle, pour lui expliquer que c'était une erreur et l'implorer de lui rendre la boîte.

Elle ne le fit pas pour autant et continua son chemin en direction de Hermes House.

À un moment, elle tourna dans une rue plus étroite et sombre, pratiquement déserte maintenant qu'il était près de minuit. Croyant entendre des pas derrière elle, elle releva ses jupes pour presser le pas. La nuit et son chagrin l'enveloppaient, mais elle luttait pour ne pas céder au désespoir, et elle déboucha finalement dans une artère plus éclairée.

Quelques minutes plus tard, elle atteignait Hermes House – par l'entrée principale, que les domestiques empruntaient très rarement.

Elle leva les yeux vers le fronton qu'éclairait une lanterne. Il était orné d'un bas-relief représentant le dieu Hermès brandissant son serpent et drapé d'un manteau sur le bras.

Il ressemblait à Val.

C'est lui qui avait fait construire la demeure, et il avait ordonné que l'on sculpte ce bas-relief sur sa façade, pour que nul n'ignore sa vraie nature.

Bridget était partagée entre le rire et les larmes. Elle ne connaissait pas d'homme plus vaniteux. Versatile, mais vaniteux.

Et elle allait peut-être causer sa perte.

Elle grimpa le perron et frappa discrètement au battant.

Bob, le valet, lui ouvrit presque tout de suite – il avait la charge de la porte pour la soirée, et Bridget l'avait averti qu'elle devait sortir.

— Merci, lui dit-elle. N'oubliez pas de verrouiller après moi.

— Oui, madame Crumb.

Elle ôta son chapeau et son châle, et gagna sa petite chambre, près des cuisines.

Les cuisines de Hermes House étaient à peine éclairées à cette heure-ci et ne comptaient qu'un seul occupant, le jeune cireur de chaussures, endormi sur sa paillasse près du feu. Il avait désormais de la compagnie : la chatte et ses petits étaient logés dans un panier garni de couvertures. Mehmed s'était chargé d'embarquer en douce toute la petite famille dans la voiture qui les avait ramenés d'Ainsdale Castle – ce qu'ils n'avaient découvert qu'au bout de plusieurs heures de trajet, quand les chatons s'étaient réveillés et avaient commencé à miauler. Pip, qui avait plusieurs fois reniflé avec suspicion le panier recouvert d'un linge posé près de Mehmed, avait sursauté de façon comique au premier miaulement et s'était mis à japper frénétiquement.

Le terrier avait dû croiser à de nombreuses reprises des chats lorsqu'il errait dans les rues de Londres, et il semblait les considérer avec un mélange de crainte et de respect.

Bridget poussa la porte de sa chambre et fut accueillie par Pip, assis sur son lit et qui agitait la queue. Malgré l'amitié qu'il avait nouée avec Mehmed à Ainsdale Castle, il était revenu dormir dans la chambre de la jeune femme quand ils étaient rentrés à Hermes House.

Même si elle-même n'y dormait plus.

La jeune femme accrocha son chapeau et son châle à une patère, et se posta devant le petit miroir près de la porte. Son reflet lui renvoyait une image austère. Des sourcils un peu trop noirs et un peu trop fournis. Un nez étroit sans grâce, de même que la bouche. Un menton agressif. Elle ne ressemblait en rien à sa mère si élégante. Elle n'était pas laide, certes, mais elle n'était pas non plus une beauté.

En fait, elle avait l'air d'une employée de maison.

Et pourtant, c'était elle que le flamboyant duc de Montgomery avait invitée dans son lit. Et c'était pour elle qu'il était prêt à se battre en duel le lendemain matin. Cet homme était à la fois stupide et merveilleux.

Bridget soupira.

Ses yeux étaient légèrement rougis, comme son nez et ses joues, conséquence de sa petite expédition dans la froideur nocturne.

Elle se dirigea vers sa table de toilette pour s'asperger le visage d'eau, puis elle s'essuya avec une serviette.

Après quoi, elle retourna devant la glace afin de remettre sa coiffure en place.

Entre-temps, Pip s'était assoupi. Elle le caressa une dernière fois et quitta la chambre, refermant la porte derrière elle. La maison – *sa* maison, d'une certaine façon, car c'était elle qui veillait à ce qu'elle soit toujours propre et en bon état – dormait. Elle revint dans le grand vestibule – dont il faudrait bientôt polir le dallage de marbre –, gravit l'escalier principal et s'arrêta quelques instants devant le portrait de Val, sur le palier. Le peintre l'avait représenté en duc de Montgomery, drapé d'hermine, un petit sourire malicieux sur les lèvres. Pendant qu'il était supposé se trouver sur le continent, Bridget avait souvent contemplé son beau visage, se demandant où il avait bien pu cacher les lettres de lady Caire.

Elle réalisait à présent qu'elle pourrait lui poser la question, puisqu'il lui avait avoué un peu plus tôt, alors qu'ils se disputaient à propos du duel, qu'il avait rendu toutes les lettres à lady Caire.

Bridget gagna la chambre de Val et poussa la porte. Un seul coup d'œil lui suffit pour savoir qu'il ne s'y trouvait pas. Ni Mehmed, ni Attwell, du reste. Les deux valets avaient dû se coucher tôt.

Bridget continua alors son chemin jusqu'à la bibliothèque, se remémorant son émerveillement la première fois qu'elle avait découvert cette pièce. Les colonnes de marbre et leurs chapiteaux corinthiens encadrant des milliers et des milliers de livres. L'ensemble était spectaculaire.

Comme son propriétaire.

Avant d'arriver à Hermes House, Bridget avait déjà travaillé pour de grandes familles, mais jamais pour un duc – et pas n'importe quel duc, de surcroît ! Sa bibliothèque l'avait littéralement fascinée, même si elle avait pris garde de ne pas le montrer.

Les domestiques n'avaient pas d'émotions.

Elle ouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur.

Il était près de la grande cheminée, confortablement calé sur une pile de coussins de velours de différentes couleurs. Il portait son peignoir préféré, en soie pourpre – celui avec le dragon vert et or brodé dans le dos. Un verre de vin rouge était posé à son côté. Il tenait dans ses mains un livre dont la reliure était incrustée de pierreries.

Bridget s'approcha tout près de lui. Alors seulement, il leva les yeux.

— Bridget.

La jeune femme secoua doucement la tête. Ce soir, elle serait tout ce qu'il voudrait qu'elle soit.

— Séraphine, corrigea-t-elle.

Elle put voir ses pupilles se dilater.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle décrocha la châtelaine de sa ceinture et la contempla.

— C'est lady Caire qui me l'a offerte. Quand je suis arrivée à Londres.

— Ah, dit-il, et sa voix paraissait presque tendre.

Bridget caressa avec son pouce le disque central, rouge et bleu. Elle se souvenait de sa fierté, le jour où elle avait déballé le cadeau de lady Caire.

— Elle m'avait aussi donné un livre, quand j'étais petite. *Les Voyages de Gulliver*. Je ne saurais pas dire combien de fois je l'ai lu.

Elle attendait plus ou moins que sa confession le fasse rire mais, au contraire, il la regardait un peu tristement.

Elle posa la châtelaine sur une table, puis elle défit son tablier, qui tomba par terre et qu'elle repoussa du pied.

— Que lis-tu ?

— Hmm ? fit-il, distrait, en la voyant dégrafer son bustier. Oh, le Coran. C'est le livre le plus important du peuple de Mehmed et je le trouve assez ennuyeux, mais peut-être parce que je ne maîtrise pas assez l'arabe.

— Alors, pourquoi le lis-tu ?

Il sourit.

— Justement, pour améliorer mon arabe. Et parce que presque tout le monde là-bas cite le Coran. Ne pas le connaître est une forme d'analphabétisme.

Bridget hocha la tête, car elle trouvait son argumentation logique. Son bustier dégrafé, elle se débarrassa de sa robe.

— Comptes-tu y retourner ? À Istanbul, par exemple ?

— Je l'espère, répondit-il, reposant l'ouvrage avec soin. Le climat est beaucoup plus chaud qu'ici, le ciel d'un bleu incomparable, et les Ottomans mangent des aliments desquels nous ignorons tout des saveurs et des parfums. Ils se délectent d'olives, de dattes, de fromages doux. Je suis sûre que ça te plairait, Séraphine. Tu pourrais t'habiller en rose et or, et te prélasser sur des coussins de soie en écoutant des musiques étranges. Je t'achèterais un petit singe avec un paletot et un chapeau pour t'amuser, et je te donnerais à croquer des grains de raisin divinement sucrés.

Ce fut au tour de Bridget de sourire tristement.

— Comment irions-nous là-bas, Val ?

— Je louerais un navire, dit-il, avant de boire une gorgée de vin. Non, *j'achèterais* un navire, pour qu'il soit à nous. Il aurait des voiles bleues et un coq sur son étendard. Nous y embarquerions ton chien, Mehmed, tous les chats, et nous ferions voile avec une cinquantaine de solides marins. Nous passerions les journées sur le pont, à guetter les sirènes et autres créatures des mers, et la nuit, nous contemplerions les étoiles avant de faire l'amour jusqu'à l'aube.

— Et après Istanbul ? murmura Bridget, qui avait ôté sa camisole et ne gardait plus sur elle que ses bas et ses chaussures. Où irions-nous encore ?

Il cessa de sourire et son expression devint presque grave, tandis que Bridget enlevait ses bas et ses souliers.

— Nous pourrions nous rendre en Égypte, en Inde, en Chine ou vers n'importe quelle destination de ton choix, Séraphine. Ou alors tout simplement revenir à Londres et retrouver son brouillard. Après tout, les tourtes à la viande ne sont pas mauvaises, dans ce pays. Quoi qu'il en

soit, nous ferions ce que tu souhaiterais, du moment que tu restes avec moi et que je reste avec toi.

Bridget ferma un instant les yeux. Parlait-il vraiment sérieusement ? Car c'était son propre rêve – rester avec lui, pour toujours.

Elle rouvrit les yeux et s'agenouilla devant lui.

— Ce serait un merveilleux programme.

Elle entreprit d'enlever, une par une, les épingles qui fixaient sa coiffure, les déposant à côté du livre de Val. Puis elle secoua la tête pour achever de libérer ses cheveux et, des deux mains, elle les ramena derrière ses épaules.

Val la contemplait, appuyé sur un coude, et Bridget se demanda s'il savait ce qu'elle avait fait. C'était peu probable, car sinon il ne l'aurait sans doute pas laissée entrer dans la pièce. Et il ne lui aurait pas parlé d'Istanbul, d'olives et de bateau aux voiles bleues.

D'un autre côté, il en était parfaitement capable.

De toute façon, cela n'avait plus d'importance. À présent, il n'y avait plus aucun moyen de revenir en arrière.

Elle se rapprocha de lui, tout en restant agenouillée, et dénoua la ceinture de son peignoir afin d'en écarter les pans.

Val arqua un sourcil.

Elle commença par ses tétons, qu'elle lécha consciencieusement, l'un après l'autre.

Puis elle se recula pour souffler dessus et juger de l'effet de ses caresses – ses tétons s'étaient durcis.

Val déglutit, mais ne dit rien.

Elle lui lécha ensuite les hanches. Elles embaumaient un parfum exotique et Bridget se le représenta dans ces contrées lointaines, se prélassant sur des coussins pour fumer une pipe à eau.

Sans elle.

Elle lécha ensuite son nombril et sentit son ventre se contracter sous sa langue.

Après quoi, elle inspira un grand coup et descendit plus bas, sans relever le visage pour qu'il ne puisse pas voir ses yeux, et elle prit son membre dans sa main. Il avait vraiment un beau pénis. Bien droit, ferme, le prépuce retroussé pour découvrir son gland à l'extrémité duquel perlait une goutte translucide.

Elle l'embrassa juste à cet endroit, pour y diluer ses larmes – sans qu'il le sache, car ses cheveux retombaient sur son visage, formant un bouclier.

Puis elle ouvrit les lèvres et commença de le prendre dans sa bouche, cette pénétration lui paraissant plus intime, d'une certaine manière, que de recevoir son pénis entre ses cuisses. En outre, c'était un acte qu'elle avait elle-même *choisi*. Rien ne l'y obligeait. Cependant, logiquement, elle n'aurait dû en retirer aucun plaisir particulier.

Et pourtant.

Plus elle le suçait, avec de petits gémissements, plus sa bouche salivait, rendant l'opération plus agréable encore.

Il marmonna quelque chose, et elle sentit qu'il poussait ses cheveux de côté.

Elle rouvrit les yeux et vit qu'il la fixait.

Lentement, très lentement, comme si elle était une biche qu'il risquait d'effaroucher, il prit la tête de Bridget dans ses mains.

— Attention... à ne pas mettre les dents, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il arqua un peu les reins pour s'enfoncer davantage dans sa bouche, avant d'ajouter :

— Et si tu pouvais aussi caresser le bas avec ta main.

Bridget s'exécuta.

— Oh, oui... souffla-t-il. Comme ça. Oui, comme ça, Séraphine. Suce-moi, chérie. Suce-moi bien. Oh, que c'est bon...

Il avait renversé la tête en arrière, pour mieux savourer son plaisir. Combien de femmes l'avaient-elles déjà vu dans cet état de complet abandon ?

Et combien d'autres le verraient-elles ainsi à l'avenir ?

Mais pour aujourd'hui, à cet instant présent, il n'y avait *qu'elle*. C'était elle qui dirigeait les opérations. Et c'étaient à ses cheveux qu'il se cramponnait.

C'était elle qui le suçait, jusqu'à...

Jusqu'à ce qu'il se redresse tout d'un coup sur son siège et la soulève pour l'asseoir sur ses cuisses, face à lui. Et, après avoir enroulé les jambes de la jeune femme autour de ses reins, il la pénétra dans cette position, ses yeux azur brillants d'un mélange de désir et de triomphe.

Bridget noua les mains à sa nuque et se calqua sur son rythme. Elle s'efforçait de tout capter de cet instant – les bruits, les effluves, le spectacle de Val ne la quittant pas des yeux.

À un moment, il tendit le bras pour ramasser son verre de vin, dont il versa le contenu sur les seins de la jeune femme.

Puis il les lécha avidement.

Bridget ne put retenir davantage ses larmes.

— Val, murmura-t-elle alors qu'elle sentait monter l'orgasme. Val. Je t'aime.

Il jouit en même temps qu'elle, dans un grand cri.

L'aube était le moment idéal pour se battre en duel, selon l'opinion de Val. D'abord, il était certain d'être pleinement réveillé, pour la bonne raison qu'il ne se couchait jamais la nuit précédente. À l'inverse, ses adversaires, tirés du lit trop tôt, sommeillaient plus ou moins. De plus, la plupart des gens dormaient encore à pareille heure, ce qui évitait les témoins indésirables. Enfin, l'aube était généralement l'un des moments les plus agréables de la journée – avec la rosée printanière et le ciel qui à l'horizon se teintait de rose.

Sauf que bien sûr, fin octobre, la rosée printanière n'était pas vraiment au rendez-vous.

Val frissonnait presque sur sa jument alors qu'il se dirigeait, à travers Hyde Park, vers le point de rendez-vous. Le ciel était plus gris que rose, et la pluie menaçait. Il espérait toucher Caire rapidement au bras – ou toute autre partie du corps non vitale – afin de rentrer à la maison et déguster une tasse de thé bien chaud.

Malgré la brume, il apercevait devant lui trois silhouettes regroupées. Parfait. Avec un peu de chance, tout serait terminé avant la pluie.

Et Séraphine serait encore au lit.

— Montgomery ! le héla lord Caire tandis qu'il approchait. Où est votre témoin ?

— Je n'en ai pas, répondit Val, sautant à bas de sa monture. Si vous me tuez, votre témoin n'aura qu'à donner un coup de pied dans mon cadavre pour s'assurer que je suis bien mort.

Sa réplique eut le don de faire rire l'un des deux hommes qui accompagnaient Caire, un gentleman à perruque grise et bésicles.

— Eh bien, moi, j'ai effectivement un témoin, grommela Caire. Godric St. John, je vous présente Valentine Napier, duc de Montgomery.

St. John salua poliment, mais il parut se retenir de soupirer.

Val salua avec son habituelle exubérance, alors qu'il était présenté au troisième homme – le médecin.

— Puis-je examiner les lames ? demanda St. John.

— Si vous y tenez, consentit Val.

Il sortit son épée de son fourreau et la tendit à St. John.

— J'espère que nous aurons vite terminé, dit-il à Caire. J'ai laissé votre sœur dans mon lit.

St. John s'interposa entre les deux adversaires.

— Êtes-vous fou ? lança-t-il à Val.

— Beaucoup le pensent, répliqua celui-ci, qui observait Caire avec un sourire.

Caire n'avait pas bougé. Mais ses yeux brillaient avec la même intensité que ceux de Séraphine, et Val se demanda si son adversaire avait vraiment l'intention de le tuer.

— Si nous commençons ? suggéra-t-il avec un autre sourire.

St. John rendit à chacun son épée.

Un bruit de galop se fit entendre au loin.

Val se mit en position, muscles bandés, bras tendu avec élégance.

Il sourit à Caire.

Son adversaire avait le bras plus long.

Mais Val était prêt à parier qu'il était le plus rapide des deux.

Et, de toute façon, il était le plus jeune. D'au moins huit ans.

— En garde ! dit-il.

Caire chargea avec férocité. Val para le coup en s'esclaffant et il recula, attendant une ouverture...

— Arrêtez ! Arrêtez tout de suite !

Un cavalier venait de surgir au grand galop. Il tira si violemment sur les rênes de son cheval pour le stopper que l'animal se cabra. Val faillit recevoir un coup de sabot en pleine tête.

Les deux belligérants reculèrent et abaissèrent leurs lames.

— Que signifie cette interruption ? tonna Caire.

Tandis que son témoin demandait, plus calmement :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Hugh Fitzroy, duc de Kyle, répondit le cavalier.

Et, se tournant vers Val :

— Je dois vous parler.

Val balaya l'air avec son épée.

— Je suis occupé.

— Maintenant.

Val arqua un sourcil mais s'approcha de Kyle, par curiosité.

Kyle sortit un objet de sous son manteau. Val mit quelques secondes à le reconnaître.

Un coup mortel survenait toujours par surprise.

— Vous savez ce que c'est, dit Kyle.

— Oui, acquiesça Val, qui croyait sentir le goût de la bile dans sa bouche. Mais la question est de savoir si vous, vous savez de quoi il s'agit ?

Kyle baissa les yeux sur la boîte en ivoire.

— Je sais que ceci contient de quoi vous contraindre à abandonner le duel.

Relevant les yeux, il ajouta :

— Et que je pourrai le monnayer en échange des lettres du prince. *Toutes* les lettres.

— Ah, dit Val. Donc, vous ne savez pas ce que contient la boîte, sinon vous l'utiliserez pour autre chose que quelques lettres de peu d'importance.

Puis il se tourna vers Caire.

— J'abandonne le duel. Et je m'excuse platement. Je suis un débauché, un voleur, un maître chanteur, un assassin et, oui, j'ai séduit votre sœur. Je regrette d'avoir causé du tort à votre famille et à votre honneur.

Caire se contenta de hocher sèchement la tête.

Val s'inclina, puis reporta son attention sur Kyle.

Le duc le regardait d'un air songeur.

— Qu'y a-t-il dans cette boîte ?

— Oh, fit Val, remontant à cheval. Mon cœur, ou du moins ce qu'il en reste. Elle vous a donné mon cœur.

## 18

*Ce soir-là, le roi sans cœur et Prue se rendirent de mauvaise grâce dans le jardin. « Je pense que votre père me prend pour un imbécile, maugréa le roi. Si c'est le cas, je lui ferai couper la tête. »  
Prue lâcha son aiguille.  
« Voilà pourquoi les gens disent que vous n'avez pas de cœur.  
— Je n'ai pas de cœur, confirma le roi sans cœur. À quoi donc vous attendiez-vous ? »*

Bridget ne savait pas quoi faire ensuite.

C'en était presque drôle. Elle avait passé l'essentiel de son existence à poser un pied devant l'autre, à passer d'une tâche à la suivante, avec un sens de la méthode et de la logique. Ses journées étaient planifiées depuis l'instant où elle se levait de son lit jusqu'à celui où elle soufflait sa chandelle avant de s'endormir.

Et maintenant ?

Elle marchait dans une rue de Londres, très tôt le matin, un petit baluchon avec toutes ses possessions personnelles dans une main, Pip trotinant à son côté.

Mais elle ne savait pas où aller.

Autour d'elle, Londres s'éveillait peu à peu. Des servantes balayaient les perrons, des charrettes de livraison s'arrêtaient de maison en maison, et elle...

Elle ne savait pas quoi faire.

Elle avait reçu un mot lapidaire du duc de Kyle : *C'est fait. Il est sain et sauf.* Elle s'était enfuie aussitôt après, n'ayant même pas le courage d'attendre le retour de Val et d'endurer ses récriminations pour l'avoir trahi.

Elle était décidément bien lâche.

Une voiture s'arrêta à sa hauteur.

Bridget s'immobilisa. Son cœur s'emballait si fort dans sa poitrine qu'elle crut qu'il allait exploser.

La portière s'ouvrit, et lady Caire apparut. Puis un valet descendit de son perchoir pour déplier le marchepied.

— Monte, ma chérie, lui lança lady Caire.

Bridget s'exécuta. Pip la suivit et, la portière refermée, l'attelage s'ébranla.

— J'ignorais que tu avais un chien, commenta lady Caire.

Pip était occupé à se mordiller une patte de derrière.

— Si, j'en ai un.

— Je vois ça.

Pip sauta sur la banquette à côté de Bridget.

Lady Caire s'éclaircit la voix.

— Montgomery a abandonné le duel.

Bridget hocha la tête.

— J'ai cru comprendre que c'est toi que nous devons remercier, Bridget.

La jeune femme regarda sa mère.

— Est-ce vous qui m'avez baptisée ?

Lady Caire parut surprise.

— Pardon ?

— M'avez-vous donné mon nom, ou vous êtes-vous contentée de m'abandonner à Mam' et à son mari ? Les connaissiez-vous seulement, ou m'avez-vous mise dans un panier en chargeant une servante de trouver quelqu'un pour m'élever ? Vous importait-il de savoir s'ils étaient bons ou méchants ?

Lady Caire avait pâli.

— L'une de mes amies d'enfance connaissait tes... parents nourriciers. Je me suis rendue chez eux pour faire leur connaissance lorsque j'étais enceinte. Et ta Mam' était là quand tu es venue au monde. Elle a été la deuxième personne à te tenir dans ses bras. Après moi. J'ai été la première à te serrer contre ma poitrine. Tu avais un petit visage rougeaud, et j'ai tout de suite vu que tu aurais les mêmes cheveux que moi. J'ai été frappée de ton calme. Mon fils a pleuré à la naissance mais toi, tu regardais le monde qui t'entourait avec de grands yeux écarquillés. Nous t'avons emmaillotée, puis je t'ai confiée à Mam'.

Lady Caire baissa les yeux sur ses mains, avant d'ajouter :

— Je t'ai appelée Bridget parce que... parce que je savais que je ne pouvais pas te donner l'un des prénoms de la famille. Ma vieille nurse s'appelait Bridget. Elle était d'origine irlandaise et je l'adorais.

Elle releva les yeux. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Je regrette beaucoup de choses dans ma vie, mais par-dessus tout, je regrette ce que je t'ai infligé, Bridget.

À ces mots, Bridget éclata en sanglots.

Elle était partie.

Partie.

Partie.

Sa gouvernante. Son archange. Son abbesse farouche. Sa Bridget.

Sa Séraphine.

Son ardente. Sa lumière dans la nuit. Celle qui lui avait ravi son âme et son cœur.

Enfin, pour ce qui était de son cœur, il l'avait récupéré – après l'avoir marchandé contre une malheureuse poignée de lettres.

Val contempla la boîte en ivoire tandis qu'il buvait au goulot de sa bouteille de vin, car il avait égaré son verre et aucun domestique ne viendrait à son secours, quand bien même il crierait très fort.

C'est en général ce qui arrivait lorsqu'une gouvernante désertait le navire.

Elle avait dit qu'elle l'aimait. *L'aimait*. Quelle étrange idée. Et combien cet amour le faisait souffrir ! Comme des centaines de petits canifs plantés dans ses veines. Du moins se sentait-il capable d'endurer pareille douleur, à condition qu'elle revienne.

Il leva les yeux vers le plafond de la bibliothèque. Sa grande bibliothèque, dont il était si fier,

sa pièce préférée de toute sa magnifique demeure, dont il avait dessiné lui-même les plans.

Le plafond peint était superbe. Grandiose.

Et froid.

Tout était froid.

Le feu ne chauffait pas assez, tout le problème était là. Alors, Val prit quelques-uns de ses livres – ses livres si précieux – et les jeta dans la cheminée. Les pages brunirent, puis s'enflammèrent, de même que les belles reliures en cuir. Séraphine le gronderait pour ce gâchis, si elle était là. Probablement essaierait-elle même de les sortir du feu.

Mais elle n'était pas là.

Partie.

Partie.

Au bout d'un moment, quand ses livres furent réduits en cendres, il s'aperçut qu'il avait cassé sa bouteille de vin et avait marché, pieds nus, sur les éclats de verre. Son sang, sur le tapis, s'était mêlé au vin.

À moins que ce ne soit le contraire : le vin s'était mélangé à son sang dans ses veines.

Sa chère Séraphine avait tenté de lui expliquer la différence entre le bien et le mal. Évidemment, tout cela avait un sens pour elle, puisqu'elle était un archange. Mais lui n'était qu'une créature de glace.

Et sans elle, il se sentait encore plus vide qu'avant.

Alors, il écrivit à Dyemore.

— Je suis si heureuse que vous ayez accepté de rester avec nous, dit Tempérance Huntington, lady Caire, à Bridget, le lendemain matin au petit déjeuner.

Bridget leva les yeux de ses œufs brouillés qu'elle n'avait pas touchés. Hier, lady Caire – l'aînée – l'avait déposée chez son fils et s'était volatilisée presque aussitôt. Bridget s'était révélée une bien piètre invitée, depuis. Elle avait passé le plus clair de son temps dans sa chambre, à dormir, car elle se sentait trop déprimée pour affronter ces gens.

Ce matin, cependant, elle s'était résolue à manifester un peu plus de courage.

— Merci de m'avoir permis de rester, milady. J'apprécie beaucoup votre hospitalité et je vous promets de ne pas en abuser. Juste le temps que je me trouve un nouvel emploi et que je...

— Oh, la coupa lady Caire, fronçant délicatement ses sourcils. Pour commencer, vous êtes la bienvenue dans cette maison et vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez – indéfiniment, même, si cela vous chante. Vous êtes la sœur de Lazarus. Et, s'il vous plaît, appelez-moi Tempérance.

Elle sourit, son visage s'illuminant tout entier, et ajouta :

— Après tout, nous sommes comme des sœurs, n'est-ce pas ?

— Je... commença Bridget, qui dut détourner le regard pour retenir ses larmes.

Elle n'avait jamais été pleurnicharde, mais depuis quelques jours ses yeux étaient de vraies fontaines.

— Vous êtes très gentille.

Tempérance se leva de sa chaise et lui tendit la main.

— Venez avec moi. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Elle entraîna Bridget vers le grand escalier, magnifique, quoique pas aussi splendide que celui de Val – mais la jeune femme s'obligea à le chasser de ses pensées. Elles empruntèrent un

couloir qui menait aux appartements privés de la famille.

Lady Caire s'arrêta devant une porte imposante, dont elle poussa l'un des battants.

Bridget sursauta.

C'était une chambre de maître, et elle était manifestement occupée par les deux maîtres de maison.

Bridget jeta un regard à Tempérance, mais celle-ci se dirigeait vers une commode sur laquelle étaient disposés divers objets. Elle en prit un et le tendit à Bridget.

— C'est Annalise, expliqua Tempérance. La *première* Annalise. La petite sœur de Lazarus et votre aînée, je suppose.

Bridget la miniature examina. Elle représentait une fillette aux cheveux noirs, vêtue d'une robe austère avec un ruban noué autour du cou.

Elle devait avoir dans les quatre ans.

— Leur père... enfin, d'après ce que j'ai pu comprendre, leur père était terrible, expliqua Tempérance. Très strict. Peut-être un peu fou. En tout cas, il dirigeait sa maisonnée d'une poigne de fer. À cinq ans, Annalise a contracté une fièvre un peu sérieuse, mais il a refusé d'appeler un médecin. Amelia – lady Caire – a eu beau l'implorer...

Tempérance secoua tristement la tête.

— Annalise est morte, reprit-elle. Lazarus avait dix ans.

Bridget avala sa salive, avant de regarder Tempérance droit dans les yeux.

— Je ne suis pas Annalise.

— Non, bien sûr. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il est évident que vous ne la remplacerez pas. (Elle soupira.) Il n'a jamais eu personne d'autre, comprenez-vous ? Et il a longtemps blâmé lady Caire pour la mort d'Annalise. Les enfants sont souvent injustes. Quoi qu'il en soit, ce n'est que tout récemment qu'ils ont recommencé à se parler. Pendant des années, il est resté horriblement seul. Je sais qu'il peut paraître intimidant. Qu'il se montre parfois un peu trop tranchant. Et je me doute qu'il n'a pas dû vous faire une bonne impression en s'en prenant au duc de Montgomery. Mais j'espère que vous lui donnerez une seconde chance. Vous êtes presque un miracle, vous savez.

Bridget contempla à nouveau la miniature de cette demi-sœur disparue depuis de longues années, et elle se demanda si elle n'avait pas fini par se trouver une famille.

## 19

*Prue commençait à apprécier le roi, au fil de ces nuits, malgré son horrible caractère. Aussi lui dit-elle : « J'attends d'un roi la sagesse, la justice et la bonté. Et ce n'est pas parce que vous n'avez pas de cœur dans votre poitrine que cela vous empêche d'agir comme si vous en aviez un. »  
Le roi pesta bruyamment, mais Prue releva le menton et ne céda pas. « Très bien ! » s'exclama-t-il finalement.  
Ils se mirent au travail, et ne se dirent plus rien, mais le roi paraissait très songeur.*

Tout était gris et terne, sans Val, songeait Bridget avec morosité quelques jours plus tard. Elle avait décidé de s'octroyer une petite promenade avec Pip, qui trottinait joyeusement à ses côtés. Apparemment, puisqu'elle était la sœur d'un baron, elle méritait un valet pour la suivre dans ses déplacements. Elle aurait trouvé cela très amusant si tout n'avait pas paru aussi *gris* autour d'elle – en dépit du soleil qui brillait généreusement.

Si seulement...

Si seulement elle pouvait avoir une seule occasion de lui parler. De lui expliquer. De l'embrasser.

De lui répéter, encore et encore, qu'elle l'aimait, même s'il ne pouvait pas lui retourner ses paroles.

Mais elle l'avait trahi. Elle avait donné son pire secret, celui qui le rendait le plus vulnérable, à l'un de ses ennemis. Et malgré son côté fantasque et imprévisible, Val ne pourrait jamais le lui pardonner.

Jamais.

Bridget sentit de nouvelles larmes monter à ses paupières. Elle pencha la tête pour les cacher aux yeux des passants, et c'est pourquoi elle ne vit la voiture que lorsqu'elle arriva à sa hauteur et que la portière s'ouvrit.

Pip aboyait furieusement. Le valet criait dans son dos. Bridget se retrouva entraînée de force vers la voiture, tandis qu'on passait une cagoule sur sa tête.

Elle eut beau tenter de se libérer, la voiture repartait déjà et les aboiements de Pip décréurent dans le lointain.

L'ennui, avec les sociétés secrètes, c'est qu'elles tenaient généralement leurs réunions dans les endroits les plus fantaisistes, sans doute pour mieux invoquer les supposés mystères...

Quatre jours plus tard, Val regardait par la vitre de sa voiture sans rien voir – il était près de minuit – et se répétait, maintenant qu'il approchait de la propriété de Dyemore, dans le

Yorkshire, qu'il aimerait mieux se trouver à Hermes House à lire un livre – un de ceux qu'il n'avait pas brûlés. Ou simplement à contempler les murs.

Ces derniers temps, il contemplait beaucoup les murs.

Quoi qu'il en soit, il appréhendait la petite cérémonie que Dyemore avait concoctée pour lui, et il craignait de ne pouvoir la suivre jusqu'au bout sans bâiller ou même s'endormir.

Il aurait bien voulu demander son avis à Bridget sur la question. Mais elle n'était pas là.

Elle n'était plus jamais là.

Et rien ne pouvait plus le contenter.

Même la perspective de prendre la tête des Seigneurs du Chaos et d'asseoir ainsi son pouvoir de manière éclatante ne parvenait pas à le déridier. Sans Séraphine pour lui dire, de son ton passionné, qu'il ne devrait pas faire ci ou ça, et pour lui expliquer que telle chose était mal et telle autre bien, tout ce que Val entreprenait lui paraissait désormais d'un ennui mortel.

Il aurait volontiers demandé à son cocher de faire demi-tour pour rentrer à Londres, s'il n'avait pas eu peur de mettre le feu au restant de sa bibliothèque et de se retrouver ensuite sans aucune sorte de soulagement.

Oh, Bridget...

Val ferma les yeux. S'il ne s'était pas séparé de son cœur des années plus tôt pour l'enfermer dans cette maudite boîte en ivoire, songea-t-il, celui-ci se serait aujourd'hui brisé dans sa poitrine.

L'attelage s'immobilisa.

Il rouvrit les yeux juste au moment où la portière s'ouvrait sur une vision cauchemardesque d'hommes nus affublés de masques et éclairés par des torches.

Val se résigna. Mieux valait en finir au plus vite.

Bridget avait passé trois jours et deux nuits cauchemardesques, allongée sur le plancher de la voiture qui la conduisait vers une destination inconnue. Elle avait donc eu largement le temps de s'angoisser, redoutant d'être violée puis assassinée, mais aussi le temps de s'endormir d'épuisement et de se réveiller, à nouveau terrifiée, chaque fois qu'ils s'arrêtaient.

Elle n'avait été autorisée à se soulager que de façon très humiliante – au bord de la route, et en présence des hommes qui l'avaient kidnappée.

Ils lui avaient donné du pain et un peu d'eau à boire.

Mais rien d'autre.

C'était d'ailleurs cela qui l'alarmait le plus. Car s'ils l'avaient enlevée dans l'espoir d'obtenir une rançon de son frère, probablement l'auraient-ils mieux nourrie. Elle préférait ne pas trop penser à ce qu'ils attendaient d'elle, si ce n'était pas pour la rançonner, mais quoi qu'il en soit, le voyage lui paraissait vraiment long.

Ses ravisseurs ne parlaient pas beaucoup entre eux, mais elle avait fini par discerner quatre voix : deux à l'intérieur de la voiture, et deux à l'extérieur. Les quatre, à sa grande surprise, s'exprimaient avec une certaine distinction.

Ce qui n'avait aucun sens.

Ils lui avaient ligoté les poignets dans le dos au moyen d'une corde. Profitant de ce qu'elle était allongée sur le côté, en travers du plancher du véhicule, la jeune femme avait tenté, le premier jour, de se libérer de ses liens, mais elle n'avait réussi au contraire qu'à les resserrer sur ses poignets, si bien qu'elle s'était retrouvée les doigts gourds. Le deuxième jour, ses ravisseurs

avaient fini par remarquer son manège, et l'un d'eux lui avait décoché un coup de pied dans le flanc pour la punir – elle avait encore mal à cet endroit.

Quand l'attelage s'arrêta pour de bon, au terme de son voyage, Bridget était passée successivement de la terreur à l'épuisement, puis de nouveau à la terreur avant de finir par une solide détermination.

Elle avait décidé que ce n'était pas cette fois-ci qu'elle mourrait.

Aussi, dès que la portière de la voiture s'ouvrit, que ses ravisseurs lui ôtèrent sa capuche et qu'elle vit des hommes nus et masqués éclairés par des torches, elle se débattit. Elle mordit, donna des coups de pied et même un coup de tête dans le menton d'un de ses ravisseurs.

L'homme recula avec un juron, du sang coulant de sous son masque en forme de lapin.

Mais les trois autres s'emparèrent sans ménagement d'elle.

L'un, avec un masque de renard, lui fit face. Il brandissait une dague et il avait un dauphin tatoué à l'intérieur du coude.

Et il bandait.

Bridget se débattit de plus belle, réussissant à bousculer les deux hommes qui la tenaient par-derrière. Mais l'homme au masque de renard lui déchira ses vêtements d'un seul coup de lame.

La jeune femme frissonna d'horreur. La panique décuplait ses forces et elle luttait avec acharnement, mais des renforts vinrent épauler ses agresseurs pour l'immobiliser à terre, pendant que l'homme au masque de renard réduisait ses vêtements en pièces.

Elle se retrouva bientôt toute nue, allongée sur le sol glacé.

Un homme vint se planter au-dessus d'elle. La peau de son corps, toute plissée, trahissait son âge. Mais, par un contraste hideux, il portait un masque de beau jeune homme, avec des grappes de raisin accrochées dans les cheveux.

— Amenez-la.

Bridget serra les cuisses et se raidit. Elle ne leur faciliterait pas la tâche, à ces aristocrates dégénérés, ces Seigneurs du Chaos sanguinaires – car elle avait deviné qu'il s'agissait d'eux.

Mais ils la soulevèrent sans difficulté et la portèrent au-dessus de leurs têtes, entourés d'un cordon de torches. Bridget sentait leurs mains sur son dos, ses épaules, ses fesses, et elle se faisait l'impression d'être un quelconque gibier dans une fête médiévale.

Que comptaient-ils faire d'elle ?

Ils la déposèrent sur une grande pierre plate, glaciale, au milieu d'un cercle de torches. L'homme au masque de renard réapparut, pour trancher la corde qui lui liait les poignets. Mais avant que Bridget ait pu faire le moindre mouvement, on lui saisit les mains et les pieds afin de les attacher aux quatre coins de la pierre.

Elle était bel et bien offerte en sacrifice, apprêtée pour le grand prêtre de leur religion obscène.

La jeune femme, aussi médusée qu'horrifiée, vit un homme au masque de loup s'approcher. Son corps musclé était magnifique. Quelques poils blonds bouclaient entre ses pectoraux. Bridget ne pouvait pas voir son tatouage, mais elle savait que c'était parce qu'il le portait sur la fesse gauche.

Mon Dieu, non...

Le vieil homme au corps tout flapi tendit un long poignard à l'homme au masque de loup.

— C'est votre initiation. Cette femme vous est donnée en sacrifice. Faites d'elle ce qu'il vous plaira. Partagez-la si vous voulez. Et ensuite, tuez-la.

À cet instant précis, Bridget se remémora les paroles que Val lui avait chuchotées un soir :

— *Il faut tuer ce qu'on aime.*  
Val leva le poignard...

## 20

*Au matin, Prue et le roi sans cœur montrèrent l'étoffe brodée au magicien. « Eh bien, dit-il, tournant et retournant l'étoffe dans ses mains, c'est un très joli... euh...*

*— Un lion, dit le roi, qui bâillait.*

*— Ou peut-être un cochon, marmonna Prue.*

*— Je me suis acquitté des trois épreuves », reprit le roi. Et il convoqua son médecin, pour qu'il écoute sa poitrine. Mais le médecin eut beau tendre l'oreille, il n'entendit aucun battement de cœur.*

Val leva le poignard au-dessus de Bridget. Sa Bridget. Et il pensa : *Il faut tuer ce qu'on aime...*

Elle ne lui pardonnerait jamais son geste. Jamais – de toute éternité.

Mais il devait le faire. Car s'il avait perdu son amour, il ne pouvait pas la perdre complètement. Pas maintenant.

Alors, il se retourna et plongea son poignard dans le ventre de Dyemore.

— Elle est à moi, dit-il au vieil homme qui le fixait avec des yeux écarquillés.

Il ressortit la lame pour la rentrer de plus belle, jusqu'à éviscérer le vieux pervers.

Puis Val se dépêcha de trancher les liens qui retenaient Bridget prisonnière, et il la prit dans ses bras.

L'homme au masque de renard plongea alors sur lui, avec un poignard. Val visa ses testicules, les manqua de peu mais réussit à lui lacérer profondément le haut de la cuisse.

L'homme s'écroula à terre, perdant son sang à gros bouillons. L'artère fémorale avait été touchée.

Ce spectacle effraya les autres. Ils s'agitèrent en tous sens mais, désormais sans chef, ils ne savaient plus quoi faire ni comment réagir. En réalité, même avec des masques, ils demeuraient d'une parfaite lâcheté. Sinon, pourquoi auraient-ils cherché à assouvir leurs vils instincts au sein d'une société secrète ?

Val et Bridget coururent dans la nuit, nus comme Adam et Ève. Ils croisèrent d'autres Seigneurs masqués, certains se précipitant vers le centre de l'agitation, les autres ignorant qu'il s'était passé quelque chose. Tous les laissèrent tranquilles : deux nudistes de plus, dans cette ambiance si particulière, cela n'avait rien d'extraordinaire.

Dyemore avait choisi d'organiser la cérémonie dans les ruines de l'abbaye qui se trouvaient sur son domaine. Val n'eut aucune peine à dénicher la vieille route où les voitures, parkées, attendaient.

Les aristocrates, mêmes nus et débauchés, n'aimaient pas marcher longtemps.

Par chance, la voiture de Val était déjà orientée dans la bonne direction.

— À Ainsdale Castle ! lança-t-il à son cocher médusé, après avoir ôté son masque.

Il poussa Séraphine à l'intérieur du véhicule, monta à sa suite et, pendant que l'attelage s'ébranlait, il examina la jeune femme sous toutes les coutures. Elle avait des bleus aux épaules et aux bras. Ses poignets étaient tout écorchés – ce qui le fit enrager. Ses orteils étaient maculés de boue et glacés. Val les frictionna pour les réchauffer. Elle avait aussi un autre bleu, plus vilain, sur le flanc. Comme il regrettait de ne pas avoir été là quand elle avait été frappée ! Il se serait fait un plaisir d'égorger les monstres qui avaient osé la martyriser ainsi. Ou alors, il leur aurait tranché le nez et les aurait obligés à le manger...

— Val.

Il réalisa qu'elle avait posé les mains sur ses joues et qu'elle le dévisageait.

— Val, je vais bien, le rassura-t-elle.

Il plissa les yeux.

— En es-tu sûre ?

— Oui, répondit-elle fermement.

— Ils ne t'ont pas violée ?

— Non.

— Mais t'ont-ils touchée d'une quelconque façon ?

Elle soupira.

— Pour me kidnapper, oui. Ensuite, ils m'ont ligotée.

Val retint un juron.

— T'ont-ils forcée à faire quelque chose que tu ne voulais pas ?

Elle hésita.

Le regard de Val se glaça.

— Dis-moi.

— Ils m'ont... commença-t-elle, avant de détourner le regard pour confesser : J'ai été obligée d'uriner devant eux.

Val l'entoura de ses bras.

— Je suis sincèrement désolé que tu aies dû endurer de telles horreurs, ma Séraphine. Si j'avais la possibilité de voyager dans le temps, j'irais étrangler ces bourreaux lorsqu'ils étaient encore au berceau.

— Ce serait...

Elle ne termina pas sa phrase et nicha la tête contre le torse nu de Val. Elle tremblait.

Val s' alarma. Faisait-elle une sorte de crise de nerfs ?

Mais elle redressa la tête, et il s'aperçut qu'elle riait.

— Oh, Val ! Que vais-je faire de toi ?

Val réfléchit rapidement. Elle semblait dans de bonnes dispositions, sans doute en raison du choc qu'elle venait de subir.

Il sourit, de son sourire le plus charmant.

— Tu pourrais m'épouser.

Elle sourit à son tour, mais un peu tristement.

— Tu crois ?

— Mais oui !

Cependant, elle secoua la tête avant de la reposer contre son torse.

Val se concentra bien fort – en certaines occasions, il lui arrivait de se prendre pour un génie – afin de trouver quoi dire.

— Je suis désolé.

Elle releva la tête.

— Comment cela ?

Oui. C'était apparemment ce qu'il fallait dire.

— Je suis désolé d'avoir tué Dyemore. Et probablement aussi celui qui portait un masque de renard.

Il pensa aux ravisseurs de Bridget. À ceux-là, il n'avait rien fait subir – du moins, *pas encore*.

— Tu n'as pas à t'excuser d'avoir tué le duc de Dyemore. Ni l'homme au masque de renard.

Val n'en revenait pas. Il cligna des yeux.

— Tu peux répéter ?

— Tu agissais pour me sauver – et sauver ta propre vie, par la même occasion. J'espère simplement que tu ne seras pas accusé de meurtres.

— Qui irait m'accuser ? Tous les témoins participaient à une orgie païenne. Essaie d'expliquer ça devant un tribunal ! Mais là n'est pas le plus important. J'essaie de comprendre : si je te suis bien, tu sembles considérer qu'en certaines circonstances il est parfaitement normal que je tue quelqu'un ?

— Eh bien, euh...

Elle se mordit la lèvre, et Val devina qu'elle aurait préféré ne pas répondre par l'affirmative, mais elle finit par s'incliner.

— Oui.

Il sourit.

— Séraphine, serais-tu en train d'édicter de nouvelles règles ?

— Mais non ! se défendit-elle. Pas du tout.

Et son regard était si sérieux que Val ne put résister à une envie irrésistible de la serrer contre lui et de l'embrasser.

Cependant, il l'avait déjà perdue une fois et il n'était pas certain de l'avoir complètement reconquise.

Elle finit par se reculer, pour le regarder droit dans les yeux.

— Qu'y avait-il dans la lettre de ta mère, Val ?

Une heure plus tard, Bridget était confortablement installée devant une cheminée d'Ainsdale Castle, enveloppée dans le manteau pourpre de Val – celui-là même qu'elle avait porté pour s'enfuir sur la lande. M. Dwight s'était chargé de le nettoyer et le manteau, à présent, ne sentait plus que très vaguement le bacon. Il était surtout délicieusement confortable.

La jeune femme avait pris un bon bain chaud et savouré un repas préparé à la hâte par Mme Smithers. À présent, elle était assise, les mains croisées dans son giron, à contempler le si terrifiant coffret en ivoire. Apparemment, Val l'avait gardé par-dessus lui depuis que le duc de Kyle l'avait négocié contre les lettres du prince.

Val lui avait remis le coffret après qu'elle eut mangé et il était sorti aussitôt de la pièce. Bridget en avait conclu qu'il ne supporterait pas de la voir lire la lettre. Ce qui l'avait considérablement attristée.

Elle soupira, avant de se décider à ouvrir le coffret, ainsi qu'elle avait vu Val procéder quelques semaines plus tôt. Elle pressa son ongle dans la fente, la poignée surgit, qu'elle tourna pour soulever le couvercle.

La lettre était bien à l'intérieur.

Décachetée.

Bridget plissa les yeux. Au moins, le duc de Kyle l'avait remise en place.

Elle prit la lettre et la déplia.

Sa mère avait une très belle écriture. Fleurie et précise, telle une broderie couchée sur du papier. Elle s'en était servie pour décrire son fils comme un possédé du démon et un parricide. Elle donnait une date et des détails qui semblaient parfaitement crédibles.

Bridget reposa la lettre sur ses genoux et contempla quelques instants les flammes.

Pour finir, elle hocha la tête et jeta la lettre au feu.

Elle la regarda se consumer entièrement, puis elle partit à la recherche de Val. Son véritable amour.

La grande tour d'Ainsdale Castle était froide et sombre. Les étoiles dans le ciel se trouvaient à des millions de kilomètres, et Val songeait qu'il éprouverait pour toujours ce sentiment d'atroce solitude glacée, si elle le quittait.

Mais, tout à coup, elle l'enlaça de ses bras, le réchauffant instantanément. Il se retourna et la pressa contre son torse, soulagé, si soulagé de savoir qu'il n'aurait plus à contempler tout seul les étoiles, dans le froid et le noir, pour le restant de ses jours.

Il enfouit la tête dans la chevelure de la jeune femme, encore un peu humide de son bain, et il murmura, parce qu'elle avait besoin de savoir :

— Il avait retrouvé Ève. Je l'avais conduite à Genève, où j'espérais qu'elle serait en lieu sûr. Mais mon père a fini par remonter sa trace au bout de deux ans, et il s'apprêtait à la ramener en Angleterre pour la livrer de nouveau à ses Seigneurs du Chaos. Alors je... j'ai pris une dague, et je l'ai égorgé dans son sommeil. Mais ma mère savait. Elle m'a dit que je devais quitter l'Angleterre, sinon elle communiquerait à la justice la lettre dans laquelle elle détaillait mon crime.

Il s'interrompit et jugea que sa confession n'était pas suffisante. Elle pouvait très bien considérer le meurtre d'un père comme une faute inexpiable.

— C'était lui ou Ève, Séraphine. Tu dois comprendre. Si je ne l'avais pas tué, j'aurais été obligé de tuer Ève. Et ça, il n'en était pas question. Pas elle. Pas Ève.

— Chut, murmura-t-elle, s'écartant de lui pour le regarder en face. Je comprends. Tu m'entends, Val ? Je comprends.

Son regard était plus ardent que jamais, mais Val ne vit rien d'autre, dans ses yeux, qu'une bénédiction.

Il tomba à genoux et pressa son visage contre le ventre de la jeune femme.

— Séraphine, ô Séraphine... Sainte entre les saintes, ne m'abandonne pas, s'il te plaît. Jamais. Je t'érigerai des colonnes de marbre blanc, je t'aménagerai des jardins des délices, je lèverai des armées pour toi, à condition que tu restes toujours à mes côtés.

Elle sourit et lui caressa la joue.

— M'aimes-tu, Val ?

Ah, par Dieu ! C'était comme recevoir une balle en plein ventre.

Val ferma les yeux. Dire qu'il avait été si près de la gagner et qu'il risquait de la perdre pour ça.

— Si j'en étais capable, je t'aimerais comme aucun homme n'a jamais aimé une femme

depuis le commencement des temps.

Elle s'agenouilla à son tour pour lui faire face.

— Mais tu en es capable.

Val la serra contre lui. Il ne voulait plus la lâcher.

— Séraphine, ma chérie, souviens-toi. Je t'ai expliqué, il y a déjà longtemps, que cela m'était impossible. Je ne peux plus...

— Mais si, tu peux, Val.

Elle appuya un doigt sur sa joue, puis le lui montra.

Val cligna des paupières.

Le doigt de la jeune femme était mouillé. Ses yeux, ses yeux à lui étaient mouillés...

Elle lui sourit, et ce fut comme si la nuit s'embrasait.

— Tu m'aimes.

— Je t'aime, répéta-t-il, émerveillé et sentant tout à coup sa poitrine se gonfler. *Je t'aime.*

— Et moi aussi, je t'aime, murmura-t-elle, prenant son visage dans ses mains.

Il l'embrassa longuement, jusqu'à lui ôter son souffle, puis il chuchota à son oreille :

— Dois-je en conclure que tu es disposée à devenir ma duchesse, chère Bridget Crumb ?

Elle soupira de bonheur.

— Oh oui, Val.

Il la souleva dans ses bras pour l'emporter dans leur chambre.

## Épilogue

Tous les courtisans baissèrent piteusement la tête, car ils s'attendaient maintenant que le magicien et sa fille soient exécutés sur-le-champ. Le roi agissait toujours ainsi – vite et sans pitié. Et puisque le magicien n'avait pas pu lui procurer un cœur, les courtisans ne voyaient pas d'autre issue possible.

Mais le roi paraissait las et triste. « Tu m'avais promis un cœur et je n'en ai toujours pas », dit-il au magicien. Les yeux du magicien pétillaient. « En êtes-vous sûr, Majesté ? »

Le roi désigna son médecin : « Tu l'as entendu toi-même. Il ne bat aucun cœur dans ma poitrine.

— Mais un cœur n'est pas obligé de toujours loger dans la poitrine », objecta le magicien.

Le roi plissa les yeux. « Tes paroles n'ont aucun sens.

— Pas du tout, répliqua le magicien. Je vous ai promis un cœur et je vous en ai donné un. » Puis, désignant sa fille, il ajouta : « Prue ne vous a-t-elle pas aidé et guidé, tout au long de ces trois nuits ?

— Si, convint le roi.

— Ne vous a-t-elle pas conseillé d'adoucir vos manières ?

— Si.

— Et n'avez-vous pas le sentiment d'être un meilleur homme depuis que vous la connaissez ? »

Cette fois, le roi se contenta de hocher la tête, car il regardait Prue, qui rougissait et détournait les yeux.

« Prue est votre cœur, Majesté, poursuivit le magicien. Et c'est moi qui vous l'ai donné. »

Le roi était peut-être sans cœur, mais il n'était pas idiot. Il posa un genou en terre devant Prue et lui prit la main. « Veux-tu m'épouser, Prue, pour être ma reine ?

— Mais je ne suis pas princesse », répondit Prue.

À ces mots, le roi sourit, sans doute pour la première fois de sa vie. « C'est vrai, mais tu es mon cœur, et un homme ne peut pas vivre sans cœur. »

Prue ne pouvait qu'acquiescer à cela, aussi épousa-t-elle le roi lors d'un grand et beau mariage. Le roi, qui n'était plus sans cœur, devint le Roi de Cœur.

Et le magicien ? vous demandez-vous. Eh bien, on raconte qu'il ne réussit jamais un seul tour de magie de son existence, mais je suis sûre que c'est faux, car existe-t-il plus grande magie que de réunir deux êtres en un seul cœur ?

## **Deux mois plus tard, au palais St. James...**

— Ambassadeur de Sa Majesté dans l'Empire ottoman ? Le duc de Montgomery ? s'étrangla Hugh. Autant envoyer un baril de poudre déjà allumé !

— C'est peut-être un baril de poudre, mais du moins sera-t-il *notre* baril de poudre, répliqua Shrugg.

Il but une gorgée de thé, avant d'ajouter :

— Et puis, Montgomery sait se montrer plus subtil que vous ne semblez le croire. Surtout depuis qu'il s'est marié. Avez-vous rencontré sa femme ? Apparemment, c'est une ancienne gouvernante. Mais vous connaissez Montgomery : il était ravi de scandaliser tout le monde en l'épousant. Au fait, il m'a donné ceci pour vous.

Shrugg fouilla sur son bureau, jusqu'à ce qu'il dénicher un bout de papier chiffonné, qu'il lui tendit.

Hugh y jeta un coup d'œil. Le papier contenait quatre noms d'hommes. Tous aristocrates. Il ne voyait aucun lien particulier entre eux.

— Que suis-je supposé faire de cela ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, avoua Shrugg. Mais Montgomery voulait que vous sachiez qu'ils appartiennent tous les quatre aux Seigneurs du Chaos.

## **Pendant ce temps...**

Il y avait un peu trop d'enfants dans son jardin, au goût de Val. Il n'était sorti dehors que parce qu'il y avait un peu trop d'adultes à son goût à l'intérieur – dont certains avaient cherché, à un moment ou à un autre, à le supprimer. Mais on célébrait le mariage d'Ève à Hermes House, et Bridget lui avait formellement interdit d'empoisonner qui que ce soit. Pas même Wakefield.

Tout de même. Val estimait qu'il aurait pu jouir d'une dispense pour Wakefield.

— Je vous aime pas, dit une voix d'enfant, devenue familière.

Annalise Huntington fronçait les sourcils, mais le nœud rose accroché à ses cheveux atténuait beaucoup sa grimace.

Il dévisagea d'un air songeur la fille de Lazarus Huntington, lord Caire. Bien que Val ait fait de sa sœur une duchesse respectable, Caire semblait toujours se méfier de lui et Val le surprenait souvent à le regarder d'un air calculateur. Comme un faucon qui réfléchirait à la meilleure façon de dépecer un lapin.

Val décocha un sourire satanique à la fillette et fouilla dans sa poche.

— Aimes-tu les petits chats ? demanda-t-il.

Et il lui tendit un chaton noir avec une tache blanche sur la poitrine.

Annalise écarquilla les yeux.

Le chaton fit de même.

— Oh, oui ! s'exclama la fillette.

Val déposa le chaton dans ses bras et partit vers les cuisines, où Hécate et sa portée avaient pris résidence.

Il restait encore six chatons à placer. Et un jardin rempli des enfants de ses ennemis...

## Un mois plus tard, à Istanbul...

Le soleil de la Méditerranée brûlait au-dehors, mais l'intérieur de leur chambre à coucher était délicieusement frais, grâce à l'épaisseur des grandes arches qui encadraient les fenêtres. Elles étaient décorées de mosaïques bleues, jaunes et blanches, selon un motif qui se répétait sur le dallage du sol, au plafond et en haut des fines colonnes qui punctuaient la pièce. Quelque part dans les environs, un muezzin appelait les fidèles à la prière depuis le sommet d'un des minarets dominant la ville.

Bridget adorait ce moment de la journée. La chaleur invitait à la paresse et, la plupart du temps, Val en profitait pour la rejoindre.

Aujourd'hui, la jeune femme était allongée sur le lit tendu de soie ocre et elle lisait une lettre de sa belle-sœur, lady Tempérance Caire, en picorant des petits gâteaux au miel. Pip somnolait sur un coussin festonné de glands placé au pied du lit.

— Annalise a baptisé le chaton que tu lui as offert « Lord Surnois ».

Val, qui dépouillait sa correspondance de son côté, s'esclaffa.

— Elle est encore pire que moi à son âge, pour affubler les chats des noms les plus atroces.

Bridget fit la moue.

— Moi, je trouve ça plutôt charmant.

— Oh ! fit Val, qui semblait ravi de ce qu'il apprenait dans la lettre qu'il lisait.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bridget, se redressant.

Dans son mouvement, elle fit tomber plusieurs gouttes de miel sur ses seins.

Peu après leur mariage, elle avait succombé au goût immodéré de son mari pour la nudité.

Val leva les yeux de sa lettre. Son regard fut immédiatement attiré par les gouttes de miel sur sa poitrine.

— Val... commença Bridget, qui voulut essuyer le miel avec son doigt.

Mais il arrêta son geste.

— Laisse-moi faire.

Et, l'obligeant à se rallonger, il entreprit de lui lécher consciencieusement les seins. Presque avec révérence.

— Val, c'est le milieu de la journée... chuchota-t-elle.

Il sourit.

— Je sais. Ton moment préféré.

La jeune femme lui rendit son sourire.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-il contre ses lèvres, avant de s'en emparer pour un baiser fougueux et possessif.

Leurs lettres tombèrent par terre, abandonnées, mais Bridget s'en moquait.

Elle était avec son amour, et le reste du monde pouvait bien attendre.

## **Remerciements**

Je tiens, une fois de plus, à remercier les collaboratrices de mon éditeur qui m'ont aidée à publier ce livre, en particulier Susannah Taylor, mon attentive première lectrice, et Amy Pierpont, mon éditrice attitrée.

Merci également à deux de mes amies Facebook : Lara Mansfield, qui a trouvé le nom du chien, Pip ; et Désirée Clearay-Lacasse, qui a baptisé la chatte Hécate.